

# Un roman sous l'Empire

I Un roman sous l'Empire. 1850.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).





UN  
**ROMAN**

SOUS  
**L'EMPIRE.**

« L'histoire des âmes tendres est un roman  
» pour toutes les autres. »

M<sup>me</sup> BABOIS.

« Prestige des passions!... On se détourne  
» d'un seul pas de la droite route, aussitôt une  
» pente inévitable nous entraîne et nous perd. »

J. J. ROUSSEAU. (*Nouvelle Héloïse.*)



CHARTRES.

GARNIER, Imprimeur-Libraire,

Place des Halles, 16 et 17.

PARIS.

Michel LÉVY, frères, Libraires,

Rue Vivienne, 1.

—  
1850.





UN ROMAN SOUS L'EMPIRE.

39

Y<sup>2</sup>

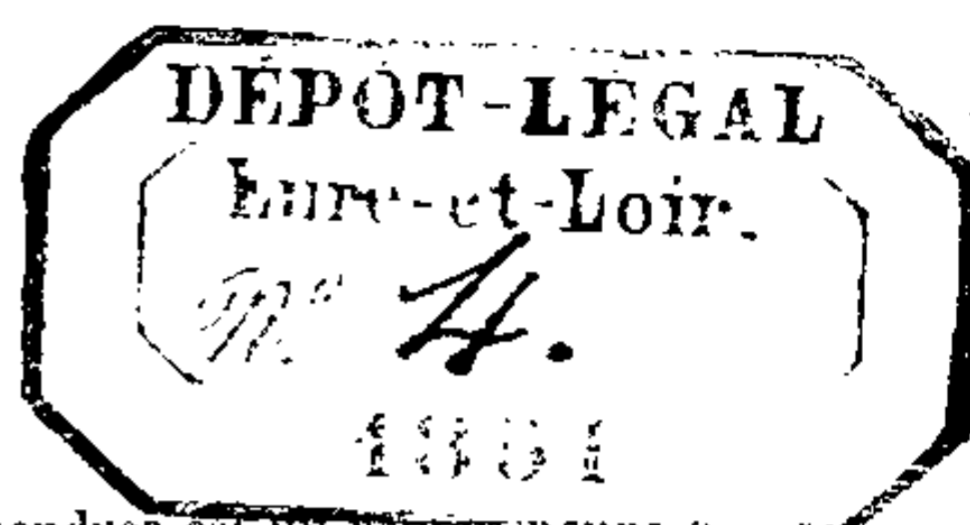
72138



# UN ROMAN

SOUS

## L'EMPIRE.



« L'histoire des âmes tendres est un roman pour »  
» toutes les autres. »

M<sup>me</sup> BABOIS.

« Prestige des passions!... On se détourne d'un »  
» seul pas de la droite route, aussitôt une pente »  
» inévitable nous entraîne et nous perd. »

J. J. ROUSSEAU. (*Nouvelle Héloïse.*)



CHARTRES.

GARNIER, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,  
Place des Halles, 16 et 17.

PARIS,

MICHEL LÉVY, frères, Libraires,  
Rue Vivienne, 1.

1850.

1851

72138



## AU LECTEUR.

---

Ami lecteur, il y a longtemps qu'un auteur à genoux, dans une humble préface, n'est venu te demander grâce. De nos jours, les écrivains, plus fiers, s'adressent au public, cet être multiforme, insaisissable, ne mourant point, faisant sans cesse peau neuve, et si merveilleusement divers, à qui ils attribuent des caprices, des penchants, des sympathies, des *aspirations*, comme ils disent, qu'ils annoncent la prétention de satisfaire. Je n'oserais affirmer que le Public ait toujours eu lieu d'être flatté de l'idée qu'ils paraissent avoir conçue de lui. Pour moi, je n'ai pas eu un instant la pensée de parler au Public, je le trouve trop imposant; et puis je crains les tribunaux sans appel. Mais toi, ami lecteur, c'est sans effroi, sinon sans émotion, que je te vois, ton plioir d'ivoire ou de buis à la main, prêt à couper les feuillets de ce livre. Je te connais assez pour savoir

que tu es de loisir ; sans cela tu ne lirais pas *un Roman*. Je n'ignore pas que certaine disposition secrète te porte à le critiquer ; car si

« Tout faiseur de journal doit tribut au malin , »  
il faut convenir que tout lecteur (et moi tout le premier) est tant soit peu faiseur de journal.

Je vois que déjà tu t'arrêtes au frontispice. *Un Roman !* ce n'est pas là un titre , dis-tu ; et pourquoi , je te prie ? En serais-tu beaucoup plus avancé , quand j'aurais adopté celui de *Jules et Coralie* , du nom de mes deux principaux personnages ? Que t'aurait-il appris ? Aurais-tu voulu qu'à l'exemple de tant de romanciers , j'eusse ajouté : *Histoire véritable* , ou toute autre indication destinée à faire croire à la réalité d'êtres et d'événements entièrement imaginaires ? Qui sait ? j'ai peut-être voulu , au contraire , te donner comme de pure invention , une histoire réelle. Mais qu'est-ce qui est histoire pure ou pur roman ? L'historien façonne ses héros selon l'effet qu'il se propose , et nous présente son prisme pour nous faire voir les scènes où ils furent acteurs. Heureux quand il nous procure le plaisir de la fiction. Le romancier , quelque imagination qu'on lui suppose , ne peut rien faire de

rien. Les hommes, les passions dont il nous offre la peinture, ne sont que des copies plus ou moins fidèles des êtres qu'il a rencontrés dans la vie, et des passions qu'il a observées. Son plus heureux succès est de faire assez d'illusion pour que l'on croie à l'existence de ses modèles.

Tu ne trouveras rien de bien neuf dans mon livre; et pourtant je te proteste que je ne l'ai pas fait à la manière de Don Ignacio de Ipigna <sup>1</sup>, qui, tu le sais, n'avait besoin ni de plume, ni de papier, et à qui il ne fallait qu'une paire de ciseaux et un fil de fer pour enfiler les lambeaux qu'il détachait des auteurs livrés à sa piraterie. Mon procédé tient pourtant un peu du sien; seulement le livre dont j'ai tâché de m'approprier quelques feuillets, appartient à tous, et tous nous y fournissons notre article à qui veut l'y chercher. C'est le livre inépuisable du monde. Si, comme je l'ai souvent entendu répéter, *Tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia*, il est possible qu'en jetant un regard autour de toi, où en arrière, tu reconnais la vérité de quelques traits de mon es-

<sup>1</sup> *Gil Blas*, liv. 10, chap. 12.

quisse. Tu me demanderas peut-être, malin lecteur, ce que je me suis proposé en la traçant. Entendons-nous sur cette question complexe. Veux-tu parler de la fin philosophique ou morale que j'ai pu avoir en vue ? Je me garderai bien de t'en rien dire : je te la donne à deviner ; et je ne serais peut-être pas le premier qui aurait à se féliciter d'avoir laissé sa pensée à interpréter au lecteur. Pourrais-tu affirmer que ce n'est pas grâce à cette prudence, que tel ouvrage a valu à son auteur la gloire d'avoir imaginé un système philosophique auquel il n'avait jamais songé ? Ne faisant pas connaître mon but, je ne cours pas le risque de m'entendre reprocher de l'avoir manqué ; et pour prix de ma discrétion, je me verrai peut-être loué d'une profondeur de vues dont je ne me serais jamais cru capable. La seule chose que je te puisse assurer dès à présent avec vérité, c'est que jamais cet écrit n'aurait vu le jour, si j'avais pu croire qu'en dernier résultat il produisît des impressions dangereuses.

Mais au lieu du but d'instruction de l'œuvre, ne veux-tu que savoir ce qui l'a fait entreprendre à l'ouvrier ? Ici, je puis m'expliquer sans réserve. Je pourrais te dire tout simplement que j'ai voulu donner un

aliment à l'activité de mon esprit, pendant un séjour de quelques mois à la campagne ; mais ce ne serait que la moitié de la vérité. Je n'ai pas vu que Robinson, dans son île, s'occupât à faire des livres ; et je crois fermement que, dans la solitude absolue, nos auteurs les plus féconds n'auraient pas plus songé à écrire, qu'une femme à mettre des papillottes. Comme une coquette veut être vue, un livre veut être lu. J'ai donc fait celui-ci pour quelques amis avec qui j'étais en coquetterie d'esprit, et qui devaient y trouver des souvenirs ou des tableaux de lieux qui leur sont chers. Mais c'est ici que la faiblesse humaine s'est pleinement manifestée : comme la femme imprudente qui n'avait d'autre intention que d'éprouver la puissance de ses charmes, se trouve quelquefois prise dans les filets qu'elle voulait tendre, voilà que je me suis si bien laissé séduire par les compliments de mes bienveillants lecteurs (car je ne puis les supposer perfides) que j'ai fini par dire : Et pourquoi ne m'écrierais-je pas, *et moi aussi je suis imprimé !*

« Chacun à ce métier,

Peut perdre impunément de l'encre et du papier ; »

et il faut avouer que l'on abuse étrangement de

cette permission du législateur du Parnasse. Bien entendu que je n'en parle que sous le rapport matériel. A Dieu ne plaise que dans l'humble posture où je me suis mis aujourd'hui, on me soupçonne d'une ombre de malice contre ceux que j'aspire à appeler mes confrères ; paix donc, et s'il se peut, gloire aux auteurs : je n'en veux qu'aux imprimeurs, qui, sur vingt pages d'impression, nous en vendent dix de papier blanc.

Dans ma colère contre cet abus, aujourd'hui porté à son comble, et dans la crainte d'être accusé de m'en rendre complice, je n'ai pas voulu diviser mon roman en chapitres : ainsi, point de titres partiels, multipliés outre mesure, et suivis chacun de trois ou quatre épigraphes, qui finissent par être presque aussi longues que le chapitre même en tête duquel elles sont accumulées. Ce n'est pas que je n'eusse pu, tout comme un autre, te donner des passages anglais, italiens ou espagnols. Toute fatuité à part, une charmante jeune personne, et une jolie femme m'auraient même, au besoin, fourni du basque et du bas-breton, qui sont pleins de grâce dans leur bouche ; mais je hais tellement tout ce qui peut avoir

l'apparence du charlatanisme, que je n'ai pas voulu que tu pusses un instant m'en soupçonner. Si donc mon imprimeur te vend du papier blanc, ce sera bien uniquement de son fait. Puisses-tu seulement ne pas trouver que sa denrée vaut bien la mienne!

Maintenant, ami lecteur, tu serais peut-être bien aise de savoir mon nom; mais je ne sais pas le tien; et je ne veux pas te donner cet avantage sur moi. Sans doute je puis dire, comme cette dame à qui son confesseur demandait comment elle s'appelait, *mon nom n'est pas un péché*; mais pour mon livre il serait peut-être bien pis. Je pourrais t'exposer les avantages et les inconvénients qui, pour mon œuvre, résulteraient d'un nom *fameux*, ou d'un nom *inconnu*; je t'en fais grâce; je me bornerai à t'avouer que dans ces temps de *juste-milieu*<sup>1</sup>, entre ces deux extrêmes, un nom *caché* m'a paru ce qu'il y avait de préférable. Comme le masque, le voile de l'anonyme répand souvent de l'attrait sur ce qu'il couvre. Je lui dois peut-être la curiosité que tu as eue de me lire jusqu'ici; et bien certainement il m'a inspiré la fami-

<sup>1</sup> On voit que ceci était écrit avant la révolution de 1848.

liarité avec laquelle je suis entré en matière avec toi. C'est ainsi que le domino noir ou rose nous donne la hardiesse d'aborder le premier venu, en lui disant : *Beau masque, je te connais.*

Que te dirai-je encore, ami lecteur ? Je ne me suis déjà laissé que trop entraîner au plaisir si général de parler de soi. Que t'aura valu ta patience à me suivre jusqu'au bout ? Cette préface ne t'aura rien appris ; dis-moi, est-ce la première ? Ma franchise, dont, j'espère, tu me sauras gré, m'oblige à t'avouer, au surplus, que ce n'est pas précisément pour toi que je l'ai faite, mais que c'est bien plutôt pour moi. J'ai espéré que tu éprouverais ce que je sens toujours moi-même ; c'est-à-dire, que tu serais plus favorablement disposé pour quelqu'un avec qui tu aurais eu quelques moments d'amicale causerie. Puisses-tu, en effet, après avoir reçu de moi jusqu'ici les épithètes d'ami et de malin, en mériter une dont nos vieux écrivains sont si prodigues envers leurs lecteurs, celle de bienveillant. Adieu ; mais seulement, j'espère, jusqu'au feuillet suivant.

---

# UN ROMAN

## SOUS L'EMPIRE.



### PREMIÈRE PARTIE.

Vous avez souvent entendu parler , Madame , de la comtesse Merval ; et ce qu'on vous en a dit vous a paru trop incomplet, trop mystérieux ou trop obscur, et en même temps trop intéressant, pour que votre curiosité ne fût pas excitée. Tout cela devait être. Dans la vie de cette femme il est des événements dont ses proches et ses amis devaient avoir à cœur de ne pas occuper le monde, et l'imagination des uns, la malignité des autres, s'étant également donné carrière, chacun a fait son roman, où à quelque peu de vrai se mêlait bien plus de faux encore. Combien de fois n'ai-je pas eu occasion de rectifier ce que les récits que j'en entendais faire avaient de peu exact ! Vous m'avez exprimé le désir de connaître toute la vérité ; vous serez obéie.

Personne mieux que moi ne peut vous satisfaire sur ce point : si mes relations avec madame Merval n'ont été ni très-fréquentes, ni bien intimes, celles de la plus tendre amitié m'ont constamment lié à l'homme qui eut tant d'influence sur sa destinée. Lorsqu'il était loin de moi, ses lettres, où il épanchait avec tant d'abandon les secrets de son âme, ne me laissaient rien ignorer de ce qui le touchait ; et près de moi, son cœur et sa pensée étaient si bien à nu, que je puis dire qu'il sentait et pensait tout haut. D'une discrétion à toute épreuve, eût-il juré le secret envers tout le monde, j'étais toujours excepté dans sa pensée, tant nous ne faisons qu'un.

Je ne puiserai pas dans mes seuls souvenirs le récit que je vais vous faire. Je mettrai sous vos yeux les lettres même de cet ami. Vous avez voulu que je n'omisse rien, et loin de redouter aucun reproche sur ce point, j'ai bien plutôt lieu de craindre que vous ne trouviez que je me suis étendu sur certains détails avec trop de complaisance. Vous me le pardonnerez, Madame : si les auteurs de mémoires ont du plaisir à parler d'eux, j'éprouve qu'il n'y en a pas moins à parler d'un autre soi-même ; et vous saurez un jour quel puissant attrait reporte notre pensée vers les souvenirs de notre jeunesse, fussent-ils même douloureux.

Dans un petit appartement de la rue du Cherche-Midi, à Paris, au second étage, vivait en 1810, une femme âgée de cinquante et quelques années. C'était madame de Sainte-Rive. Son mari, le comte de Sainte-Rive, était mort en émigration; et sur les faibles débris d'une magnifique fortune, elle avait pourvu à l'éducation d'un fils unique, pour qui aucun sacrifice ne lui avait coûté. Madame de Sainte-Rive, d'un caractère doux, mais ferme, avait un esprit éclairé, et n'avait jamais montré cette frivolité tant reprochée à la plupart des femmes de son temps. En eût-elle été atteinte, c'est un défaut que les cruels événements de la Révolution auraient corrigé de reste. Tombée de l'opulence dans une position où la gêne s'était souvent fait sentir, elle avait toujours supporté son sort avec résignation et dignité. Elle avait compris tout d'abord l'importance des obligations qu'elle avait à remplir à l'égard de son fils, qu'elle voulait rendre digne du rang que, sans le renversement de sa fortune, il aurait dû occuper dans la société. Elle s'était consacrée tout entière à cette tâche, et lorsque le moment fut venu de se séparer de son enfant pour le mettre dans un collège, la douleur de cette séparation fut adoucie pour elle par la confiance que les excellents principes qu'elle avait semés dans cette jeune âme, avaient déjà pris assez de force pour n'y jamais être effacés.

Jules de Sainte-Rive avait pour sa mère l'affection la plus tendre, et dans tout le cours de ses études, outre les motifs ordinaires d'émulation, il en trouvait de nouveaux dans le désir de mériter l'approbation de cette mère, dont la supériorité d'esprit lui inspirait la plus grande confiance. Il avait obtenu de brillants succès et pouvait compter parmi les élèves les plus distingués de son lycée. Enfin il en sortit et vint se replacer sous la direction de sa mère, qu'il entourait des soins les plus tendres et les plus respectueux. Il n'avait rien de caché pour elle, et cette femme, si bonne, si vertueuse, sévère sans rigorisme, se montrait tous les jours plus digne de la confiance qu'il lui témoignait.

Près de trois ans s'étaient écoulés pendant lesquels Jules s'était occupé de perfectionner son éducation; mais ce n'était pas sans que plus d'une fois il eût senti le désir d'employer utilement ses facultés, en un mot de *faire quelque chose*, comme le lui conseillaient tant de gens de qui ce conseil banal était tout ce qu'il pouvait attendre. Quelques-uns de ces conseillers bénévoles étaient bien en position de lui ouvrir une carrière; mais dès qu'il leur en disait un mot, c'étaient des impossibilités sans nombre, contre lesquelles ce qu'on appelle savoir-vivre exigeait qu'il eût l'air de croire que leur bonne volonté était impuissante. C'est un cruel moment

dans la vie d'un homme qui a le besoin et éprouve l'envie d'une occupation, que celui où, sans vocation décidée, ballotté entre les exigences de la vanité, des préjugés, des convenances de toute sorte, il frappe à toutes les portes, et fatigue de ses sollicitations ceux qu'il croit pouvoir être pour lui les dispensateurs de la fortune.

Madame de Sainte-Rive ne voyait à Paris qu'un petit nombre d'amis qui, comme elle, étaient étrangers à tout ce qui tenait un emploi du Gouvernement, et ne vivaient guère que dans le passé. Ils supportaient avec peine le régime politique de l'Empire; et l'avenir ne leur offrait que de bien faibles espérances. Cependant la mère de Jules sentait tous les jours davantage la nécessité de donner un aliment à l'ardente activité d'esprit de son fils. Dans le cours de ses infortunes, elle avait plusieurs fois reçu des témoignages d'obligeance d'un ancien avocat de sa province, M. Merval. Cet homme avait embrassé les principes de la révolution avec la modération de son caractère. D'abord maire de sa commune, ensuite préfet, il était devenu conseiller-d'état, puis comte de l'Empire. A l'époque où commence cette histoire, il avait rempli avec distinction plusieurs missions importantes dans les départements réunis à la France. M. Merval avait connu M. de Sainte-Rive au temps de sa prospérité, et en avait reçu de

bons offices dont il conservait une véritable reconnaissance. Il professait un profond respect pour la veuve de cet émigré.

Jules voyait quelquefois le Comte, et était même admis aux petites réunions d'intimes que celui-ci recevait dans sa charmante maison de Ville-d'Avray. Ce n'était guère que par l'entremise de ce personnage qu'il espérait vaguement obtenir un emploi. Si Jules avait voulu être militaire, il lui aurait peut-être été facile d'avoir une sous-lieutenance; des brevets d'officiers étaient venus trouver, dans l'ombre de leur foyer domestique, des jeunes gens qui n'avaient pas pour mériter cette despotique faveur plus de titres que Jules. Mais la tendresse de madame de Sainte-Rive s'alarmait tellement de l'idée que son fils pût entrer au service, que celui-ci avait toujours évité toute ouverture à ce sujet. Les terreurs de sa mère se comprendront facilement, si l'on songe à l'effroyable consommation d'hommes par laquelle la France achetait la gloire dont elle est aujourd'hui si fière, mais que déploraient si douloureusement les familles en deuil. Et puis, faut-il le dire? les hommes de la classe de Sainte-Rive, tout en cédant à la nécessité qui les forçait de servir l'Empereur, éprouvaient une grande répugnance à le soutenir les armes à la main. Ils regardaient leur sang comme

appartenant à d'autres qu'à lui. On le leur a durement reproché; mais certes, s'il y eut erreur de leur part, quoi qu'on en ait pu dire, il n'y eut pas manque de courage. Ceux que la contrainte entraîna sur les champs de bataille l'ont bien prouvé; et ceux qui, depuis, servirent sous un autre régime, ne leur cédèrent en rien.

M. Merval désirait, sans aucun doute, être utile à Jules de Sainte-Rive; mais le Comte n'était pas d'un caractère à prendre les choses très-vivement. Il avait cinquante-six ans; ses manières étaient polies; et en toute occasion, le calme inaltérable de sa figure pleine et souriante, la fraîcheur de son teint uni et reposé, annonçaient une tranquillité d'âme qui ne devait pas avoir été souvent troublée. Il est certain qu'il redoutait toute émotion forte, et les occasions devaient en être rares pour lui, car ce que d'autres auraient pu trouver pathétique, ne lui paraissait le plus souvent que ridicule ou affecté. Probe et désintéressé, il ne croyait guère à la probité ni au désintéressement. Telle action dont le récit excitait l'admiration autour de lui, le laissait froid, habile qu'il était à y trouver un mobile peu louable. L'indignation que telle autre soulevait, le faisait sourire, parce qu'il ne concevait pas que l'on pût s'émouvoir ainsi de ce qui n'était, selon lui, qu'une conséquence de notre nature. Il est certain qu'il ne voyait pas les

hommes en beau ; mais ce n'était pas un misanthrope : il les prenait comme il les trouvait, sans les fuir ni les rechercher.

Si Jules de Sainte-Rive n'avait compté que sur l'intérêt qu'il inspirait au Comte, son espérance de voir bientôt une carrière s'ouvrir devant lui aurait été bien faible. Mais il avait un médiateur sur l'ardente bonté de qui il pouvait s'en reposer : c'était madame Merval. Au moment où commence mon récit, c'est-à-dire dans les premiers mois de 1810, la Comtesse avait à peine vingt-sept ans. Son père, le marquis de Morsac, qui, lorsque la révolution le força de s'expatrier, était colonel d'un régiment d'infanterie, avait été tué dans un des premiers combats soutenus par les corps d'émigrés sous les ordres du prince de Condé. Cette mort étant survenue au moment où la marquise de Morsac se disposait à rejoindre son mari, la malheureuse veuve resta en France ; ayant quitté Paris pour se réfugier en province, grâce à l'obscurité dans laquelle elle vécut, elle put échapper aux pourvoyeurs des prisons et de l'échafaud. Elle se livra tout entière à l'éducation de sa fille.

Madame de Morsac avait alors trente-cinq ans. C'était une femme de beaucoup d'esprit ; de cet esprit orné, vif, brillant, quelque peu léger, dont les grâces et le piquant sont rehaussés par la distinction des manières,

et dont l'on ne trouve les plus parfaits modèles que parmi les françaises de la bonne compagnie. La Marquise était adroite, ambitieuse, et ne supportait que fort impatiemment la perte de sa fortune et de la position brillante qu'elle avait occupée dans le monde. A ses yeux c'étaient là des biens qui passaient avant beaucoup de choses. On voit que madame de Morsac, si elle avait été homme, aurait pu faire nombre avec ceux qui obs truèrent les antichambres de l'Empereur. Elle s'était ménagé des relations avec plusieurs personnages influents qui étaient parvenus à des postes importants sous l'Empire. Aussi avait-elle coutume de dire en riant : « A toutes les époques, j'ai toujours eu un coquin dans » ma manche. » C'est ainsi qu'en 1801 elle put faire épouser sa fille, qui n'avait que dix-sept ans, à M. Merval, âgé de quarante-sept ans, mais conseiller-d'état fort riche et chargé par le premier consul d'une mission importante dans les États de Parme.

Madame de Morsac suivit partout sa fille et son gendre. Elle avait acquis sur l'esprit de celui-ci un ascendant presque irrésistible; et il n'était personne qui, avant d'être au fait de cet intérieur, ne crût que M. Merval et la Marquise étaient mari et femme, et qui ne prît la jeune Comtesse pour leur fille. Celle-ci n'aurait jamais pu d'elle-même gagner un grand empire sur son époux,

qui la traitait comme un charmant enfant; mais, singulier effet de l'habitude, le Comte, dans les petites choses comme dans les grandes, avait tellement pris celle de ne rien faire sans consulter sa belle-mère, dont il avait éprouvé le grand sens, qu'après la mort de cette femme remarquable, survenue en 1807, le besoin de conseils lui faisait quelquefois rechercher ceux de sa femme.

La jeune Comtesse, avec beaucoup de douceur dans le caractère et d'enjouement dans l'esprit, avait puisé dans les leçons de sa mère une maturité d'idées qui ne la rendait pas trop indigne de lui succéder. Je dois ajouter que l'irréprochable conduite de madame Merval lui avait acquis toute la confiance de son mari.

Voilà une bien longue exposition, n'est-ce pas, Madame? accoutumée que vous êtes à des récits qui vous jettent dès les premiers mots au milieu des événements d'une manière si saisissante, vous me trouvez bien languissant. Mais remarquez, je vous prie, que c'est une histoire que je vous raconte; et malgré tout mon désir de vous la présenter avec autant d'attrait qu'il m'est possible, je me reprocherais pourtant de lui donner une couleur de roman. Et puis, s'il faut que je vous le dise, quoique je connaisse tout votre esprit, et que vous n'ayez assurément rien de commun avec le géant Moulineau, je ne voudrais pas vous donner droit

de me dire comme lui : « Si tu voulais bien commencer par le commencement, tu me ferais plaisir; car tous ces récits qui commencent par le milieu ne font que m'embrouiller l'imagination. »

Dans les premiers jours du mois de mars 1810, seule, assise sur un canapé en face d'une cheminée où s'éteignaient quelques tisons, dont la fumée bleuâtre s'élevait éclairée par un rayon de soleil tout printannier, madame de Sainte-Rive travaillait à un ouvrage de tapisserie. Je ne sais pourtant si cela peut s'appeler travailler, car l'aiguille à demi passée dans le canevas, s'était arrêtée en chemin; et quoique les yeux de madame de Sainte-Rive fussent fixés sur le dessin, il y aurait témérité à dire qu'elle le voyait. Cette excellente mère rêvait; oui, elle pensait avec amour et sollicitude à ce fils sur qui s'étaient concentrées toutes ses affections. Tantôt elle ne songeait qu'aux obstacles qui lui fermaient l'accès d'une carrière honorable; tantôt elle le voyait pourvu d'un emploi dont il s'acquittait avec la distinction qu'elle était en droit d'attendre de lui. Dieu sait quels châteaux en Espagne sa tendresse maternelle se plaisait à former. En ce moment s'arrêta à la porte de l'hôtel une voiture élégante, dont les portières étaient chargées d'un écusson, un peu compliqué, comme tous ceux de la noblesse impériale, et surmonté d'une toque à cinq

plumes. Bientôt l'unique femme que madame de Sainte-Rive eût à son service, vint annoncer à sa maîtresse madame la comtesse Merval. Ce nom fit passer madame de Sainte-Rive de la rêverie à l'étonnement. Elle ne connaissait pas la Comtesse, et n'avait fait, dans sa vie, au Comte, que deux ou trois visites du matin dans ses bureaux. Elle n'eut pas le temps de faire des conjectures sur ce qui pouvait amener madame Merval; car celle-ci, leste, légère, vive, fraîche, et d'un air qui exprimait le contentement et le bonheur, entra dans le salon. Madame de Sainte-Rive la reçut avec cette grâce noble et un peu grave qu'on remarquait dans toutes ses manières, et la fit asseoir auprès d'elle. Madame Merval abrégua les premières banalités de toute visite; et d'une voix un peu émue, autant par ce qu'elle avait à dire que par la vivacité de son action, aborda ainsi le sujet qui l'amenait. « Vous avez, Madame, un fils que M. Merval et moi nous aimons beaucoup. » — « Je sais, Madame, que tous deux vous le traitez avec une grande bonté. » — « Dites avec toute l'amitié que nous avons pour lui et dont nous serons toujours heureux de lui donner des preuves. Je viens vous annoncer une nouvelle qu'il ignore encore, et c'est un vrai bonheur pour moi de vous l'apporter moi-même. Votre fils est nommé auditeur au Conseil-d'État. »

Quand même madame de Sainte-Rive n'aurait pas exprimé toute la joie qu'elle éprouvait, et sa reconnaissance, avec toute la chaleur qu'elle mit dans ses remerciements, il eût été facile de lire en elle combien ces sentiments pénétraient son âme. Un léger mouvement d'inquiétude allait s'y mêler peut-être; mais il fut arrêté par ces mots de madame Merval, dits avec franchise et simplicité : « Vous n'avez rien à faire, Madame, par suite de cette nomination; aucun arrangement à prendre avec votre fils : il est nommé avec dispense de la pension que l'on exige ordinairement des auditeurs. »

Madame Merval ajouta que son mari était envoyé à Bayonne, pour une mission importante qui, vraisemblablement, l'appellerait plus tard à Madrid, et pour l'accomplissement de laquelle le concours de plusieurs auditeurs lui serait nécessaire; mais qu'en attendant, un seul était mis à sa disposition dès ce moment, et que c'était Jules; qu'elle sentait combien cette séparation allait être douloureuse pour une mère si tendre; mais que M. Merval et elle auraient pour leur jeune ami une sollicitude toute maternelle. Cette expression si peu en rapport avec l'air de jeunesse de la charmante Comtesse, qui aurait pu aisément retrancher cinq de ses vingt-sept ans, sans que rien dans sa personne pût la démentir, fit sourire madame de Sainte-Rive d'une

manière assez significative pour que madame Merval reprît gaiement : « Allons, si vous ne me croyez pas digne de vous suppléer, Madame, je serai pour votre fils comme une sœur. »

Messenger de bonheur ne fut-il pas toujours parfait ? Madame Merval laissa madame de Sainte-Rive charmée de sa bonté, de sa simplicité, de sa grâce ingénue, qui avait même quelque chose d'enfantin. Toute *comtesse de Bonaparte* qu'elle était, des gens plus prévenus que madame de Sainte-Rive n'auraient pu s'empêcher d'avouer que c'était une ravissante personne.

Trois semaines plus tard, Jules était parti pour Bayonne, où il devançait de quelques jours monsieur et madame Merval.

Ici commence entre mon ami et moi cette correspondance où se développera, en grande partie, la suite de cette histoire.

Bayonne, 3 avril 1810.

Que je suis loin de vous, mon cher Roland ! la Dordogne et la Garonne, que l'on passe en bac, ne m'avaient déjà que trop séparé de tout ce que j'ai de cher au monde, ma mère et vous. Mais ce mortel désert des Landes, où les chevaux de poste ne vont qu'au pas de bœuf, puis enfin l'Adour malgré son pont, me sem-

blent des barrières que je ne dois plus franchir. J'éprouve une faiblesse de cœur extrême, je voudrais n'y pas voir de tristes pressentiments..... Il n'y a que quelques heures que je suis arrivé, et c'est pour moi un besoin de vous écrire. Pour la première fois, éloigné de ma mère et de vous, je me trouve jeté dans un monde qui va être bien nouveau pour moi, et ce que j'en entrevois est loin de me sourire. Cette lettre devant vous parvenir par ce qu'on appelle une occasion, je puis vous parler librement. Soyez tranquille, je ne confierai jamais à la poste rien de compromettant, et j'aurai souvent ici les moyens de vous écrire sans craindre la police.

Si vous saviez combien de choses on vous cache à Paris, combien les journaux vous trompent ! Croiriez-vous qu'entre la petite ville de Tartas et Bayonne, il y avait quelque danger à voyager la nuit, et que le maître de poste m'a fait charger mes pistolets ? Une colonne de prisonniers Espagnols, après avoir tué une partie de sa faible escorte, s'est répandue dans les bois de pins des Landes, où elle a même mis le feu dans plusieurs endroits. Les paysans courent depuis quelques jours sur ces prisonniers comme sur des bêtes fauves, et le pays en est à peu près purgé maintenant. Au moment d'entrer à Bayonne, le postillon a été obligé

d'arrêter ma chaise de poste au bout du pont, pour laisser défilér une nouvelle colonne d'Espagnols. L'état de misère auquel sont réduites ces victimes de la plus injuste des guerres; navre le cœur. Presque nus, sans chaussure, un lambeau de couverture de laine sur les épaules; au feu sinistre et à la fierté farouche qui brillaient dans leurs yeux lorsqu'ils me regardaient en passant près de ma voiture, il me semblait qu'ils me reprochaient d'être un des instruments de leur malheur. Dieu sait si j'eusse voulu pouvoir le soulager! je le vois, mon ami, le parti que j'ai pris de servir le Gouvernement exigera de moi du courage...; je le servirai avec fidélité, avec dévouement; je le dois; mais je sens pourtant qu'il est des choses devant lesquelles ce dévouement reculerait. Cette colonne que je rencontrais là, avait été beaucoup plus nombreuse; mais avant de passer notre frontière, un quart, dit-on, avait péri de fatigue, de mauvais traitements, et, faut-il le dire, sous les balles ou les baïonnettes de son escorte, qui se débarrassait ainsi des hommes qui ne pouvaient plus marcher. Il faut que je me hâte d'ajouter que les faits les plus révoltants sont l'œuvre de soldats étrangers qui servent dans nos troupes comme auxiliaires. Pendant que les prisonniers défilaient sur le pont, des bateaux chargés de leurs malades remontaient la rivière. Lorsque

je croyais pouvoir enfin entrer dans la ville, je fus témoin d'une scène qui m'a vivement frappé : vingt-cinq ou trente officiers espagnols qui suivaient la colonne, avaient conservé leurs épées; à la tête du pont on voulut les leur retirer; ils protestèrent énergiquement, se fondant sur la capitulation qui leur avait été accordée, et en vertu de laquelle on leur avait laissé jusque là leurs armes. Plaintes vaines; il fallut céder. Je n'oublierai jamais, mon ami, les nobles figures de quelques-uns de ces officiers qui, dans un mouvement d'indignation et de désespoir, brisèrent leurs épées, en baisèrent les tronçons, et les lancèrent dans l'Adour; puis ils se remirent en marche en disant : *Andamos!* Marchons!

Je suis logé chez un négociant dont la maison est sur une jolie petite place, au confluent de la Nive et de l'Adour. Presque en face de moi, au-delà de cette rivière, est la citadelle; à ma droite quelques sommets des Pyrénées se dessinent en azur foncé sur l'azur plus clair du ciel. Au moment où je vous écris, un régiment d'infanterie, musique en tête, après avoir passé la porte qui sépare le pont de l'Adour de celui de la Nive, vient se ranger sous mes fenêtres. Combien, depuis deux ans, de jeunes et brillants officiers, de soldats insoucians, ou pleins de gaieté et de confiance, ont traversé cette voûte étroite qu'ils ne devaient plus repasser! Tout ici

a un avant-goût d'Espagne qui vous fait douter si vous êtes encore en France. Les enseignes des boutiques et des hôtels sont en français et en espagnol, et je ne sais si les habitants ne sont pas autant espagnols que français. Mon hôte, à qui je me plaignais de l'extrême cherté des logements, m'a répondu qu'ils étaient fort rares depuis l'arrivée des *Français*.

Adieu, mon ami, écrivez-moi, pensez à moi; que malgré les deux cents lieues qui nous séparent, nos pensées se rencontrent. J'attends avec impatience monsieur et madame Merval.

11 Avril.

J'ai votre lettre et celle de ma mère, mon cher Roland. Il me semble qu'il y a déjà si longtemps que je vous ai quitté, que je suis presque étonné de voir que votre lettre me reporte au jour de mon départ. Enfin je ne suis plus seul, mon ami : monsieur et madame Merval sont arrivés depuis deux jours ; lui, toujours froid et cérémonieux ; elle, toujours affable, prévenante et toute unie. Je crois que nous ne trouverons pas ici de grandes ressources comme société : un général de brigade commandant le département, un commissaire général de police, c'est à peu près tout. Le général commandant de la division est veuf et ne tient pas maison. La ville

n'est habitée que par des négociants, livrés sans distractions à leurs affaires, qui peut-être se réunissent entre eux, mais dont il ne paraît pas que les salons doivent s'ouvrir souvent pour les étrangers. Je soupçonne qu'on nous voit même d'assez mauvais œil. Je ne sais si cette guerre d'Espagne est populaire quelque part, mais à coup sûr ce n'est pas ici.

M. Merval compte recevoir une fois par semaine. Vous pensez bien que je ne manquerai pas une de ses soirées. Je suis comme une manière d'aide-de-camp et regardé presque comme de la maison.

Monsieur et madame Merval aiment beaucoup la promenade; aussi nous proposons-nous de donner aux excursions dans les environs, qui paraissent charmants, tous les instants qui ne seront pas consacrés aux affaires. Dans ce moment, à l'occasion du mariage de l'Empereur, nous sommes tout entiers aux banquets, aux réunions officielles, aux réjouissances publiques, que je trouve assez peu réjouissantes. Je vous fais donc grâce des détails. Nous avons cependant eu un spectacle fort original, je vous assure, et qui vaut la peine de vous être raconté. C'est une course de taureaux. Ah ! grâce ! allez-vous dire ; j'en ai tant lu de récits que j'en pourrais décrire une sans en avoir jamais vu. Bon ! vous croyez qu'il s'agit d'une de ces brillantes *corridas de toros*,

avec grands renforts de *picadores* à cheval, de *banderilleros*, de *chulos* et de *matadores*; rassurez-vous.

Hier, à midi, je me rendis chez M. Merval, pour voir la course, qui devait avoir lieu sur la *Place d'armes*, sur laquelle donnent les fenêtres de la maison qu'il occupe. Je trouvai cette place couverte d'une foule si serrée que j'eus beaucoup de peine à la traverser. Tout autour de la place, de grands tonneaux remplis de terre et de pierres, étaient posés debout. Deux potences, à chacune desquelles pendait un mannequin habillé de rouge, s'élevaient vis-à-vis l'une de l'autre. Nous ne comprenions rien à ces préparatifs; et je ne trouvai chez M. Merval que des personnes étrangères au pays, qui ne purent nous donner aucune explication. Nous ne pouvions concevoir comment on avait laissé envahir la place par la foule, et nous ne doutions pas que la fête ne fût manquée, car il nous paraissait impossible que l'on vînt à bout de faire évacuer le terrain. Nous étions cependant tous curieux du spectacle annoncé; madame Merval surtout; et elle montrait un chagrin tout enfantin de ce que tout paraissait manqué, tandis que M. Merval, enfoncé, comme de coutume, dans sa bergère, ne semblait pas devoir la quitter.

Tout-à-coup une immense rumeur s'élève; on vient de lâcher une petite vache des Landes, d'une espèce

extraordinairement vive et farouche. Elle était retenue par une corde que trois hommes laissaient filer. Oh ! merveilleux effet de la peur ! cette place où vous n'auriez pas cru qu'une épingle pût tomber à terre, tant les rangs étaient serrés, se nettoya comme par enchantement. Tout fuyait, et les curieux les plus compromis se pressèrent si bien contre les maisons, que le centre de la place resta vide. Alors la vache auteur de ce miracle de police fut retirée, et on en lâcha une autre, qui, pour le coup, était en toute liberté. Elle bondit comme une lionne, et poursuivit des jeunes gens, des enfants qui se trouvaient devant elle. Tantôt ceux contre lesquels elle s'acharnait le plus lui échappaient en tournant autour des tonneaux, dont nous comprîmes alors l'utilité ; tantôt lorsque les fuyards allaient être atteints avant d'avoir pu gagner un de ces points de refuge, on abaissait un des mannequins au-devant de la vache furieuse ; elle abandonnait son ennemi réel, frappant de ses cornes ce fantôme, qui trompait doublement sa rage ; car lorsqu'elle croyait l'avoir terrassé, il s'évanouissait pour elle, le jeu d'une perfide poulie le hissant au haut de la potence.

Cependant des Basques, justifiant leur réputation d'adresse et d'agilité, couraient hardiment au-devant de l'animal furieux ; ou, poursuivis par lui, fuyaient

rapidement pour prendre champ ; puis se retournant au moment où il baissait la tête pour les frapper, lui mettaient un pied entre les deux cornes, et sautaient loin par dessus lui. Dieu sait les applaudissements, les rires, les sifflets, les cris, on pourrait dire les hurlements, de cette multitude. Celle qui garnissait les fenêtres ne le cédait guère à celle du parterre. Un jeune homme jeté en l'air par une vache en furie, retomba sur la tête et fut emporté sans mouvement ; mais cela passa presque inaperçu et ne ralentit en rien la joie publique. Nous avons appris depuis que le malheureux était mort, ayant les vertèbres du cou brisées. Si quelqu'un s'était avisé de trouver que la police ne devait pas souffrir un pareil divertissement, toute cette foule aurait certainement répondu comme la femme de Sganarelle : *Et il me plaît, à moi, d'être battue !*

Je regardais ce spectacle étrange, placé auprès de madame Séverin, femme du général de division de ce nom. C'est une petite personne qui peut être plus âgée que moi de dix ans. Elle a une main charmante, quoique un peu sèche, comme le bras et toute sa personne, et la poitrine plate. Son nez aquilin, quelque peu effilé, ses sourcils noirs, fortement arqués, ses yeux noirs et brillant d'un feu qui par moments a quelque chose de sombre, lui donnent un peu de la physionomie d'un

oiseau de proie. Sa tête est couverte d'une longue et épaisse chevelure du plus beau noir. Quant au teint, un léger incarnat aux pommettes, mais nulle fraîcheur. Voilà, mon ami, le portrait de madame Séverin. Mais pourquoi le mettre sous vos yeux ? c'est qu'il paraît que cette dame doit faire assez fréquemment partie du cercle de madame Merval, ici et même en Espagne, où elle est appelée par son mari, qu'elle ne semble pas très-empressée d'aller rejoindre. Pendant tout le temps de la course, madame Séverin a été fort peu attentive à ce spectacle ; elle a même quitté plusieurs fois la fenêtre pour rentrer dans le salon, où elle allait jetant quelques mots en l'air aux hommes qui s'y trouvaient, surtout au général Bayor, et à un colonel de chasseurs nommé Roger. Puis elle revenait prendre sa place auprès de moi. Elle m'a fait beaucoup de questions : Y avait-il longtemps que je connaissais monsieur et madame Merval ? Devais-je rester auprès du Comte ? Le précéderais-je ou le suivrais-je en Espagne ? Puis elle m'a fait de grands compliments sur la belle carrière où je suis entré si jeune. Tantôt une boucle de cheveux à relever, son gant blanc, qui quittait son coude, à remonter, ses doigts qu'elle semblait vouloir rendre plus effilés encore en les faisant glisser les uns entre les autres, lui permettaient à peine d'entendre la réponse. Tantôt elle l'écoutait

avec attention ; et l'on eût dit que son regard assuré et qui , alors , n'avait rien de bienveillant , voulait pénétrer au fond de mon âme. Quelquefois , pour appeler mon attention sur un point du spectacle , elle frappait un léger coup sur mon bras , avec une familiarité qui , de la part d'une femme que je voyais pour la première fois , me causait quelque peu de confusion. Enfin , vous le dirai-je , mon ami , madame Séverin m'a inspiré une sorte d'antipathie assez forte , mais peu fondée peut-être , comme tous ces premiers mouvements dont on ne se rend pas bien raison. Vous rappelez-vous la thèse que vous avez soutenue un jour contre ma mère , qu'il y a moins loin de cette espèce d'antipathie à l'amour ou à l'amitié , que de l'amitié ou de l'amour à l'antipathie ? Il fut facile à ma mère de vous réduire à conclure seulement , que les sentiments bienveillants qui succèdent à des préventions défavorables sont les plus durables. Je ne sais de quelle nature seront ceux que je pourrai éprouver un jour pour madame Séverin ; mais tout en elle , surtout l'insensibilité qu'elle a fait voir lorsqu'on a emporté le malheureux tué dans cette course , me la montre comme une de ces femmes qu'on voit

« Dans un corps délicat porter un cœur d'airain. »

En voilà plus qu'il n'en faut pour cuirasser le mien.

20 avril.

Je viens de voir, mon ami, un spectacle qui ne tient rien de la main de l'homme, et qui est bien l'un des plus magnifiques que la nature puisse nous offrir. C'est celui de la mer; et quelle mer! l'Océan dans le golfe de Gascogne, par une tempête! Je suis allé à Biarritz, petit port près de Bayonne, avec monsieur et madame Merval, et madame Séverin, qui décidément me déplait. Nous avons fait le trajet en *cacolet*; c'est la manière la plus ordinaire d'aller à Biarritz, dont le chemin sablonneux est fort mauvais aux abords du bourg. Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'un cacolet. Figurez-vous deux sièges suspendus sur un cheval, l'un à droite et l'autre à gauche; deux personnes s'y placent, non pas dos à dos, mais côte à côte, si cela peut s'appeler ainsi, puisque le corps du cheval vous sépare. Comme, si l'un des voyageurs pesait plus que l'autre, la charge chavirerait, on l'équilibre en chargeant un peu le côté du plus léger. Si vous êtes seul, la conductrice (car ce sont des femmes qui font le métier de louer et de mener les cacolets), la conductrice se place à côté de vous; et si vous avez un compagnon, elle chemine à pied, et vous suit au trot. quelquefois par une chaleur affreuse.

Monsieur et madame Merval étaient sur un cacolet,

et madame Séverin et moi étions sur l'autre. Il n'y a rien de naturel chez cette femme : tantôt elle rit aux éclats sans grand sujet, et il est aisé de voir que ce rire ne passe pas le nœud de la gorge ; tantôt elle a l'air de rêver, mais la manière dont elle sort de cette rêverie prouve qu'elle ne revient pas de loin ; ou bien on a tant de peine à l'en tirer, qu'il est évident qu'elle veut y être remarquée. Notre cacoletière lui avait donné un joli bouquet ; mais elle ne l'a pas gardé longtemps, car les odeurs *lui font mal aux nerfs* ; et quoique nous fussions en plein air, elle a craint la migraine, et au bout de quelques minutes elle m'a passé les fleurs. Comme nous étions fort près l'un de l'autre, je les ai, pour plus de sûreté, rendues à notre conductrice pour qu'elle les remît à madame Merval. Ma compagne n'a pas paru apprécier bien favorablement cet acte d'attention pour ses nerfs ; du moins un léger froncement de sourcil qui lui est assez habituel est venu assombrir son visage. Le soleil étant sorti de derrière un nuage, elle a ouvert son ombrelle et a appuyé le bras dont elle la tenait sur celui avec lequel je conduisais notre cheval, ce qui ne me permettant plus de le diriger, j'en ai fait l'observation. Alors elle s'est retirée, mais en me regardant de cet œil ferme et pénétrant qui me semble chercher un motif caché à la parole la plus indifférente et au geste le plus

insignifiant. Je l'ai trouvée peu aimable pendant notre excursion. Tandis que les petits incidents de notre cavalcade faisaient rire la douce et gracieuse madame Merval du rire franc d'un enfant, ils ne donnaient que de l'humeur à madame Séverin. *Le cacolet était une horrible manière de voyager; le soleil était brûlant; le vent était bien fort.* Que sais-je?

Enfin, mon ami, un air salin nous annonce que nous approchons de la mer, dont, depuis quelque temps déjà, le vent nous apportait les bruissements; elle se montre vers notre droite à l'horizon, et nous découvrons les jolies maisons de Biarritz, si propres, si blanches, disséminées sur tous les points de cette côte élevée où on a pu les asseoir. Pour tout arbre, le seul tamarisc, dont le feuillage, qui semble fait pour les tombeaux, pare pourtant ce bourg sans l'attrister.

Descendus de nos cacolets, nous errions à travers le labyrinthe des rues, si rues il y a, nous dirigeant vers la mer avec une ardente curiosité que M. Merval, le moins leste de la troupe, modéra, en nous faisant observer que la mer nous attendrait.

Arrivés au haut de la côte, l'Océan se montra devant nous, sans autres bornes que le ciel, et dans un espace qui n'était limité que par la faiblesse de notre vue. Dans cette immense étendue, l'œil ne voyait que vagues vio-

lemment soulevées, se poussant, se heurtant, se brisant les unes contre les autres et formant un chaos affreux. Les plus fortes, les plus furieuses, battent la côte avec fracas, et, par la violence du choc, s'y réduisent en brouillard. Au roulement continu qui nous assourdissait, se mêlait par moments un bruit plus fort et sourd, semblable à de fortes détonations; c'était celui des vagues qui s'engouffraient dans des sortes de cavernes, que la mer a creusées sous des roches auprès desquelles nous nous trouvions. A quelque distance de la côte, des masses de rochers s'élevant au milieu des flots, et leur opposant un obstacle inébranlable, étaient surmontées par la vague, qui retombait ensuite vers nous en cascade d'écume. Parmi les roches qui couronnent la côte, il en est une qui forme une arcade naturelle, d'où, abrités du côté de la terre, on ne voit que l'Océan, au-dessus duquel on est suspendu. Je vous assure qu'à l'immobilité près, on aurait pu se croire sur un vaisseau au milieu de la tempête. Je gagnai, avec madame Merval, une roche un peu plus basse, et qui, du point où nous nous arrêtâmes, formait une pente assez rapide jusqu'à la mer. Quoique nous fussions à plus de quarante pieds au-dessus des flots, ils se brisaient avec tant de violence qu'ils remontaient jusqu'à nos pieds. Nous fûmes obligés de nous retirer un peu, et alors assis dans une muette

contemplation, nous ne pouvions nous arracher à ce grand et terrible spectacle.

Des goëlands, au plumage blanc et cendré, rasaient la cime des vagues avec une admirable légèreté, et avec une grâce que l'on ne croirait pas trouver chez d'aussi gros oiseaux. Tandis que la vue de ces vautours de la mer, aux idées de destruction venait joindre celles de la férocité, deux rayons de soleil perçant à travers le nuage, formèrent sur la sombre étendue un immense chevron de lumière, au sommet duquel on eût dit que devait se lire le nom de Jéhovah !

A l'aspect de ce ciel placide et pur qui se laissait entrevoir par-delà les nues, tandis que notre misérable région était livrée à la tourmente, comment ne pas se laisser aller à un mouvement d'aspiration vers le séjour de l'éternelle félicité ! Je me crus un instant naufragé avec madame Merval, qui s'appuyait sur moi pour résister au vent, et il me semblait que le dernier port de salut s'ouvrait à nous....

Je fus tiré de cette espèce d'extase par la voix de M. Merval qui nous appelait, et qui était resté avec madame Séverin sous la *roche-percée*. Nous les rejoignîmes. « Assurément, me dit madame Séverin en souriant avec ironie, vous portiez envie aux mouettes. »

— « J'étais bien loin, lui répondis-je, de porter envie

à aucun être de la création. » — « C'est fier ! » Puis elle ajouta en s'approchant de mon oreille et de manière à n'être entendue que de moi : « Ou c'est bien naïf. » Je ne sais ce qu'elle voulait dire ; mais sa figure avait une singulière expression de malice, et elle avait prononcé ces derniers mots d'un léger ton de dépit. M. Merval nous proposa de retourner à Bayonne ; mais madame Merval voulut descendre sur la plage, où les vagues moins furieuses, parce qu'elles ne trouvaient aucune résistance, semblaient pourtant devoir fondre sur nous et nous engloutir ; mais se brisant avant de nous atteindre, elles couraient avec rapidité sur le sable, en nappe d'écume dont le vent emportait au loin les flocons dans les terres.

Madame Séverin ne paraissait plus prendre un grand intérêt à ce qui nous attachait au rivage. Elle a de l'esprit ; mais je ne sais quelles fibres lui manquent. Vous vous rappelez combien nous avons ri de la vieille demoiselle Chevalier, qui s'était arrêtée au pied du Vésuve, en disant : « Je me soucie bien de votre volcan, » moi qui ai vu fondre des canons ! » Madame Séverin n'est pas de cette force, et à notre arrivée à Biarritz elle avait paru frappée de la beauté du spectacle ; mais elle s'était vite refroidie ; et elle aurait presque demandé ce que la mer nous offrait de si merveilleux, pour que nous restassions ainsi cloués à la contempler.

Nous nous remîmes en route pour Bayonne ; et afin de mieux équilibrer les cacolets , M. Merval monta sur le même que moi , et nous laissâmes ces deux dames ensemble. Je ne regrettai pas ma compagne du matin. Si elle avait été remplacée par madame Merval , dont l'enthousiasme seul m'avait paru égaler le mien , je me serais sans doute trouvé mieux à l'unisson avec elle qu'avec le Comte ; pourtant il restait à celui-ci une assez forte impression du tableau de l'Océan. C'est un bien singulier homme ! Il est loin d'être insensible aux beautés de la nature. On s'en aperçoit aisément à la manière dont il parle de ses voyages en Italie ; et il a été le premier à exprimer le désir de visiter les environs de Bayonne ; mais son extérieur conserve toujours son calme inaltérable , *et jusqu'à c'est admirable , il dit tout froidement.*

Quant aux beautés des arts , elles ne paraissent le toucher que bien faiblement. La musique seule semble avoir pour lui quelque charme ; mais il en juge sans goût. Quel contraste avec la Comtesse ! Elle peint le paysage fort agréablement , et est bonne musicienne. Elle ne parlerait pas , que sa physionomie révélerait tout ce qu'elle éprouve. Lorsqu'elle est calme , le svelte et la souplesse de sa taille ; l'extrême délicatesse , et l'exquise pureté de ses traits et de tous les contours ; la grâce

avec laquelle son cou charmant se lie à de ravissantes épaules ; tout, en un mot, nous représente un ange, tel que l'imagination d'un Raphaël pourrait seule le concevoir. Lorsqu'elle s'anime, et il faut bien peu de chose pour que son âme prenne feu, je ne saurais trouver de point de comparaison pour vous donner une idée de tout ce qu'il y a de séduisant, d'entraînant, d'irrésistible, dans cette vivacité, cette chaleur, cette sensibilité, cette gaieté si spontanées, si naïves, d'une âme pure qui se montre à nu. Mais mon Dieu, à quel propos ce portrait ? C'est que pendant notre voyage, madame Merval cheminait devant nous et qu'en l'observant je pouvais suivre sa conversation comme si j'avais entendu ce qu'elle disait. Elle exprimait à sa compagne, dont je voyais la raideur et la froideur, tout ce qu'elle avait éprouvé sur les rochers de Biarritz, et lui faisait admirer les Pyrénées dont les sommets se montraient à l'horizon, avec tous les accidents de lumière et d'ombre que les nuages volant avec rapidité variaient sans cesse.

5 mai.

Je suis retourné à Biarritz, mon cher ami ; mais cette fois, pour quoi faire ? Vous ne vous en douteriez pas. Il n'était plus question de mer, de rochers, de

solitude; loin de là; ici tout est artificiel et mondain. Le Général commandant la division a voulu, lui aussi, célébrer le mariage de l'Empereur. Je ne sais trop pourquoi il a pris Biarritz pour théâtre de la fête qu'il voulait donner; mais il paraît que c'était pour échapper le plus possible à l'étiquette, et pour donner plus de liberté à la gaieté, qui semble ne pas avoir ses coudées aussi franches dans une place forte. En tout cas, il ne pouvait mieux choisir. Au sud du port où les baigneurs viennent s'ébattre autant pour leur plaisir que pour leur santé, sur un plateau qui forme le point le plus élevé de la côte, est une grande maison isolée. C'est là que toute la société bayonnaise s'est réunie avant-hier sur l'invitation du Général.

Une tente immense, dont l'intérieur était décoré de tous les pavillons de la marine, avait été dressée au-devant de la maison, sur la pelouse, d'où l'on domine au loin sur l'Océan, calme cette fois et réfléchissant tous les feux du soleil. Là un magnifique banquet a été servi aux autorités réunies pour la circonstance, et parmi lesquelles j'étais quelque peu étonné de me trouver.

Il me faudra encore quelque temps, mon ami, pour me faire à ma petite dose d'importance. Je commence pourtant à me trouver plus à l'aise au milieu de nos

*gros-bonnets*, comme vous les appelez. Je vois que je marche à peu près de pair avec tous; et je pourrais parodier le mot d'Alceste :

« . . . . . Oh ! oh ! je ne croyais pas être  
» Si *puissant* que je suis ! »

Il n'y avait pas de femmes à ce dîner. J'ai fait remarquer à mon voisin, qui était un gros chef de bataillon commandant de la citadelle, combien leur absence ôtait de charmes à ce banquet. Il m'a répondu d'une magnifique voix de basse-taille à faire envie à Barilli, que c'était pour lui comme un régiment sans sapeurs. Vous voyez si le précepte qui veut que les comparaisons soient tirées des objets familiers aux personnages est fondé sur la nature. Du reste le dîner ne fut ni trop long ni trop triste. Le Général est sans morgue et a fait les honneurs avec beaucoup d'amabilité, sans rien qui sentît trop l'officiel. Je ne sais si l'air vif de la côte avait aiguisé les appétits ; mais on a bien mangé, beaucoup bu et parlé à l'avenant. Heureusement la salle du festin n'était pas sonore, et la légère brise qui venait de la mer emportait nos vaines paroles.

Le repas terminé, les convives se répandirent sur la côte. Je me promenai quelque temps avec un jeune aide-de-camp du Général, M. de Gerville, avec qui je

devais figurer dans un quadrille. Car il faut vous dire que le dîner devait être suivi d'un bal *costumé*, et l'aide-camp et moi devions faire partie d'un quadrille basque. Quand l'heure de la toilette fut venue, j'allai revêtir mon costume. Voici en quoi il consistait : culotte courte noire, garnie aux genoux de boutons d'argent en forme de grelots, mais qui n'étaient que d'ornement, l'ouverture ne devant pas être boutonnée ; ceinture rouge, à bouts frangés et flottants ; gilet blanc très-ouvert, veste ronde rouge, cravatte noire non serrée autour du cou et formant un nœud lâche sur la poitrine, col de chemise rabattu à la *Colin* ; et pour coiffure, un berret brun, du milieu duquel pendaient deux cordons à glands rouges. Je vous assure que je me sentais autrement à l'aise dans cet accoutrement que dans mon habit étranglé d'auditeur. Ma véracité d'historien m'oblige à vous dire que tout le monde me fit compliment, et que M. Merval lui-même me dit que j'étais un très-beau basque. J'étais déjà tout prêt à entrer en danse, qu'il faisait encore tout grand jour. Mais comme les mêmes voitures devaient faire plusieurs voyages pour amener les danseurs et les danseuses de Bayonne, le Général avait désiré que nous fussions prêts à recevoir les premiers arrivés. Quelques invités parurent bientôt. Nous nous promenâmes quel-

que temps , et je pus contempler un admirable coucher du soleil.

« Au bord de l'horizon ses clartés s'obscurcissent ;  
Il descend dans le sein de l'Océan fougueux ;  
Les flots bruyants se réjouissent ,  
Et baignent l'or de ses cheveux <sup>1</sup>. »

Il disparut enfin dans les eaux , et après avoir animé et réjoui toute la nature, il la livra aux mélancolies du soir. Elles ne furent pas longues pour nous ; bientôt l'explosion d'une nombreuse et brillante musique militaire nous rappela que nous n'étions pas là pour rêver.

Nous nous acheminâmes vers la salle du bal, nous fûmes bientôt assez nombreux pour former une contredanse. Mais..... vous ne dansez pas , vous , mon cher Roland ; l'entraînement du bal a toujours été nul pour vous ; il n'en est pas de même de moi ; pourtant il est bien vrai que pour danser, j'ai besoin de cet entraînement ; et cette contredanse solitaire me paraissait assez insipide. J'étais impatient de voir la salle se garnir. Heureusement elle se remplissait à vue d'œil, et de fort jolies personnes, je vous assure. Je n'aurais jamais cru qu'à plus de deux cents lieues de Paris, au pied des

<sup>1</sup> OSSIAN.

Pyrénées, sur un coin de cette côte aride, il fût possible de trouver une aussi ravissante réunion. Le sang est ici d'une beauté remarquable, et les femmes de tous les rangs sont généralement charmantes. L'intelligence et l'esprit se révèlent dans leur regard vif et quelquefois fort tendre. Leurs couleurs sont un peu plus vives que celles de nos Parisiennes; mais j'étais surpris de trouver sous ce ciel si chaud des teints d'une aussi grande blancheur.

Je pense que, comme moi, tout le monde a besoin d'un peu d'animation générale pour trouver du plaisir à la danse; car le bal me semblait un peu languissant. Pourtant le nombre des danseurs était déjà assez grand, les danseuses arrivaient en foule. Beaucoup de costumes espagnols, d'une grande élégance, dont quelques-uns me parurent un peu galants; des quasi-italiennes, et les inévitables suissesses. J'attendais et j'aperçus enfin la voiture de madame Merval. M. de Gerville et moi nous élançâmes vers la portière. L'aide-de-camp donna la main à la Comtesse, à qui il remit un bouquet; et les choses se passèrent de même entre madame Séverin et moi. Quelques musiciens placés dans un petit vestibule pour annoncer les danseuses par leurs fanfares, sonnèrent brillamment l'arrivée de ces deux dames. Lorsque nous entrâmes dans la salle du bal, nous fûmes

accueillis avec cette curiosité qui appelait tous les regards sur chaque nouvelle venue; mais il s'y joignit un murmure général d'admiration, qui rendit l'aide-de-camp tout fier de la danseuse qu'il amenait.

Madame Merval n'avait pas un costume de caractère. Sur ses beaux cheveux noirs elle avait placé une rose rouge; des boucles d'oreilles de perles, un collier de plusieurs rangs de perles supportant un large rubis entouré de diamants, étaient tous ses bijoux. Pour bouquet une simple rose rouge. Une robe blanche de mousseline de l'Inde, admirable de finesse et de légèreté, était serrée sur sa taille par un galon d'or, et le bas de cette robe était garni de petits bouquets de roses rouges. Mais cette toilette si simple qui contrastait un peu avec la recherche et la complication de quelques autres, était portée avec tant de décence, d'élégance, de légèreté et de grâce, que l'on eût vraiment dit une fille de l'air.

Madame Séverin avait un costume espagnol; mais sa jupe, un peu écourtée, et le corsage un peu décolleté, annonçaient trop l'envie de montrer ce qui ne méritait guère d'être regardé. Quelle manie ont donc les femmes, à mesure que leurs charmes diminuent, de vouloir les découvrir davantage! Je ne trouve rien de si choquant qu'une femme dont la mise, les manières, la conversa-

tion n'ont pas ce qui doit en être le principal ornement, la modestie et cette retenue qui n'exclut pas la gaieté. Enfin il en faut pour tous les goûts; et il paraît que le mien est loin d'être général; ou plutôt il y a là chez beaucoup d'hommes une contradiction singulière : les danseurs me paraissaient tous de mon avis; j'entendis beaucoup de plaisanteries dont les oreilles de madame Séverin auraient été peu flattées; et pourtant cette femme dut être contente de son succès; je crois qu'elle ne manqua pas une contredanse. Elle a une assez jolie taille, mais voilà tout; et il ne faut pas la voir en face. Son regard a quelque chose de trop hardi, on peut dire d'effronté, et son propos m'a paru quelquefois un peu leste. Vous savez si tout cela m'est antipathique. Elle fut assez aimable avec moi, et me parut plus naturelle que dans notre course en cacolet. Elle me plaisanta pourtant encore un peu sur ma rêverie à la vue de la mer, et finit par me demander comment il se faisait que si près de la *roche-percée*, je n'y fisse pas une petite station. « Mais peut-être, ajouta-t-elle, pour que la rêverie vous plaise, faut-il que vous ne soyez pas seul? » En disant ces mots, son regard se dirigea vers madame Merval avec une expression peu bienveillante. Je fus si choqué, qu'il tint à peu de chose que je ne répondisse qu'il y avait telles personnes à la société

desquelles je pourrais préférer l'isolement le plus complet; mais je me réfugiai dans une de ces banalités qui, si elles ne font pas honneur à l'esprit de celui qui les dit, ne compromettent du moins ni sa politesse ni sa prudence : je répliquai qu'il y avait temps pour tout.

Mon ami, je désire me tromper; mais je soupçonne que madame Séverin n'aime pas madame Merval. Celle-ci est d'une bonté d'ange; sa simplicité, l'ingénuité de ses manières, son esprit vif et enjoué, l'absence complète de toute prétention, mais par dessus tout, je ne sais quoi de si affectueux qui n'appartint jamais qu'à elle; tout répand sur cette femme un charme inexprimable, auquel je crois que bien peu de personnes peuvent résister, les femmes pas plus que les hommes. J'en excepterai madame Séverin, qui, s'il faut vous le dire, me paraît jalouse de la jeune Comtesse.

Des rafraîchissements étaient servis sous la tente où nous avions dîné. Danseurs et danseuses venaient y respirer. Je m'y trouvais en même temps que le colonel de chasseurs Roger, dont la gaieté bruyante et l'air de suffisance me choquèrent. Placé au milieu de quelques jeunes officiers, il regardait les femmes qui passaient près de nous d'un air de suprême fatuité et se permettait sur leur compte des remarques qui excitaient le rire complaisant de son entourage, et qui, à en juger

par quelques mots venus jusqu'à moi, n'étaient pas toujours de bien bon ton. Madame Merval, appuyée sur le bras de madame Séverin, ayant paru : « Ma foi, dit le Colonel, celle-là vaut la peine qu'on se mette en frais. » Il aborda ces dames et rentra quelque temps après avec elles dans la salle du bal. J'avais d'abord été sur le point de les accompagner ; mais je ne sais quelle espèce de sentiment de répulsion j'éprouve pour le Colonel, qui me fit rester à ma place. Je m'éloignai un peu de la tente, me dirigeant vers la mer. Là, du haut de la côte escarpée, mon œil plongeait au loin sur l'Océan, dont les bornes se confondaient avec celles du ciel dans les obscures profondeurs de l'horizon. Les étoiles brillaient ; le bruit égal des flots qui, frappant le rivage, se retiraient pour revenir sans cesse, annonçait que la mer était calme, et n'avait conservé de son agitation que ce mouvement régulier qui est sa vie, comme les battements du cœur sont la nôtre. De légères vapeurs s'élevant de la surface des eaux se balançaient dans l'air. On eût dit les ombres des malheureux engloutis dans l'Océan, s'échappant de son sein, et s'élançant vers les célestes demeures. Quelques étoiles se détachant du ciel se précipitaient comme au-devant de ces âmes qui cherchaient à gagner le séjour de lumière. Parmi ces ombres errantes, il me semblait voir celles

de quelques-uns de ces jeunes hommes et de ces jeunes femmes qui, chaque année, pleins de joie et de santé, périssent en se jouant dans ces flots perfides. Je me les figurais regardant d'un air étonné et mélancolique, cette maison toute resplendissante d'un éclat inaccoutumé, toute retentissante des sons de la valse et de la contredanse. Les unes semblaient me dire : « Pourquoi venir troubler notre repos ? » les autres, « et nous aussi nous étions jeunes et folâtres. »

Je me retournai pour revenir au bal. Les mouvements des danseurs, que j'apercevais à travers les croisées ouvertes, et qui pour moi n'étaient réglés par rien, parce que, à cette distance, la musique ne frappait pas mes oreilles, me parurent si ridicules, que j'eus honte de mon costume basque. Au moment où j'arrivai près de la maison, une valse défilait devant moi et emportait dans son tourbillon madame Merval et le colonel Roger. Décidément, mon ami, je déteste cet homme. Vous savez qu'en général j'ai peu de goût pour la société des militaires. Je reconnais tout ce qu'on trouve chez eux de gaieté, de cordialité, de désintéressement, de sans-souci ; mais je ne puis souffrir leur extrême légèreté et leurs manières compromettantes envers les femmes. Et pourtant ce sont précisément leurs hommages que les femmes préfèrent.

Soyez sûr qu'en amours,  
Entre l'homme d'épée et l'homme de science,  
Les dames au premier inclineront toujours,  
Et toujours le plumet aura la préférence <sup>1</sup>.

Lorsque le Colonel ramena à sa place madame Merval, je me trouvai à côté d'elle. « Eh ! d'où venez-vous, me dit-elle ? » — « J'étais allé chercher un peu de fraîcheur et de solitude sur la côte. » — « Mais savez-vous que c'est peu galant ce que vous dites-là ? » — « Oh ! vous savez bien, Madame, que ce n'est pas vous que je voudrais fuir. » — « Il me semble que lorsqu'on va au bal ce n'est pas pour être seul ; et l'on n'a pas besoin de revêtir un costume basque pour regarder les étoiles. » — « Mais aussi, en vérité, j'aurais voulu, tout-à-l'heure, pouvoir me dépouiller du mien. » — « Ce serait bien dommage ; on demandait à l'instant même où était le beau basque ; et je veux danser avec lui. » A ces mots, madame Merval prit mon bras ; et en attendant la prochaine contredanse, nous parcourûmes la salle de bal, et le salon où l'écarté réunissait les joueurs. Quoique l'on jouât assez gros jeu, la joie brillait sur tous les visages. Les parieurs, après avoir vu leur argent lestement enlevé, venaient s'en consoler en enlevant leurs

danseuses plus lestement encore. Les buffets dressés sous la tente étaient fréquemment visités. Partout régnait une liberté, une familiarité charmantes. On ne peut voir une plus agréable fête. Votre fameux bal de la loge Sainte-Caroline était plus splendide, mais aussi bien moins joyeux.

Lorsque la contredanse que madame Merval avait bien voulu danser avec moi fut finie, l'aube commençait à blanchir d'un côté du ciel; et à l'opposé, les fantastiques images qui flottaient au-dessus de l'Océan se dissipaient et se fondaient dans un rideau brumeux qui semblait lui-même s'enfoncer de plus en plus à l'horizon. Quelques personnes étaient déjà reparties pour Bayonne; M. Merval était de ce nombre. Il était tout-à-fait jour lorsque je reconduisis la Comtesse et madame Séverin à la voiture qui devait nous ramener à la ville. Je me trouvais heureux de voir madame Merval pour ainsi dire confiée à ma garde, et de pouvoir l'entourer de mes soins attentifs.

Quoiqu'il y ait vingt-quatre heures que je suis rentré dans le repos, j'entends encore, en vous écrivant, tous les airs qui ont animé cette charmante nuit, et je vois voltiger devant moi ces essaims joyeux de jolies danseuses. Dansez donc, mon cher Roland; vous ne sauriez croire quel rapport bienveillant s'établit entre dan-

seuses et danseurs. Je crois en vérité que j'éprouve moins de répulsion pour madame Séverin, depuis que j'ai dansé avec elle.

16 mai.

J'ai reçu ce matin une lettre de vous, mon cher Roland, et une de ma mère. Quoique vous ayez presque l'air de vous être entendus tous deux pour me gronder un peu, je suis si heureux que je ne pense pas mériter aujourd'hui vos reproches. Vous trouvez donc que j'ai trop de penchant à me laisser dominer par des idées tristes; vous m'engagez à me défendre de mon amour de la solitude, à ne pas voir le monde plus laid qu'il n'est; puis vous finissez par me prier de continuer à vous exprimer sans réserve l'état de mon âme, à ne pas vous faire grâce d'une des idées qui pourront me traverser l'esprit. C'est cette dernière partie de vos recommandations, mon cher ami, qu'il me sera le plus facile de suivre; ou plutôt, il me serait impossible de ne pas continuer à penser tout haut avec vous, comme lorsque nos journées s'écoulaient dans nos intimes causeries. Ainsi, mon cher Roland, louables ou blâmables, ridicules ou non, mes pensées vous arriveront toutes nues par la poste, et encore bien mieux, comme aujourd'hui, par une *occasion*.

Quant à vos représentations sur la nécessité de prendre les gens que le hasard jette sur notre chemin, tels qu'ils sont, je trouve, il est vrai, qu'il peut y avoir souvent quelque chose de mieux à faire ; c'est de leur tourner le dos ; mais mes dispositions à cet égard ne vont pas jusqu'à me faire ermite, quelque favorable que ce pays pût paraître à un pareil dessein. Du reste, je ne crois pas que votre esprit si calme pût se défendre d'un peu d'exaltation à la vue des magnifiques spectacles que la nature déploie ici, et dont vous ne pouvez avoir nulle idée dans votre rue du Bac. Quant aux hommes, croyez-vous, mon ami, qu'arrivé à vingt-et-un ans sans avoir presque quitté ma mère, élevé dans un monde, reste d'une société détruite par la révolution, jeté subitement dans un tourbillon où tout est en désaccord complet avec les idées dans lesquelles j'ai été nourri, avec les habitudes de toute ma vie ; croyez-vous, dis-je, qu'il n'est pas bien naturel que j'éprouve souvent le besoin de me replier sur moi-même ? Au milieu de la foule dans laquelle je vis, et où le défaut d'unisson ou d'écho pour aucune de mes pensées me fait une si triste solitude, est-il si étonnant que celle que je trouve loin du monde, m'offre quelque attrait ? J'ai pourtant le bonheur de rencontrer quelqu'un qui me comprend presque comme vous, et sans qui, je l'avoue, cette

force de volonté que vous prétendez avoir reconnue en moi ne me soutiendrait guère : c'est madame Merval.

Je l'ai accompagnée ce matin, avec son mari, dans une longue promenade que nous avons faite à Marrac et aux environs de ce château. Il sera à jamais célèbre par les scènes qui s'y sont passées, il y a deux ans, dans ce même mois de mai. C'est là que la famille royale d'Espagne, qui semble frappée à son tour de cette fatalité qui poursuit les Bourbons, a remis entre les mains de l'Empereur ses droits à la couronne; c'est de là que Ferdinand et don Carlos ont été envoyés à leur prison de Valençay.... A en juger par ce que m'ont dit quelques personnes de ce pays avec qui j'ai eu occasion de parler de ces événements, l'intérêt qui s'attache à ces malheureux princes est presque uniquement dû au guet-à-pens et aux indignes traitements dont ils ont été victimes. Il paraît qu'un projet d'évasion avait été formé en faveur de Ferdinand, et que tout semblait devoir assurer son retour sur le territoire espagnol, mais que le défaut de résolution de la part du Prince a seul empêché l'exécution. Vous pensez bien, mon ami, qu'on ne peut visiter ces lieux à une époque aussi rapprochée des événements dont ils ont été le théâtre, sans parler de ces souvenirs récents. Malgré l'extrême réserve qu'imposent à M. Merval son caractère d'abord,

et puis sa position, il m'a été facile de voir qu'il juge la conduite de l'Empereur comme tout le monde, les séides exceptés. Et encore parmi ceux-ci..... Tenez, mon ami, je suis convaincu que l'Empereur est servi comme dispensateur souverain de peines et de récompenses; mais qu'il perde la puissance, et il ne lui restera pas un cœur.

Marrac n'est qu'une belle maison bourgeoise d'une architecture fort simple et fort unie. Les abords et la cour ont été défigurés par des barraques de planches, où est établi un corps d'infanterie de la Garde. L'enclos est peu étendu et fermé de murs. Un parterre à compartiments bordés de petits buis, s'étend devant le château; plus loin, de belles pelouses; à gauche, un bouquet de futaie, au-delà duquel on se trouve sur un plateau formant terrasse, d'où l'on domine la vallée où serpente la Nive. C'est un beau point de vue. En face du château, l'horizon au loin est fermé par les Pyrénées, où l'on distingue surtout la montagne de *Larrun*. Que de fois la famille royale espagnole, pendant son cruel séjour à Marrac, a dû fixer ses regards sur cette montagne qui la séparait de l'Espagne! que de fois ses pensées ont dû voler au-delà!...

Sortis de l'enceinte de Marrac, nous avons erré à l'aventure, je puis dire par monts et par vaux. Avec

quel plaisir vous herboriseriez ici, mon ami ! Quelle flore nouvelle pour vous ! Moi qui me moquais toujours de vous, lorsque, au bois de Boulogne, ou dans la plaine d'Issy, vous vous précipitiez avec tant d'ardeur vers une plante en fleur, je vous remercie aujourd'hui d'avoir cherché à triompher de mon éloignement pour la botanique. J'en ai inspiré le goût à madame Merval, et le plaisir d'herboriser ajoutera un grand attrait à nos promenades. Je reproche pourtant toujours à votre science chérie d'être une science de myopes. Elle arrête l'attention sur de petits objets et détourne du spectacle des grandeurs de la nature. Il faut bien que je vous avoue qu'ici ce spectacle m'enlève souvent tout-à-fait à la botanique. Je ne néglige pourtant pas les occasions d'enrichir mon herbier et le vôtre. Vous savez combien de souvenirs réveille la plante qu'après longues années on retrouve dans sa collection, souvenirs quelquefois aussi décolorés que la plante elle-même, mais que sa vue ravive avec une grande force. Aussi en mémoire de ma première excursion au bord de la mer, je vous envoie une charmante *ixia* à fleur bleue que j'ai trouvée dans les sables.

24 mai.

J'ai suivi votre conseil, mon cher ami; au lieu de m'enfoncer dans les vallées, de parcourir la plage ou d'escalader quelques-uns de ces monts, où j'aimerais bien cependant à faire quelque excursion; au lieu de chercher la solitude enfin, j'ai cherché les hommes. Vous allez voir si j'ai lieu de m'en féliciter. Au reste, je n'y ai pas grand mérite; depuis quatre jours il pleut comme vous n'avez j'amaïs vu pleuvoir. Il a bien fallu renoncer à courir la campagne; et dans cette ville de négoce, dont on a fait un camp, les lieux de réunion les plus ordinaires, les plus fréquentés, sont les cafés.

Plein de respect pour le *cedant arma togæ*, j'ai commencé par visiter le *café du Commerce*. C'est là qu'une foule de négociants, de commis, d'officiers de marine marchande, de possesseurs d'actions sur des corsaires, se réunissent dans leurs moments de loisir, c'est-à-dire tous les soirs, la journée étant toute consacrée aux affaires. Les habitués, divisés par petits groupes de deux à quatre personnes au plus, tous le cigarre à la bouche, plongés dans une épaisse fumée qui empêche de se reconnaître à dix pas, assis auprès d'une petite table sur laquelle fume un bol de vin chaud, se livrent au plaisir ineffable du domino. Le divertissement n'ab-

sorbe pourtant pas tellement les joueurs que l'on ne cause encore des objets sur lesquels on a eu toute la journée l'esprit tendu; et une oreille un peu attentive pourrait recueillir là d'utiles renseignements sur le prix de l'écorce de quinquina, du sucre et du cacao, et sur le nombre de *surons* et de *boucants* de ces denrées trouvés sur la prise faite par le corsaire qui est entré le matin en rivière. Si vous voyez deux joueurs dont les têtes se rapprochent par dessus la petite table dont le marbre les sépare, jeter à la dérobée un regard inquiet autour d'eux; puis quand ils sont sûrs que nul ne peut les entendre, échanger quelques chuchottements, soyez certain que quelque nouvelle politique en fait les frais; nouvelle fâcheuse assurément et fausse presque toujours. Car celles que l'on répand avec le plus de complaisance sont celles de ce qu'on désire, et je crois vous avoir déjà dit que la guerre d'Espagne n'est généralement pas vue ici d'un œil favorable. Cela se conçoit facilement; mais ce qui s'expliquerait moins bien à l'honneur de l'humanité, on dit.... En vérité, je ne puis le croire. Vous savez que dans les expéditions malheureuses le soldat voit toujours la trahison, même quand il ne peut trouver de traîtres. L'enlèvement de quelques-uns de nos convois a fait dire que des habitants de Bayonne, d'intelligence avec les insurgés espagnols,

leur livraient le secret de nos dispositions. Je pense bien que les Espagnols, qui entretiennent tant de relations avec Bayonne, ne sont pas sans y avoir des espions; mais à Dieu ne plaise que ce soupçon d'espionnage puisse tomber sur des Français!

J'étais allé seul au *café du Commerce*, et j'étais là comme perdu dans un autre monde. Lorsque j'ai visité le café Militaire, autrement dit *de la Comédie*, j'étais avec l'aide-de-camp du Général commandant la division. Ici tout était beaucoup plus animé. Conversations bruyantes, groupes plus nombreux, éclats de rire autour de la flamme du punch. L'un, arrivant d'Espagne, raconte ses prouesses à de jeunes camarades qui vont passer la Bidassoa. Aux récits de combats, d'assassinats (car on nous fait partout *la guerre au couteau*, telle que Palafox nous l'a déclarée), à tous ces récits, se mêlent inévitablement les historiettes d'amour. Un jeune officier de marine s'impatiente du retard qu'éprouve le grément de son brick. Il ne craint pas que la croisière anglaise l'enlève comme celui qui a passé la barre, il y a quinze jours, et qui a été pris en vue de la côte. Ce groupe plus nombreux s'entretient du duel d'un jeune aspirant de marine qu'on a fait partir ce matin, parce que, hier, il a tué un butor de capitaine d'infanterie qui l'avait insulté au spectacle, de la manière la plus grossière.

Je ne sais vraiment, mon ami, comment je puis m'appesantir sur ces détails si peu intéressants; mais il faut bien que je vous fasse connaître mes ressources comme société, pour que vous jugiez si j'ai si grand tort de ne pas les rechercher davantage. Puis, quoique tellement frappé encore de ce qui me reste à vous dire, que j'en éprouve comme un mouvement fébrile, j'ai reculé ce récit : si j'avais commencé par là cette lettre, je n'aurais pas pu vous parler d'autre chose. Lisez donc.

M. de Gerville m'avait fait passer du café au billard. Il était occupé par deux officiers, dont un lieutenant de chasseurs et un capitaine d'infanterie d'environ quarante-cinq ans, ayant une belle tête, déjà légèrement grisonnante, et ce qu'on appelle une bonne figure. Les deux joueurs paraissaient d'une grande force et une nombreuse galerie d'officiers de différentes armes les regardait curieusement. Le capitaine avait quelques points d'avance, et allait frapper sa bille, lorsque deux jeunes capitaines de hussards entrèrent assez étourdiement en riant. L'un d'eux, charmant jeune homme, heurta même, à ce qu'il paraît, le capitaine au moment où il allait jouer. Le joueur manqua un assez beau coup, et le jeune écervelé qui, du reste, paraissait avoir fait un dîner joyeux, s'écria : *Oh ! le mazette !* Le capitaine se retourna vers lui d'un air plus étonné qu'irrité, prit

une prise de tabac, puis, comme si de rien n'était, regarda jouer son adversaire. Quand son tour revint, le jeune officier tournait le dos au billard, sur les bandes duquel il s'appuyait, continuant de rire avec son camarade, avec qui il échangeait quelques mots d'une espèce d'argot que, sans être trop enclin à mauvaise interprétation, on pouvait croire injurieux pour le patient joueur. Celui-ci, que la position des billes obligeait de s'approcher du jeune étourdi qui était placé de manière à gêner son jeu, lui dit : « Décollez donc le billard, Monsieur. » — « Laissez-moi donc tranquille, vieille ganache ! » Et en disant cela l'officier de hussards, qui tenait un gant à la main, en effleura la joue du vieux capitaine.

Un sourd murmure s'éleva parmi les témoins de cette scène. Le jeune officier se retourna alors et laissa la place libre au joueur. L'officier insulté demeura un instant comme pétrifié ; ses joues, naturellement fort colorées, se couvrirent d'une subite pâleur. Bientôt il rougit, et posant sa main gauche sur le tapis du billard comme pour jouer, il dit à son offenseur, d'un ton de voix qui retentira longtemps à mon oreille, tant il décelait une émotion profonde, non de colère, mais de douleur : « Ah ! Monsieur ! . . . . je ne voudrais pas pour cette main que voilà, avoir fait ce que vous venez

de faire. » Puis, ajustant son coup, il fit la bille. Tout le monde demeura dans la stupeur, le jeune officier comme nous tous, tant il y avait de puissance dans l'accent avec lequel ces simples paroles furent prononcées. Talma disant le fameux *qu'en dis-tu?* ne saurait vous donner une idée de tout ce que renfermait cette exclamation de *Ah! Monsieur!*...

Il ne restait plus que quelques points à faire pour finir la partie; le vieux capitaine la gagna; il prit son schakos et son sabre qui étaient à un porte-manteau; puis passant près de l'officier qui l'avait frappé, il lui dit à demi-voix, *sortons*. Tous deux quittèrent le café, suivis chacun d'un autre officier. Tous les autres spectateurs de cette scène restèrent comme cloués à leur place. L'impression produite par les paroles de ce vieux capitaine si cruellement offensé était si profonde, qu'on eût dit que celui qui les avait prononcées était encore présent, et qu'une sorte de retenue respectueuse empêchait de parler. Quelques groupes se formèrent, et j'entendis un jeune homme qui avait regardé par une fenêtre, dire : « Ils sont allés aux *Allées-Marines*. » C'est une promenade dont la porte est à quelques pas du café où nous nous trouvions. Nous n'eûmes pas le temps de nous livrer beaucoup à nos conjectures, à nos réflexions; bientôt le vieux capitaine rentra, et d'un

ton grayer mais vivement ému, il dit en nous montrant la lame de son sabre tachée de sang : « Messieurs, mon insulte est lavée..., le malheureux est mort... » Je sortis aussitôt, et tout le monde s'écoula en silence.

31 mai.

Voilà huit jours, cher Roland, que j'ai été témoin de cette affreuse scène de café, et il faut croire que l'effet qu'elle a produit sur moi n'est pas encore dissipé; c'est à cela du moins que j'attribue l'espèce d'humeur que m'a fait éprouver la présence du colonel Roger, dans une excursion que nous avons faite au bord de la mer, excursion dont je me promettais beaucoup de plaisir si je l'avais faite, comme je le pensais, avec monsieur et madame Merval seuls. Mais j'ignorais que cette partie eût été arrangée par le Colonel, qui avait demandé d'être notre guide; et la Comtesse l'y a engagé avec cette grâce qui ne l'abandonne jamais. J'avoue que de cet instant notre promenade m'a paru gâtée.

Nous sommes entrés dans une petite barque qu'on nomme ici *couralin*, et nous avons descendu l'Adour en longeant les Allées-Marines, pour débarquer sur la rive gauche, et gagner ensuite à pied la côte sur laquelle nous devions nous promener et visiter une grotte fa-

meuse, qu'on nomme la *Chambre d'amour*. Le Colonel, assis auprès de madame Merval, était si parlant qu'il était difficile de placer un mot; et M. Merval est généralement fort silencieux. J'étais donc assez tristement pensif, bercé par le mouvement cadencé que les rames imprimaient au bateau, regardant fuir les arbres des Allées-Marines, sous lesquels ce jeune et charmant officier était venu se faire tuer. « Vous êtes bien rêveur, me dit la Comtesse. » — « Je pensais à ce jeune étourdi qui a si misérablement fini sur cette promenade. » — « De qui parle Monsieur, demanda le Colonel à madame Merval. » — « De la victime de ce duel dont tout Bayonne s'occupe depuis huit jours. » — « Bah! depuis deux ans que la ville sert de lieu de rassemblement à l'armée, ces bourgeois devraient bien être un peu plus aguerris. Voilà bien du bruit pour un jeune fou de moins. » Un léger froncement de sourcils de la Comtesse me fit voir que ces paroles ne lui étaient pas agréables. Cela m'enhardit à répondre au Colonel : « C'est précisément parce que c'était un jeune fou, qu'il est plus déplorable de voir que sa folie l'ait rendu victime d'un affreux préjugé. » — « Ah! préjugé n'est pas mauvais, dit le Colonel, d'un air de souveraine insolence, et que feriez-vous donc si vous receviez un soufflet? » — « Il en faudrait beaucoup

moins, Monsieur, pour que j'eusse la vie de l'offenseur ou qu'il eût la mienne. Mais il n'en est pas moins vrai... » Un coup-d'œil approbateur mais tout à la fois craintif de la Comtesse ne m'eût pas arrêté, mais M. Merval m'interrompit pour nous faire admirer le charmant point de vue qui se développait derrière nous. Le port de Bayonne, dominé à gauche par la citadelle; la ville et les Allées-Marines s'étendant à droite, et la Nive et l'Adour venant se réunir au-dessous d'un faubourg qu'elles enveloppent de deux ceintures d'argent; et pour fond de ce tableau, les dentelures variées et harmonieuses des Pyrénées.

Débarqués dans les dunes dont le sable rendait la marche assez pénible, nous traversâmes un bois de pins, et nous parvînmes au bord de la mer, dont le bruit se faisait entendre déjà depuis longtemps. Après avoir regardé la lutte d'un petit bâtiment contre la *barre* qu'il voulait franchir, et derrière les vagues de laquelle il disparut pour reparaître bientôt plus loin, déployant d'une manière triomphante toutes ses voiles, nous descendîmes sur la plage. Nous longeâmes le pied de la côte qui, là, devient fort escarpée jusqu'à ce qu'enfin elle forme un petit golfe tout entouré de roches à pic, d'ou l'on ne saurait fuir si l'on y était surpris par la marée.

Nous arrivâmes bientôt à la grotte, but de notre promenade. C'est une grande caverne hémisphérique, dont l'entrée forme une assez large arcade, qui laisse pénétrer une douce lumière. Le sol, de plein pied avec la plage, est plus élevé à l'entrée que dans le fond, mais bien au-dessous du niveau de la haute mer, de sorte qu'au moment du flux la grotte est envahie par les eaux. Maintenant, si vous voulez savoir d'où lui vient son nom de *Chambre-d'amour*, le voici :

« Deux jeunes gens s'aimaient d'amour. »

*Ex æquo captis ardebant mentibus ambo.*

Car c'est partout la même histoire. Leur passion était contrariée par leurs parents,

« Des parents durs et bien méchants »

à la surveillance desquels ils échappaient, en venant

« De leurs amours causer en paix »

« dans cette grotte,

« Temple ignoré qui s'ouvre à l'hymen des amants. »

Un jour ils s'y oublièrent si bien, qu'ils furent surpris par les flots. Lorsque la mer se fut retirée, on trouva les deux infortunés amants dans les bras l'un de l'autre.

La mort avait réuni ce que des parents cruels avaient voulu séparer.

« Et la tombe à jamais rassemble

» Ceux que devait unir l'amour. »

Cette légende attire toujours un grand nombre de visiteurs à cette grotte qui, du reste, n'offre rien de bien remarquable. Les parois sont couvertes de noms, de dates, de prose, de vers, aux trois quarts effacés. La roche, peu dure, conserve mal ce qu'on y trace, et la mer achève de faire justice de ces inscriptions, dont ordinairement le moindre défaut est la niaiserie. Pour payer mon tribut à la commune habitude et à la mémoire de ces jeunes infortunés, qui remplit cette grotte; et me rappelant ces images fantastiques et vaporeuses que, dans la nuit du bal de Biarritz, j'avais vues se balançant au-dessus des flots, j'écrivis sur la roche ces vers d'Ossian, qui semblent faits pour les deux victimes de la *Chambre-d'amour*.

« Jeunes amants, dignes d'un meilleur sort,

» Dormez en paix aux sifflements du Nord,

» Au bruit des flots tourmentés par l'orage;

» Mais dans les airs brûlez de nouveaux feux;

» Et quelquefois à l'heure solitaire

» Où les brouillards enveloppent les cieux,

» Accompagnés de l'ombre et du mystère ,  
» De vos soupirs attendrissez ces lieux. »

Vous savez qu'il y a peu à gagner en général à déchiffrer les pensées que l'on confie aux rochers ou aux murailles. J'entendis pourtant le Colonel qui s'extasiait devant une inscription qu'il lisait à madame Merval. J'étais à quelques pas d'eux; le Colonel prétendait lire le nom de *Coralie*, qui est celui de la Comtesse. « Je ne suis pas la seule qui le porte, dit-elle, et bien certainement personne de ma connaissance n'est venu avant nous dans cette grotte. Mais lisez donc, d'ailleurs; il y a *Rosalie*. » Je m'approchai pour voir ce qui causait ce petit débat; voici ce que je lus :

Charmante Rosalie, oui, je pleure avec vous,  
Ces deux amants mourant sur le sein l'un de l'autre;  
Mais il est un mortel dont le sort le plus doux  
Serait d'expirer sur le vôtre.

D'après ce texte, il était facile de deviner la glose; mon ami, jé me sentis révolté. J'ai pour ce colonel une incroyable antipathie. Ses manières au bal m'avaient déjà choqué au dernier point. Si vous saviez de quel religieux respect madame Merval me paraît devoir être entourée ! Ce n'est pas une femme, mon cher Roland; c'est un ange. Il me semble toujours que personne

n'est assez pur pour l'approcher. Je m'étonne souvent que, sous ce rapport, M. Merval ne montre pas plus de sollicitude. Et pourtant il est quelquefois d'une fermeté qui va jusqu'à la sévérité; et lorsque, avec son calme inaltérable, il a dit *je veux*, ou *je ne veux pas*, c'est sans appel. Dernièrement il avait été question d'un petit voyage à *Cambo*, bourg du pays Basque, où sont des eaux minérales, et que madame Merval désirait vivement connaître. C'était une partie arrangée entre plusieurs personnes de Bayonne; mais il se trouvait parmi elles une dame sur la réputation de laquelle il courait des bruits fâcheux. Le Comte a refusé. Madame Merval connaît si bien son mari, qu'en pareil cas, elle n'insiste jamais. Il est, par exemple, un point sur lequel il est toujours intraitable : c'est lorsqu'il s'agit de ce qui pourrait compromettre la santé de sa femme.

Il faut que je vous le confesse, mon ami, en ce moment, j'ai cru pouvoir mettre en jeu cette disposition du Comte; et il faut que je l'avoue encore, quoique je m'en veuille de ce petit mouvement de fausseté, je m'approchai de M. Merval qui, à l'entrée de la grotte, regardait la mer, et je lui dis : — « Il fait bien froid ici, et madame Merval avait un peu chaud. » C'est vrai, répondit le Comte, Coralie, sortons, il fait trop froid dans cette grotte. » Madame Merval revint aus-

sitôt, et la manière dont le Colonel me regarda ne pouvait guères me laisser douter qu'il ne regrettât ce départ, et qu'il n'en vît en moi la cause.

Ainsi se termina notre pèlerinage à la *Chambre-d'amour*, laquelle, je le répète, n'a rien de bien curieux, et qui quelque jour disparaîtra comblée par le sable que la mer et surtout les vents y apportent sans cesse. Il est aisé de voir que déjà le sol en a été ainsi sensiblement élevé.

Nous regagnâmes notre *couralin*. La conversation revint sur l'histoire des deux amants, et sur la grotte où ils avaient trouvé la mort. La Comtesse remercia le Colonel de lui avoir fait connaître ce lieu de pèlerinage, et me demanda comment je le trouvais. Je répondis qu'à part la triste aventure à laquelle il doit son nom, il n'offrait pas grand intérêt. « Monsieur n'est pas monté à l'admiration, dit le Colonel. » — « Je ne me monte pas plus à l'admiration qu'à tout autre sentiment. Je l'éprouve et l'exprime, ou je ne l'éprouve pas et je me tais, ne sachant pas dire autre chose que ce que je pense, et ayant bien de la peine à le dissimuler. »

Vous voyez, mon ami, que nous n'étions pas *montés* à l'aménité. Pourquoi y a-t-il ainsi des jours où tout vous aigrit, et où l'on n'est content ni de soi ni des autres ?

16 Juin.

Vous vous plaignez de mon silence, mon cher Roland; il vous étonne et ma mère s'en inquiète. Elle doit maintenant en connaître la cause. Je lui ai écrit il y a quelques jours, et elle vous aura appris, mon ami, ce qui m'a empêché de le faire plus tôt. Mais je vous dois des détails et je vais vous les donner.

Deux jours après notre pèlerinage à la *Chambre-d'amour*, je devais passer la soirée chez M. Merval; c'était son jour de réception. J'arrivai dans son salon, où la première personne que j'aperçus fut ce fat de colonel Roger; je me trouvais plus mal disposé que jamais à son égard. Le capitaine de Gerville, en me parlant de notre promenade à la fameuse grotte, m'avait rapporté certains propos du Colonel, qui, à ce sujet, s'était permis de parler de madame Merval avec une indigne légèreté. Dans cette soirée, M. Roger se montrait très-assidu auprès de la Comtesse, qui, toujours simple et bonne, paraissait écouter avec intérêt je ne sais quels récits qu'il lui faisait, et qui ne devaient pourtant pas présenter un grand charme de narration; car il s'en faut bien que l'esprit du Colonel soit aussi brillant que sa tournure. Il était encore de bonne heure; je me trouvais dans une espèce de boudoir attenant

au salon; aux coins de la cheminée sont les portraits en miniature de monsieur et de madame Merval, peints par Isabey. Je causais avec M. de Gerville, assis sur un canapé vis-à-vis de cette cheminée, lorsque le Colonel entra suivi d'un chef-d'escadron de son régiment. « Mon Dieu, mon cher, dit-il fort haut à celui-ci, vous n'avez que ce que vous méritez ! Vous serez donc toujours un amoureux transi ? Allons, pour l'honneur de l'épaulette, quittez-moi ces façons de beau Tyrcis. Tenez, pour réussir auprès des femmes, nous avons là le meilleur talisman, c'est la graine d'épinards. Elle a bientôt mis en déroute tous les *péquins*. » Et en disant cela, il montrait ses épaulettes, et me regarda en ricanant d'un gros rire assez bête, mais d'un air fort impertinent.

Gerville me jeta un coup-d'œil très-significatif, qui m'arriva au cœur. Le Colonel reprit : « Vous profitez bien mal de mes leçons, cher commandant; et pourtant je ne me borne pas à la théorie, je vous prêche d'exemple. Tenez, en voilà une !... ajouta-t-il, en envoyant de la main un baiser au portrait de madame Merval. Mais aussi quand à côté d'une aussi jolie figure, une femme expose la face d'un pareil mari, c'est bien comme si elle disait : Osez. »

A ces mots Gerville me regarda de manière à me faire rompre le silence que j'avais peut-être gardé trop long-

temps. — « Et celui qui *oserait*, dis-je au Colonel, en m'approchant vivement de lui, échouerait auprès de la femme, et pourrait trouver quelqu'un de peu disposé à laisser insulter le mari. » — « Bah ! vraiment ! Et ce champion, serait-ce vous, par hasard ? Je n'aurais pas cru que vous fussiez si prompt à sacrifier au *préjugé*. » Et il appuya sur ce mot avec une intention marquée. — « Ceci, Monsieur, est une insolence de plus, qui m'est personnelle, et que je ne suis pas d'humeur à endurer. » — « A vos ordres, jeune homme. » — « Monsieur de Gerville, je compte sur vous, dis-je au capitaine, en lui tendant la main. » Il me la serra affectueusement et me fit un signe de tête affirmatif. Je lus aussi dans ses yeux combien il m'approuvait. — « Vous avez le choix des armes, Monsieur, dit le Colonel ; mais, si je ne me trompe, vous portez l'épée, et vous devez sans doute savoir vous en servir. » — « C'est ce que vous verrez tout-à-l'heure. Vous avez la vôtre ; M. de Gerville me prêterait la sienne ; sortons. »

En disant cela, j'ouvris une petite porte qui donnait dans la salle à manger, et nous nous esquivâmes sans repasser par le salon. Nous gagnâmes une petite cour, d'où l'on monte sur un rempart fermé à ses extrémités, et qui, depuis longtemps, ne sert que de terrasse aux maisons qui le bordent. Pour éviter tout soupçon, je

dis fort haut devant les domestiques du Comte, qu'il faisait si chaud, qu'il fallait profiter de la beauté de la soirée pour faire un tour de promenade sur le rempart. Nous y fûmes bientôt ; et le lieu le plus convenable pour ce qui nous y appelait était précisément en face et au niveau des fenêtres de l'appartement de M. Merval. Le rempart y était un peu plus large, et on y avait dessiné quelques compartiments de parterre, avec allées sablées.

Il était près de neuf heures ; l'horizon était encore doré des dernières lueurs du soleil. Sur nos têtes scintillaient les étoiles, au milieu d'un azur d'une admirable pureté. La lune commençait à répandre sa lumière sur cette nature dont rien ne troublait le calme. Une légère brise nous apportant sa fraîcheur, semblait aussi avoir rendu quelque mansuétude à mon âme. Je pensai à vous, à ma mère, à monsieur et à madame Merval, dont il me semblait voir l'ombre intercepter la lumière qui s'échappait à travers les persiennes de leur appartement. Nous gardions le silence. Tout-à-coup le cri lugubre de *Sentinelles, prenez garde à vous !* partit de la citadelle, et répété sur tous les tons par les sentinelles échelonnées sur ses remparts et sur le port, il alla toujours s'affaiblissant et mourut dans l'espace. Je trouvai à ce cri quelque chose de sinistre.

Tout cela, mon ami, avait frappé mes sens et mon

imagination en moins de temps qu'il n'en fallut pour que le Colonel et moi fussions l'épée à la main et en garde. Vous savez que je ne suis pas d'une grande force en escrime ; mais je me sentais une résolution dont je ne me serais pas cru capable. Nos témoins n'eurent pas le temps de passer par les émotions que des feintes nombreuses et des parades habiles auraient pu leur faire éprouver. Je fondis sur le Colonel avec tant d'impétuosité, que mon épée lui traversa le bras et se brisa ; mais je m'enferrai, et je reçus la pointe de la sienne au-dessus de la hanche. Je tombai ; lorsque M. de Gerville vint m'aider à me relever, je lui dis que ce n'était rien ; il me donna le bras, je descendis du rempart, et je me disposais à m'en aller chez moi ; mais arrivé dans la petite cour de M. Merval, je perdis connaissance.

Lorsque j'ouvris les yeux, j'étais au lit, dans une chambre que je ne connaissais pas. Un homme d'une trentaine d'années, en qui je crus reconnaître un médecin des armées, que j'avais quelquefois rencontré dans le monde, me tenait le bras, observant mon pouls ; et M. Merval était assis au pied de mon lit. La lueur d'une lampe me fit aussi apercevoir madame Merval assise à l'écart auprès d'une croisée. Je ne pus que soupirer ces seuls mots : « O mon Dieu ! » — « Vous souf-

frez, me dit le Docteur, car c'était bien lui. » — « Non ; mais où suis-je ? » — « Vous êtes chez moi, mon ami, dit alors M. Merval, en se levant et se rapprochant de mon chevet. Vous y resterez jusqu'à ce que votre blessure soit guérie. Le Docteur pense que ce ne sera pas long. Nous allons vous laisser entre ses mains. » Et il fit signe à la Comtesse de le suivre. « Du courage ! ajouta madame Merval en se levant pour sortir. » — « Oh ! je n'en ai pas besoin. » — « Nous aurons bien soin de vous. » Et sur son angélique visage se peignait un intérêt qui prouvait que, dans sa bouche, ces mots n'étaient pas une banalité.

Je me sentis touché jusqu'au fond du cœur de tant de bonté. C'était la première fois que le Comte m'appelait son ami. Je ne sais si cela tient à l'état de faiblesse où je me trouvais ; mais une larme que je cachai au Docteur, vint humecter ma paupière. O mon ami ! pourquoi ma mère et vous m'avez-vous habitué à tant de tendresse ? Vous m'avez amolli le cœur ; je ne puis vivre où je ne me sens pas aimé, et la moindre marque d'affection me pénètre l'âme jusqu'à ne faire de moi qu'un enfant. Même en ce moment, cher Roland, je me sens touché à en être honteux, des marques d'intérêt que j'ai reçues et que je vous raconte. Chaque jour le capitaine Gerville est venu me voir ; depuis le lendemain du duel, que

madame Merval est venue un instant avec son mari, savoir comment je me trouvais, je ne l'ai pas revue; mais le Comte me fait tous les jours une visite, et est parfait pour moi. Il m'a un peu sermonné en plaisantant doucement, comme c'est sa manière, sur ma susceptibilité. Aujourd'hui il m'a dit en riant que le colonel Roger ne serait pas guéri aussi promptement que moi, et qu'il avait souffert comme un damné lorsqu'il avait fallu retirer de son bras la pointe de mon épée. Le Comte ne m'a pas paru très apitoyé. Pourtant je ne crois pas qu'il sache qu'il était pour quelque chose dans le sujet de notre démêlé. J'aurais été très-fâché que le nom de madame Merval se trouvât livré aux caquets, et je le craignais. Je n'avais pas eu le temps de faire là-dessus mes recommandations à Gerville; mais lorsqu'on m'avait rapporté chez M. Merval, le capitaine avait eu le tact de raconter que le Colonel m'ayant raillé sur mon horreur pour le *préjugé*, je lui avais répondu de manière à ce que le duel était devenu inévitable. Je ne crois pas que, malheureusement, le témoin du Colonel et le Colonel lui-même aient eu la même discrétion.

Cher Roland, combien votre amitié vous aveugle! et que je me sens au-dessous de l'idée que vous vous faites de moi! que je suis vain! que je suis petit! Croiriez-vous bien que j'éprouve je ne sais quelle glo-

riole à penser que j'ai blessé mon adversaire ; et que je ressens une sorte de dépit et de confusion d'avoir été blessé par lui, et surtout de m'être évanoui.

Pourtant je dois à cette dernière circonstance des instants d'une douceur infinie. Les soins dont je suis l'objet de la part de monsieur et de madame Merval, me pénètrent jusqu'au fond de l'âme. Je suis dans une jolie petite chambre au second étage, d'où la vue s'étend sur la verte pelouse des glacis, et n'est arrêtée que par les belles masses de verdure de vieux ormeaux. C'est à se croire dans le château de votre oncle, en face de la belle futaie. Pour ajouter à l'illusion, quelques chèvres et de nombreux moutons dont j'entends retentir les sonnettes sur tous les tons, viennent tondre le gazon devant mes fenêtres. De mon lit je vois briller au couchant cette même étoile qui, si souvent, arrêta nos regards dans les belles soirées de l'été dernier. Quel agréable contraste avec mon appartement de la place Grammont, où tout est fracas des armes ! Ici rien ne rappelle la guerre. Dans le calme des nuits, et bien affaibli par l'éloignement, le seul cri de surveillance des sentinelles vient, par intervalles égaux, troubler et attrister le silence. Quelquefois l'Océan courroucé mêle à ce cri sa grande voix ; mais quelle que soit sa colère, ici elle expire en un faible et sourd roulement. Alors je puis me figurer le trouble

régnant au milieu des ombres dont Ossian a peuplé les régions tempêteuses, tandis que je jouis du calme et du repos.

Eh bien, mon cher Roland, lorsque tant de malheureux jeunes gens, malades ou blessés, souffrent en Espagne, ou même ici dans les hôpitaux, toutes les douleurs du délaissement, moi qui suis l'objet de soins si attentifs, me trouvé-je heureux? Je ne saurais le dire. Il se passe en moi quelque chose d'extraordinaire. J'éprouve une sorte de douce langueur inaccoutumée, qui me semble indigne d'un homme. Dans quelques jours je sortirai de cette maison; et en vérité je ne sais si je ne dois pas regarder cela comme un bien. Je voulais retourner plus tôt chez moi; mais M. Merval s'y est opposé et a même ajouté : *Coralie ne le veut pas.*

Cambo, 25 Juin.

Est-il possible, mon ami, que la lettre par laquelle j'informais ma mère de ce duel, lui ait causé tant d'inquiétude! Je ne lui donnais pas, il est vrai, de grands détails; mais ma blessure ne me permettait pas d'écrire plus longuement. Enfin si, à vous, je ne vous ai pas dit positivement que j'étais à peu près guéri, cela résultait, il me semble, assez clairement de toute ma lettre. A

supposer que je voulusse en quelque chose ne pas dire toute la vérité à ma mère, soyez sûr, mon cher Roland, que je n'userai jamais de dissimulation envers vous.

Je suis parfaitement rétabli, mon ami; je ne dirai pas *et prêt à recommencer*; vous savez quel chemin j'aurais à faire avant de devenir duelliste. Je ne suis pourtant pas fâché de la petite épreuve par laquelle je viens de passer : d'abord j'y gagne une sorte de considération que les militaires (et me voilà pour longtemps au milieu d'eux) n'accordent qu'à celui qu'ils savent, par expérience, ne pas devoir reculer devant une affaire d'honneur. Pour me servir de leur terme, on m'a *tâté*. On ne recommencera pas de gaieté de cœur. Etrange logique ! je me serais battu avec un sous-lieutenant que l'opinion me serait moins favorable. Aujourd'hui encore, on me remarquait à la promenade, en disant : C'est lui qui a blessé le colonel Roger. Comme si le courage se mesurait au rang de l'adversaire. Ensuite, mon ami, je crois qu'il est des circonstances dans lesquelles il est bon qu'un homme se soit trouvé, des émotions qu'il doit connaître. Bonheur, malheur, plaisir, douleur, chagrin, joie, souffrances, plus il traverse de tout cela, plus il est complet. Hélas ! dans ce partage, ce n'est pas la partie triste qui manque. Allons, je ne veux pas aujourd'hui mériter le reproche de mélancolie. Je me trouve heureux : vous

approuvez ma conduite; je suis dans un séjour ravissant.

« Questo è il porto del mondo ; e qui il ristoro  
Delle sue noje , e quel piacer si sente ,  
Che già senti ne' secoli dell' oro  
L'antica e senza fren libera gente <sup>1</sup>. »

Je suis ici avec monsieur et madame Merval, dont les manières sont devenues encore plus affectueuses pour moi. Plus de dame Séverin; elle est partie, il y a trois jours, pour Madrid, où nous la retrouverons bientôt, je crois; car il paraît que nous aussi nous ne tarderons pas à passer la Bidassoa. Au reste, cette dame, lorsque je l'ai revue après ma blessure, m'a fait un accueil tout aimable, et M. Merval, qui ne paraît pas avoir pour elle un grand fonds de tendresse, m'a dit que lorsqu'elle avait appris le résultat du duel, elle avait témoigné pour moi un intérêt auquel il ne se serait pas attendu. Quant au colonel Roger, il ne pouvait plus en être question. Il est remplacé dans cette excursion par le docteur Caus-

<sup>1</sup> Ici l'on est au port; on y trouve l'oubli de ses peines; et l'on y goûte les plaisirs que jadis, au siècle d'or, goûtèrent les humains, dans leur liberté primitive.

(*Jérusalem délivrée*, ch. xv, stance 63.)

sade, celui qui m'a soigné. C'est un petit homme tout pétillant d'esprit et de vivacité, d'une grande chaleur d'âme, rempli d'instruction et sans ombre de pédantisme; assez joyeux compagnon, mais pardessus tout bon, non de cette bonté négative, que l'on attribue si libéralement à ces êtres sans force ni vertu, dont tout le mérite est dans leur nullité, mais de cette bonté active que les obstacles animent au lieu de la rebuter, et qui a quelque chose d'électrique. Aussi madame Merval, et ce qui est plus étonnant, M. Merval, aiment-ils beaucoup le *bon docteur*; c'est ainsi que nous l'avons baptisé. Pour moi, mon cher Roland, je regrette de l'avoir connu si tard, et de devoir m'en éloigner si tôt. Je ne le quitte jamais sans me trouver plus instruit et meilleur. Il a fait la campagne de Portugal dans l'armée de Junot, et après la capitulation (mais de quel terme proscrit vais-je me servir là), après la *convention* de Cintra, il est revenu dans ses foyers attendre une destination. Si en courant le monde on rencontre tant de gens qui ne sont bons qu'à oublier, on en trouve aussi qui méritent une place dans nos souvenirs et dans notre cœur. Lorsque nous sommes éloignés d'eux, ils occupent notre pensée et nous font regretter de voir nos affections ainsi éparpillées sur la terre.

Nous sommes partis de Bayonne avant-hier matin, à

sept heures, et comme on ne saurait venir ici autrement qu'à cheval ou en cacolet, ou en voiture attelée de bœufs, madame Merval a opté pour le premier moyen. Le plus beau temps nous favorisait. J'étais ravi de me retrouver avec toute ma plénitude de vie, galopant sous ce beau ciel, après mes trois semaines d'infirmérie. Mes poumons aspiraient avidement cet air si pur des montagnes. Dans de jolis petits vallons verdoyants, sur les pentes rapides des monts, des groupes de gaies faneuses, retournant et secouant le foin nouveau, nous en envoyaient les émanations balsamiques. Une joyeuse activité animait la campagne; c'était la veille de la Saint-Jean. Tout se préparait pour la fête du lendemain. Madame Merval paraissait enchantée, et M. Merval lui-même, dont les goûts sont simples et qui paraît aimer la campagne, partageait notre contentement.

Nous avons passé à Ustaritz, gros bourg basque, patrie de tous les Garat. Que n'ont-ils tous été chanteurs et rien de plus!... Nous sommes arrivés à Cambo à dix heures; nous avons fait cinq lieues, et nous avons un appétit qui ne nous permet pas d'admirer la beauté de la position avant de l'avoir satisfait. Nous étions descendus dans une grande maison de la partie haute du bourg, où nous fîmes un déjeuner excellent. Les bonnes dispositions où nous nous trouvions nous auraient fait, je crois,

savourer le brouet spartiate. Nous ne fîmes pas comme la famille de l'alouette : tous repus, personne ne s'endormit, je vous assure. Nous étions trop pressés de parcourir le charmant vallon que nous n'avions fait qu'entrevoir.

Du point où nous nous trouvions, une pelouse dont la pente rapide nous faisait trembler pour les hommes qui la fauchaient, descend jusqu'à la Nive, qui serpente et bondit joyeusement dans de riantes prairies. Rien de bien grandiose, rien de sévère ; point de rochers arides ; tout est joli, tout est frais et vert. Les monts qui vous entourent n'ont pas cette élévation, ces formes aiguës, heurtées, ces déchirures, témoignages des grandes catastrophes terrestres, du retour desquelles elles semblent vous menacer. On ne voit que sinuosités gracieuses, que contours arrondis ; et lorsque le chêne ou le châtaignier n'ombragent pas ces hauteurs, la fougère les tapisse de sa verdure. Vous n'avez rien vu de si riant que Cambo ; que ses maisons blanches, toutes autrefois à contrevents rouges, et où commencent à paraître quelques contrevents verts ; que sa jolie petite église et son cimetière, qui sont si bien assis sur le plateau qui s'avance en terrasse au-dessus de la rivière. Oui, mon ami, son cimetière même. Les tombes y disparaissent sous les fleurs. Tout y est couvert d'iris, de pavots,

d'œillets et de rosiers. On ne s'y figure certainement pas la mort sous cette forme de hideux squelette que lui a attribuée le Moyen-Age. Les Basques, comme les Grecs, doivent se la représenter sous les traits d'une belle femme pâle et triste. Ici s'est conservé le culte des tombeaux; le dimanche et chaque jour de fête, toutes les tombes sont couvertes de jonchée. Ne trouvez-vous pas cette coutume bien touchante? Pour moi, le tendre respect que l'on conserve aux morts est une garantie que l'on doit se montrer bon aux vivants. Aussi je crois que c'est un bon peuple que les Basques.

Nous voilà descendant le chemin assez rapide qui conduit dans le joli vallon arrosé par la Nive, au milieu duquel sont les fontaines minérales. Un attrait puissant nous faisait précipiter notre marche; et M. Merval aurait pu nous dire, comme à Biarritz, que ce que nous avions tant hâte de voir nous attendrait. Quel délicieux et agreste séjour! Presque rien de la main de l'homme. Une fontaine d'eau sulfureuse est abritée par un simple toit sur quatre poteaux; plus loin, une source d'eau ferrugineuse sort de terre, et traçant un sillon rougeâtre à travers le gazon, s'écoule vers la rivière, qui quelquefois l'envahit. Dieu préserve ces lieux des ingénieurs! Puisse-t-on ne jamais changer ces vertes pelouses en quais de pierre! Quelques gais promeneurs dont la vive

allure et l'air joyeux annonçaient bien moins des malades que des curieux, animaient cet Elysée. Le bon Docteur nous dit que tout ce qui est bien dispos à Bayonne vient tous les ans à Cambo en joyeux pèlerinage. Il me semble que depuis que l'appareil de la guerre a envahi leur ville, les bayonnais doivent plus que jamais éprouver le besoin de venir trouver là un calme, une fraîcheur, un charme de riante solitude qui pénètrent l'âme, et la font s'épanouir sous le sentiment d'une ineffable douceur. L'effet en fut électrique sur madame Merval. Dénouant les rubans de son chapeau de paille, qu'elle jeta sur le gazon, elle rejeta en arrière les boucles de ses beaux cheveux noirs, et s'assit en s'écriant : « Oh ! qu'on respire bien ici ! » Nous nous assîmes auprès d'elle, regardant la Nive courir à nos pieds.

Le bon Docteur, qui avait organisé cette excursion, était heureux de notre enchantement. Il nous donna d'intéressants détails sur les Basques. On les regarde comme les descendants des anciens Cantabres qui, pressés de tous côtés par les Barbares qui avaient envahi l'Espagne, se réfugièrent dans les Pyrénées, où ils sont restés ce qu'ils étaient alors. Ils forment une race dont les caractères bien tranchés la séparent de toute autre. Leur langue, que quelques érudits font remonter à la tour de Babel, n'offre d'analogie qu'avec quelques mots

hébreux. Le Docteur nous cita quelques exemples d'abondance et de souplesse que l'on chercherait en vain dans tout autre langage. Les Basques méritent, je vous assure, leur réputation d'agilité. C'est une qualité qu'ils mettent grandement à profit en se livrant à la contrebande. On peut dire que tout Basque est contrebandier. Outre la position du pays, si favorable à ce métier, outre les dispositions naturelles des habitants, qui sont généralement d'humeur vagabonde, il faut convenir qu'en ce moment tout est fait pour porter à la contrebande. Le Basque est encore comme le Cantabre d'Horace, *indoctum juga ferre*. L'esprit d'indépendance et de liberté entraîne les jeunes gens à se soustraire à nos incessantes conscriptions. De réfractaire à contrebandier il n'y a qu'un pas; et puis, mon ami, le *système continental* est là comme une amorce à laquelle les moins cupides ont peine à résister.

Comment refuser de gagner quatre ou six francs par livre de sucre ou de cacao? Si crime il y a, nous sommes tous complices. Je vais faire ici provision d'excellent chocolat que j'enverrai à ma mère. Madame Merval a succombé à une tentation de charmantes dentelles et de bas anglais, tels que vous n'en avez jamais vu.

Ce que je conçois le moins chez les Basques, c'est qu'attachés à leurs montagnes, et ne ressemblant à au-

cun autre peuple, ils émigrent en assez grand nombre. Beaucoup vont dans l'Amérique du Sud. A la vérité, ils y vivent entre eux et restent moins confondus avec les autres habitants que les juifs eux-mêmes, car ils conservent leur langage. Ce que je vous ai dit de mon costume au bal de Biarritz, me dispense de rien vous dire de celui des hommes. Quant à celui des femmes, je n'ai rien remarqué de bien particulier, si ce n'est qu'elles ont adopté le noir pour les jours de fêtes, et qu'elles ont pour coiffure un mouchoir noué avec beaucoup d'élégance. Elles sont belles et gracieuses. Les hommes ont l'air fier, la tournure alerte et distinguée. C'est une belle population. Les mœurs sont assez pures. Si la colère rend les hommes coupables de quelques violences, ici du moins on ne connaît pas ces crimes prémédités, fruits de la perversité de l'âme. La vie vagabonde étant le lot des hommes, il en résulte que non-seulement, comme partout, le travail du ménage est celui des femmes, mais qu'elles se livrent en outre aux labeurs les plus pénibles des champs. Aussi leur beauté est-elle bientôt flétrie.

Je voudrais bien, mon cher ami, que ces détails ne vous parussent pas plus fastidieux qu'à moi; mais il y manque pour vous de les entendre comme moi, dans un véritable Elysée, ou en parcourant les bords de la Nive;

avec monsieur et madame Merval, et de la bouche de cet excellent Docteur. Car nous avons passé la journée à nous promener, ayant remis à demain une excursion à cheval dont je vous rendrai compte.

Ce soir nous avons eu le spectacle du feu de la Saint-Jean. C'était plaisir de voir la turbulente vivacité des nombreux jeunes gens et de tous les enfants de Cambo, se saisissant des brandons enflammés qu'ils agitaient en l'air, en leur faisant décrire une roue de feu. A la même heure, sur tous les points habités du pays Basque, on se livrait à ce même divertissement; et à chaque instant nous voyions éclater au loin quelque feu nouveau, et la campagne s'illuminer de ces lueurs mouvantes. On aurait pu se croire à la veille de la bataille d'Austerlitz, lorsque notre armée saluait l'Empereur de ses acclamations à la lueur des torches, et lui promettait la victoire.

24 Juin.

Je n'ai pu fermer l'œil, mon ami; j'étais pourtant bercé par le bruit de la Nive qui, seule, se faisait entendre dans le calme de la nuit la plus sereine. Je n'ai cessé de rêver tout éveillé; j'ai fait les plus charmants châteaux en Espagne. L'homme étant jeté pour un jour

sur cette terre, pourquoi donc ne dresse-t-il pas sa tente aux lieux qui lui promettent que du moins cette station sera heureuse ? Je vous ai donc fait venir à Cambo, cher Roland, ainsi que ma mère. Dans les charmantes retraites que j'ai parcourues hier, nous avons formé une petite colonie dont, bien entendu, monsieur et madame Merval faisaient partie, ainsi que le bon Docteur ; et Dieu sait si nous étions heureux !.... Tenez, je suis convaincu que pour trouver le bonheur il ne faut que le vouloir. Que Delille a bien raison !

« Hélas ! pour le bonheur il faut si peu d'espace ! »

et nous ne trouvons pas le monde assez grand pour suffire à sa recherche ! La tête pleine de ces idées, auxquelles le jour et les bruits de la rue commencèrent à faire perdre un peu de leur consistance, je me levai. Je croyais être le premier debout ; mais madame Merval arrivait en même temps que moi dans notre corridor commun, toute prête à monter à cheval, pour la promenade projetée. Le Docteur était déjà à nos chevaux ; et M. Merval nous rejoignit bientôt. Tous nous étions pleins de l'ardeur aventureuse de voyageurs se dirigeant vers un but de curiosité, et animés de cette bonne humeur que ne manquent guères d'éveiller les premières

lueurs d'une belle aurore et la fraîcheur matinale d'une journée d'été.

Bientôt nous voilà chevauchant vers le village d'Itsasou, où nous devions passer pour visiter un des points d'excursion de Cambo, que l'on nomme le *Pas-de-Roland*. Car le neveu de Charlemagne doit à avoir vécu au temps des légendes; de remplir encore ces contrées de son nom prestigieux. Nos temps tout positifs ôtent bien des avantages à nos héros. Nous ne suivions pas toujours des chemins bien battus, et le bon Docteur, qui nous servait de guide, sacrifiait souvent la direction la plus courte à l'envie de nous faire admirer quelque magique point de vue, ou quelque solitaire réduit bien enchanteur. Tantôt d'un lieu élevé, nous voyions le soleil dissiper les vapeurs du matin, qui couraient sur le flanc des monts, et éclairer les points culminants des campagnes. Ces points semblaient alors autant d'ilots verdoyants. A mesure que le soleil s'élevait, il illuminait les maisons si blanches des paysans basques. Ceux-ci, sur leurs longues galeries de bois, généralement tournées au levant, se réjouissaient comme nous, à la vue de l'astre vivifiant qui, en nous découvrant successivement tous les objets environnants, semblait nous faire assister à une création, et nous promettait une belle journée.

« Tout bénit ses bienfaits, tout pleure son absence <sup>1</sup>. »

Tantôt nous plongeant à travers une nappe de brouillard, et descendus au fond de jolis vallons où le soleil ne pénétrait pas encore, nous aurions pu nous croire au séjour des ombres heureuses.

Enfin, mon ami, tant nous cheminâmes par monts et par vaux, d'extase en extase, et au gré de nos impressions, que le pauvre Docteur fut obligé d'avouer qu'il ne savait où trouver Itsassou. Nous rîmes d'abord de son embarras. Mais nous nous trouvions au fond d'une gorge rocailleuse et nue, fort sauvage, éloignée de toute habitation; et tout-à-coup, presque en face de nous, un homme armé d'une carabine s'élance d'une pointe de rocher, et s'avance de notre côté. Madame Merval tressaillit et fit faire à son cheval un écart qui l'aurait jetée à terre si je ne l'eusse retenue. L'homme qui était la cause de ce petit accident fut bientôt suivi d'un autre, puis d'un autre et encore d'un autre, qui, de la roche qui nous les cachait, sautaient comme des chamois, quoiqu'ils eussent tous sur les épaules un petit ballot. Madame Merval, auprès de qui je me trouvais, se pressait contre moi, et j'avoue que je ressentis un petit

<sup>1</sup> DELILLE.

mouvement d'inquiétude. « Ne craignez rien, dit le Docteur à madame Merval, ce sont des contrebandiers. » Ces paroles ne paraissaient pas rassurer beaucoup la Comtesse. « Les contrebandiers basques, ajouta le Docteur, sont les meilleurs garçons du monde; le ciel nous envoie ceux-ci pour nous tirer d'embarras. » Il en défila ainsi un à un une vingtaine, tous avec le petit ballot de même forme et de même grosseur. La plupart n'avaient pour armes qu'un fort bâton. Trois ou quatre seulement portaient une carabine. Le Docteur alla à eux, leur demandant le chemin d'Itsassou. Ils lui donnèrent, sans s'arrêter dans leur marche, les renseignements désirables, et nous saluèrent d'une inclination de tête en passant devant nous. Vous voyez, mon ami, que ce petit incident ne fut que ce qu'il fallait pour assaisonner notre promenade d'une légère pointe de piquant. Pour moi, il me procura les affectueux remerciements de madame Merval; et je regrettais qu'ils n'eussent pas une cause plus importante. La Comtesse prétendit qu'à la manière dont je la gardais après l'avoir empêchée de tomber, je l'aurais défendue contre quelque danger que ce fût. C'était bien vrai.

Nous arrivons enfin à Itsassou. Sur l'avis de M. Merval, nous y déjeunâmes. Là, quoique en dissipant les ombres de la nuit, le grand jour eût un peu affaibli les idées de

colonisation qui avaient tant occupé mon esprit, j'en étais encore si rempli, que je me hasardai à les exposer. Madame Merval y applaudit fort ; mais j'aurais voulu qu'elle le fît avec moins d'enjouement et de légèreté. Elle me paraissait trop n'y voir qu'un thème de conversation. M. Merval prétend quelquefois qu'il vivrait très-bien avec mille écus de rente, et je le crois. J'attendais son avis. Il dit tranquillement qu'il croyait bien que l'on pourrait trouver ainsi le bonheur, mais qu'il n'était pas que là. — « Et la maladie des *ministres disgraciés*, dit le Docteur ? » — « Je l'ai été et ne m'en suis que mieux porté. » Ce malheureux Docteur, sur qui j'avais le plus compté, fut celui qui me fit le plus faux-bond. — « Mon Dieu, me dit-il, vous savez ce que dit Chapelle :

« Hélas ! que l'on serait heureux  
Dans ce beau lieu digne d'envie ,  
Si, *toujours aimé de Sylvie* ,  
On pouvait, *toujours amoureux* ,  
Avec elle passer la vie ! »

Vous voyez qu'il y met deux grands *si* ! Mais enfin, amour à part, je crois que tel trouverait son bonheur dans ces solitudes, où tel autre mourrait d'ennui, et qu'en général, il faut rester où le sort nous a jetés. Vous voilà, par exemple, entré dans une belle carrière ; eh

bien ! suivez votre vocation. » — « Mais , en vérité , je ne la connais pas bien. » Cette réponse m'attira un regard de madame Merval , où je crus lire un affectueux reproche. Et en effet , après ce qu'elle et son mari ont fait pour moi , je devais me montrer plus satisfait de mon sort.

Le déjeuner était fini. Nous nous dirigeâmes à pied , le long de la Nive , vers le *Pas-de-Roland*. La rivière , dont nous remontions la rive gauche , devenait de plus en plus étroite et bondissante. Son lit était formé de fragments de roches descendus des montagnes arides qui l'encaissent en cet endroit , et qui forment un défilé fort resserré. Nous suivions un chemin étroit , qui tout-à-coup se trouva fermé par le roc même qui forme le pied de la montagne , et descend jusqu'à la rivière. Ce roc est percé d'une ouverture en forme de semelle de soulier , dont la pointe serait en haut. C'est par là que passe le sentier. Roland , qui avait suivi le même chemin que nous , arrivé là , et trouvant le passage fermé par le rocher , donna contre celui-ci un si furieux coup de pied , qu'il perça l'ouverture qui porte aujourd'hui son nom. Grâce au vigoureux paladin , nous pûmes donc continuer à remonter le cours de la Nive. Ce passage est ce que j'ai vu de plus sauvage. Nous pouvions nous croire aux lieux désolés de la Sierra-Morena , que Don Quichotte

avait choisis pour y accomplir sa pénitence. Au bout de notre sombre défilé, nous apercevions une montagne verdoyante et bien éclairée, dont les tons doux et vaporeux promettaient des sites rians; mais c'est d'un autre côté que nous en devions chercher, et nous avions une longue course à faire; nous revînmes donc sur nos pas.

Ayant repris nos chevaux à Itsassou, nous passâmes la Nive dans une barque. La rapidité du courant aurait rendu la navigation impossible, sans un expédient qui faisait de ce passage la chose la plus facile; car il n'y faut pas même de batelier. A chaque bout de la barque, un anneau est passé dans un câble dont les extrémités sont fixées sur chaque rive. Les personnes placées dans l'embarcation la font avancer en tirant sur le câble. Dans cet endroit la Nive formait un joli bassin, où l'on pouvait se croire loin du monde habité. Nous regagnâmes Cambo par la rive droite, mais non sans abandonner le bord de la rivière, et nous être enfoncés dans des défilés étroits, à travers de sombres roches couvertes de lierre, dans des prés d'un vert gai; en grimpant et descendant des sentiers de chèvre; et en demandant notre chemin à un vieux Basque, dont la maison, cachée au haut d'un escarpement boisé, semblait un ermitage digne de Cardenio.

Quand nous rentrâmes à Cambo, un rassemblement assez nombreux, mais silencieux et triste, était formé devant la maison voisine de notre auberge. Une jeune fille de quinze ans était morte, et l'on allait enlever son corps avec le moins de bruit possible, pour que la malheureuse mère ne s'aperçût pas de ce moment cruel. Cette espèce d'enlèvement furtif me fit plus d'impression que n'auraient pu en produire les chants funèbres et le mouvement ordinaire de ces tristes cérémonies. Il me semblait que la pauvre enfant devait encore tendre les bras vers sa mère, à qui on la dérobaient. Auprès de la maison mortuaire, un pinson perché sur un peuplier, ne cessait de faire entendre ses airs les plus joyeux, comme s'il eût voulu contribuer à tromper la vigilance de la mère. Mais non; tout simplement le pauvre oiseau chantait à plaisir, sans se douter qu'auprès de lui le cœur d'une mère était déchiré, comme l'aurait été le sien même si on lui eût ravi ses petits. L'homme, cet orgueilleux roi de la nature, disparaît du monde sans que la nature s'en émeuve plus que de la fourmi qu'on écrase, en le portant à sa dernière demeure.

« Vous voyez, me dit le Docteur, que l'on connaît la douleur à Cambo comme ailleurs. » — « Mon Dieu, je n'ai jamais prétendu qu'il y eût un lieu assez privilégié pour y être à l'abri des maux inhérents à notre nature ;

mais je crois toujours que nous pourrions nous affranchir de la plupart de ceux qui nous viennent des hommes ou de nous-mêmes. »

25 Juin.

Notre excursion d'hier, mon cher Roland, m'a procuré un doux sommeil, et n'a fait que rendre plus vif le désir d'en faire une autre aujourd'hui. Notre guide dans nos explorations devait nous conduire ce matin au sommet de l'*Oursouya*, montagne qui sépare, au nord-est, la petite vallée de Cambo de celle d'Hasparren. Tous nous étions sur pied à quatre heures ; et quelques instants après, nous descendions à cheval aux fontaines, où nous passâmes la Nive en bateau. Une fois sur l'autre bord, nous ne cessâmes de monter tantôt par des sentiers pierreux, tantôt sur des mamelons nus dont nous foulions les bruyères et la fougère, tantôt à travers des endroits bocagers, où la digitale élevait ses godets de pourpre. Ici des treilles élevées annonçaient que des humains se trouvaient au fond de ces solitudes ; et bientôt, en effet, quelque maisonnette bien blanche, aux contrevents rouges, aux galeries de même couleur, au toit de tuile aplati et saillant, se laissait apercevoir à l'ombre de quelques grands châtaigniers. A la vue d'un

de ces asiles de paix, je m'écriai : « Oh ! que l'on doit être heureux là ! » — « Oui, me répondit le Docteur, n'étaient le maire, le percepteur et les gendarmes. La conscription enlève tous les hommes valides ; le produit de ces pâturages est versé par réquisition dans les magasins militaires de Bayonne ; et Dieu sait s'ils seront jamais payés ! » La présence de M. Merval m'imposa silence.

Nous arrivâmes à un mamelon découvert, d'où nous n'avions plus qu'à gravir, par une pente assez douce, les flancs verts de l'Oursouya. Nous laissâmes nos chevaux sous la garde d'un berger, et nous fîmes notre ascension. Je ne saurais vous peindre, mon ami, la magnificence et la variété du spectacle qui s'offrait à nous de tous côtés. M. Merval laissa échapper un *c'est admirable* sur lequel madame Merval et moi renchérîmes à qui mieux mieux par nos exclamations. Le Docteur, que notre ravissement enchantait, se contentait de nous dire : « N'est-ce pas que cela mérite d'être vu ? » Je voudrais pouvoir vous donner une idée de ce panorama. Chose rare dans les montagnes, nous nous trouvions sur un point assez élevé pour n'avoir pas à regretter que nos regards fussent arrêtés par des sommets plus hauts encore, et pourtant nous voyions les pics neigeux de Pau et même des Hautes-Pyrénées ; mais ils étaient si

éloignés qu'ils ne faisaient que le fond du tableau. Ce qui me frappa tout d'abord, fut l'aspect que présentaient, du côté de l'Espagne, les montagnes dont nous admirions les cimes les plus rapprochées. Ces masses gigantesques, échelonnées les unes sur les autres, se détachaient par leurs teintes, qui variaient depuis l'indigo jusqu'au lilas le plus vaporeux. Au couchant, la Nive, comme un ruban d'argent dessinant les contours verts de la vallée de Cambo; et à l'horizon, où la mer scintillait comme un drap d'or aux rayons du soleil, nous distinguions Bayonne et sa citadelle. L'œil pouvait deviner, sur la côte, la route de Saint-Jean-de-Luz, jalonnée par les villages de Bidart et de Guétary. Au nord, les derniers épaulements de la montagne nous dérobaient presque toute la vallée d'Hasparren; mais au-delà le regard se perdait dans l'immensité des plaines des *Landes*, où se déployait l'Adour. De ce côté un joli petit lac, et une habitation assez considérable, dont il paraissait être une dépendance, se faisaient remarquer presque au pied de l'Oursouya. Le Docteur nous dit que nous visiterions ce manoir, en retournant à Cambo. Mais, mon ami, nul de nous n'était pressé de quitter le sommet de l'Oursouya. Il y régnait pourtant un vent assez vif et frais qui nous fit chercher un point un peu abrité; mais la montagne est toute nue et un seul petit

quartier de roche, placé au point culminant, fut notre refuge. Nous nous y assîmes, pour jouir de la variété du spectacle. Devant nous, les rocs escarpés, les sombres défilés qui ne semblent pouvoir être habités que par la noire mélancolie; au-dessous de nous, les plus doux, les plus attrayants points de vue, parmi lesquels mon Arcadie, le charmant Cambo, asiles faits pour la sérénité et le bonheur. La citadelle ne nous laissait apercevoir de ses lignes droites, de ses remparts réguliers, inflexibles comme la règle militaire, que ce qu'il en fallait pour rendre plus sensible le plaisir de la liberté. Mon Dieu! combien cette immense variété nous fait vivre en peu d'instant! comme les impressions diverses se succèdent! « Cette nature grandiose, dit M. Merval, fait paraître l'homme bien petit; pourtant je ne m'en sens pas écrasé, et j'aimerais assez une maison sur ce versant, à quelques toises au-dessous de nous. » — « Oh bien! moi, répliqua madame Merval, je préférerais, comme M. de Sainte-Rive, une espèce de chalet, dans un de ces mystérieux petits prés de la vallée. » — « Et nous viendrions, continuai-je, faire un pèlerinage à cette roche, quand nous voudrions qu'il n'y eût rien de terrestre au-dessus de nous. » — « Bah! dit le Docteur, regardez donc ces deux vautours qui planent sur nos têtes. » — « Décidément, docteur, vous

êtes pour le désenchantement. » — « Non, mais pour la vérité. » — « Oh ! si ces vilaines bêtes habitent ici, reprit la Comtesse, raison de plus pour que je ne m'y fixe pas. » — « Eh bien, dit le Docteur, descendons. »

C'est ce que nous fîmes. La pente était rapide, mais parfois le marcher assez facile ; alors nous courions. Madame Merval, avec le ruban de sa ceinture et sa robe légère qui flottaient au vent, semblait voler en descendant ces pelouses. On eût dit un de ces divins messagers qui, aux premiers âges du monde, venaient visiter les humains. Nous fûmes bientôt au bas de la montagne, sur la route de Saint-Jean-Pied-de-Port. Nous rejoignîmes nos chevaux, et gagnâmes l'habitation que le Docteur nous avait promis de nous faire visiter.

C'est un ancien manoir féodal qui, du haut d'une terrasse, domine sur la vallée d'Hasparren, et d'où, le côté de l'Espagne excepté, on jouit presque du même coup d'œil que de l'Oursouya qui, dans cette direction, intercepte la vue. On est là au sommet d'un des derniers épaulements de la montagne. Des bois de châtaigniers descendent du pied de la terrasse vers la vallée, et couvrent tout le sol de leurs dômes verts sans masquer la vue. Le regard embrasse la vallée d'Hasparren, si fertile, si couverte de riantes habitations. Quelques bâtiments d'exploitation étaient seuls occupés. Le ma-

noir est abandonné et en dégradation. Une vieille femme de quatre-vingt-deux ans nous en fit les honneurs. Comme elle ne parlait que basque, cela lui donnait l'air encore plus sybillin. Elle nous servit du lait et de la *méture*; c'est une espèce de pain de maïs, que nous trouvâmes excellent. Ce régal fut pris dans un salon de cinquante pieds de long sur vingt-cinq pieds de large, boisé en chêne noir. Pour toute décoration, un écusson sculpté sur la vaste cheminée. Comme des États basques siègeraient bien là !

Une apparition inattendue vint mettre le comble au fantastique : nous fûmes surpris par une jeune personne que notre Beaucis dit au Docteur être *mademoiselle Elise*, parente du propriétaire du manoir. Je ne crois pas, mon ami, que jamais ce nom, depuis la sœur de Didon, ait été porté par une plus charmante femme. M. Merval fut le premier à dire qu'avec une pareille personne, un des deux *si* de Chapelle dont le Docteur avait parlé serait aisément réalisé.

Notre repas fini, nous allâmes nous asseoir sur la terrasse, où nous recommençâmes à discourir sur nos idées de colonie. Je plaidai contre *Oursouya*. Une nature trop grande agite trop le cœur. De trop vastes horizons, des spectacles trop variés, nous arrachent trop à nous-mêmes. Dans un lieu retiré mais riant, on savoure mieux

son bonheur. J'eus la satisfaction d'être appuyé par madame Merval; et d'une commune voix, par une sorte de transaction, il fut convenu que *Saldouya* (c'est le vieux château où nous nous trouvions), offrant un juste milieu, c'était là que nous nous établirions. « En attendant, dit M. Merval, regagnons notre gîte. » Jamais le coup de timbales qui, à l'Opéra, arrache Renaud à son amoureuse langueur, ne produisit un pareil effet. En vérité, mon ami, à force de caresser ces idées, elles avaient pris chez moi assez de consistance pour que je fusse douloureusement affecté quand il fallut se remettre en route.

Rentrés à Cambo, je jette tout cela pour vous sur le papier; je vous écris près de ma fenêtre ouverte. Le soleil a disparu sous l'horizon; mais, dans cette saison, il n'y a pas de nuit, et la soirée est des plus admirables.

« L'aquilon est muet, la cascade lointaine

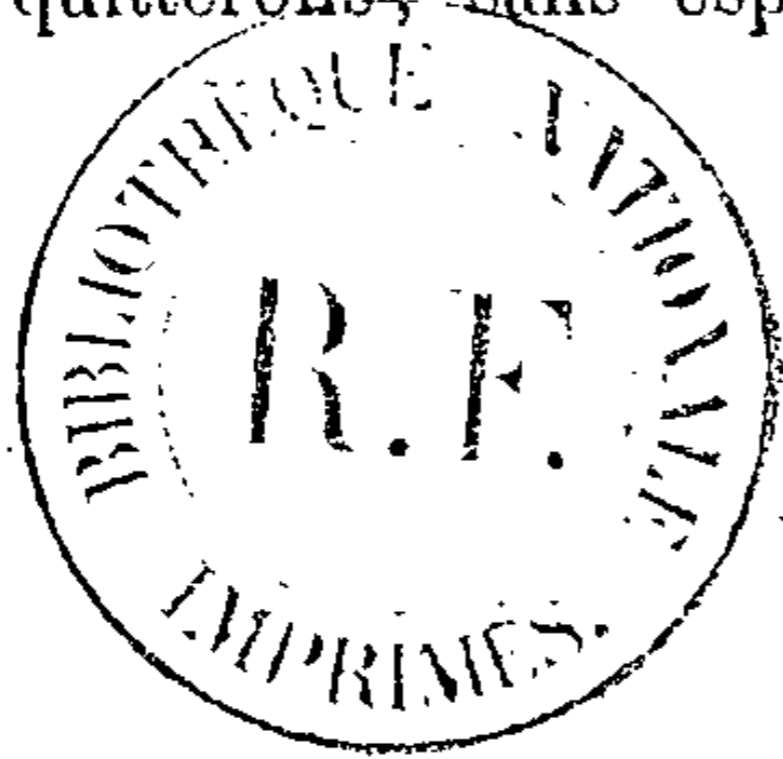
Ne murmure que faiblement.

Les insectes du soir font retentir à peine

Un triste et sourd bourdonnement <sup>1</sup>. »

Je commence à m'attrister en songeant que demain matin nous quitterons, sans espoir de retour, cette

<sup>1</sup> OSSIAN.



charmante contrée. Il est toujours douloureux de penser que l'on ne reverra jamais les lieux que l'on quitte. Je sais que, communément, on n'y songe pas ; mais moi j'y pense toujours. Qu'est-ce surtout lorsqu'on abandonne un séjour où l'on aurait voulu passer sa vie !

Bayonne, 26 Juin.

Adieu la campagne, adieu la vie champêtre ; adieu pour longtemps, peut-être pour toujours ! Oh ! pourquoi ne pas réaliser mon projet d'Arcadie !... Vous savez bien, mon ami, que je n'aurais jamais pu dire comme le vieux berger du Tasse :

« Tempo già fu quando piu l'uom vaneggia,  
Nell età prima, ch'ebbi altro desio. » <sup>1</sup>

Nous avons quitté Cambo ce matin à cinq heures. Pour que rien ne manquât à la variété des plaisirs que nous devons trouver dans cette excursion, le bon Docteur avait organisé notre retour à Bayonne par eau. Nous nous sommes embarqués sur la Nive, dans un

<sup>1</sup> Il fut un temps où m'abandonnant aux rêves de la jeunesse, je connus d'autres désirs.

(*Jérusalem délivrée*, ch. VII, st. 12.)

petit bateau conduit par un seul rameur. « Nous allons avoir beau temps », nous dit le batelier, en disposant ses rames. C'était en effet la même pureté de ciel des jours précédents. Mais j'éprouvai combien nos dispositions intérieures peuvent changer l'impression de ce qui nous entoure. Nous allions nous éloigner de ces lieux paisibles où j'avais rêvé une Arcadie; j'avais quelque tristesse au cœur. Le balancement si doux et si cadencé du bateau; l'aspect attrayant des bords ombragés de la Nive, sur lesquels les vapeurs du matin étendaient par intervalles leurs voiles mystérieux; les faibles et amoureux gazouillements des oiseaux qui voltigeaient sous ces ombrages, ou que la brise légère balançait mollement sur les rameaux des arbres; les sombres et frais asiles de verdure que formaient les arbustes grimpants, dont les branches retombaient en guirlandes vers la rivière, et baignaient leurs extrémités dans les flots; le frémissement de toute cette nature se réveillant aux premières lueurs du jour, nous faisait rêver. Oui, mon ami, je crois que nous étions tous sous le même charme. Notre silence n'était guère interrompu que par le Docteur, qui nous faisait remarquer et nous nommait les lieux habités qui se découvraient à nous.

Mais voilà que le cours de la Nive se ralentit; l'eau devient plus calme, plus profonde; elle est retenue par

un barrage, au milieu duquel une brèche est pratiquée. C'est par cette ouverture, par laquelle la rivière se précipite en cascade, que notre étroite barque doit passer. « Tenez-vous un peu », nous dit le rameur, et en même temps il releva ses rames devenues inutiles. Nous nous serrâmes un peu les uns contre les autres. « N'ayez pas peur », dit le Docteur à madame Merval qui paraissait un peu étonnée. L'avant du batelet s'inclina tout-à-coup; l'arrière, où nous étions assis, se dressa, et nous fûmes rapidement emportés par la cascade. Nous avons éprouvé une sensation pareille à celle que cause le mouvement descendant de l'escarpolette. Cette manière singulière de naviguer nous plut tellement, que nous nous réjouissions quand nous apercevions une écluse à passer ainsi. Et pourtant, comme dans la vie, lorsqu'on remonte le cours de ses souvenirs, on est effrayé du chemin que l'on a parcouru, et de la rapidité avec laquelle le temps nous emporte, quand nous venions à regarder derrière nous, nous étions affligés de voir déjà si loin le cap verdoyant au pied duquel nous venions de passer. Bientôt nous voyons les fumées s'élever au-dessus de Bayonne, nous entendons ces vagues rumeurs qui vous frappent à l'approche des villes, et qui vous annoncent que vous allez vous trouver dans le tourbillon du monde et des affaires.

Maintenant, mon ami, ce voyage de Cambo, où j'ai passé quelques heures des plus agréables de ma vie, n'est plus qu'un songe. Ces heures charmantes sont allées où vont toutes les heures. Il faut bien que je reconnaisse que si mon Arcadie n'était pas une folie, elle est une chimère. Il faut donc suivre, je ne dirai pas comme le Docteur, sa *vocation* : peu d'hommes ont ce bonheur; mais sa destinée, puisqu'on veut que nous ne soyons que des balles de paume dans les mains de la Providence.

« Enimverò dî nos, quasi pilas, homines habent <sup>1</sup>. »

10 Juillet.

Nous partons, mon cher Roland; oui, définitivement nous quittons Bayonne, la France. Nous allons à Madrid. Après-demain, nous passerons la Bidassoa. Je ne pense pas sans une sorte d'effroi que lorsque vous recevrez cette lettre, les Pyrénées me sépareront de vous et de ma mère. Depuis mon retour de Cambo, quelques affaires arriérées, et nos dispositions de voyage, m'ont empêché de vous écrire autre chose que le laconique

<sup>1</sup> PLAUTE.

avis de notre prochain départ. Au reste je n'avais pas de détails nouveaux à vous donner.

Vous vous moquez de mon plan d'Arcadie, mon ami; ce n'est pas généreux à vous, après l'aveu que je vous avais fait que je le tenais pour une chimère. Mais je maintiens ma distinction entre *chimère* et *folie*. Mon projet était celui d'un sage; et c'est vous qui êtes fou et le rendez chimérique, en refusant de vous y associer. Mais vous n'étiez pas *monté à l'indulgence*; car vous faites la guerre jusqu'à mes citations, surtout à celles d'Ossian, parce que vous n'aimez pas ce poète. Mon Dieu, je n'en fais pas plus de cas qu'il ne faut; mais si, parfois, j'y trouve un coup de pinceau qui rende l'image que je veux vous peindre, pourquoi n'en ferais-je pas mon profit? Dans les citations, il y a ou manie de briller, ou désir de donner à ce qu'on dit plus de force ou d'agrément, ou paresse d'esprit. On veut faire parade d'érudition, de littérature; c'est un défaut. On appuie ce qu'on avance d'autorités; c'est souvent utile, et quelquefois nécessaire. Nous revêtons notre pensée des paroles d'un autre, qui nous plaisent et que nous croyons qui plairont; c'est alors l'à-propos qui nous séduit. Enfin, enfin, « Un traducteur (a dit Montesquieu) est un homme qui parle pour quelqu'un qui pense pour lui. » Tel citateur (et me voilà) est un homme enchanté

de trouver un livre qui parle et quelquefois même on peut ajouter : et qui pense pour lui. Avec vous, mon cher Roland, je ne mets pas d'amour-propre à étaler les trésors de ma mémoire ; mais j'aime à parer ma pensée des couleurs de nos poètes, lorsque je la trouve toute moulée dans leurs vers. J'espère que voilà une petite dissertation qui va vous rappeler celles auxquelles nous aimions à nous livrer, dans nos promenades ou au coin du feu de ma bonne mère, qui si souvent nous battif à ce jeu.

En m'éloignant de Bayonne, je regretterai M. de Gerville et surtout le *bon Docteur*. J'aurai de la peine, mon ami, à me faire cosmopolite, à ne pas prendre trop au sérieux les amitiés que je trouverai sur mon chemin, et à quitter, comme des chevaux de poste, les personnes avec lesquelles je me serai lié. Ce n'est même pas sans chagrin que je m'éloigne des lieux que j'ai admirés. J'ai voulu revoir hier l'embouchure de l'Adour, où je n'étais allé qu'avec cet insupportable colonel Roger. Le docteur Caussade n'ayant pu m'accompagner, j'ai fait cette promenade seul. L'impression n'en a pas été gaie. Mais aussi ces grands spectacles, ces impérissables monuments de la nature, nous font sentir d'une manière trop écrasante la petitesse et la brièveté de tout ce qui est de l'homme. Figurez-vous devant moi la mer

qui mugit, terrible en ce moment. A ma gauche, le cordon des Pyrénées descend obliquement vers l'Océan, et dessine en festons d'azur sur un ciel clair et brillant comme un fond d'argent, ses sommets les plus élevés : les *Trois-Couronnes*, *Larrun*, le col de *Maïa*, le mont *d'Arrain* et peut-être *Oursouya*, que je crois reconnaître. Ce même soleil dont un rayon tombe sur ma tête pendant que je suis là me livrant à une tranquille rêverie, éclaire de l'autre côté de ce rideau vapoureux qui me sépare de l'Espagne, toutes sortes d'horreurs. Nos jeunes compatriotes, jetés par l'insatiable ambition d'un homme sur cette terre dévorante d'Espagne, tombent sous le poignard d'un hôte perfide, ou sous la balle du *guerrillero* embusqué. Tout un peuple héroïque combat pour ses princes, pour son indépendance. Que dis-je ? il combat ? Non, le combat a cessé : il se débat sous le puissant ennemi qui l'a terrassé par surprise, et il fait de tout une arme à son désespoir. Il défend la plus sainte des causes par les ressources du crime ; et après avoir déployé et enseveli ses phalanges, comme aux champs de Rocroy, il périt en détail sur les gibets, ou sous le plomb des exécutions militaires. Tout est trouble, douleur, rage et férocité au pied de ces monts ; et la nature, calme et silencieuse, suit son imperturbable cours ; et ces sanglantes luttes, et nos triomphes si cruellement

achetés, comme les triomphes de Charles-Quint ou les pompeuses solennités de l'*Ile des Faisans*, ne laisseront pas plus de traces que le passage de ce chevrier qui conduit nonchalamment ses chèvres au son du pipeau.

Le pipeau, cher Roland, n'est pas là pour arrondir ma phrase : sachez qu'ici le chevrier ne marche pas plus sans pipeau, que les bergers de Virgile. A l'heure matinale où je vous écris, avant que se soient éveillés tous les bruits de la rue, quelques notes singulièrement mélancoliques de ce pipeau annoncent le passage du chevrier et de ses chèvres, au devant desquelles se précipitent des servantes et des enfants, tous une tasse à la main, venant chercher un lait écumeux et vraiment appétissant. Ce spectacle de mœurs champêtres et primitives, qui se renouvelle tous les matins, au milieu de cette ville maritime et guerrière, n'est pas sans charme, je vous assure.

Je vous quitte, ami; je ne vous écrirai peut-être plus que d'Espagne; mais ne soyez pas inquiet si je tarde un peu. Je ne sais s'il me sera facile de vous donner de mes nouvelles. Je ferai le voyage à cheval; nous irons, je crois, le plus souvent à petites journées, avec escorte. Je vous répète ce que j'ai promis à ma mère : je serai prudent. Je n'exposerai pas inutilement l'homme qui vous est si cher à tous deux.

Tolosa, 14 Juillet.

C'est d'une assez jolie petite ville, où la route de Pampelune se sépare de celle de Madrid, que je vous écris, cher Roland. Nous sommes partis de Bayonne avant-hier, et nous avons pris pour première station Irun, qui n'est qu'un gros bourg situé presque sur la Bidassoa. Le bon Docteur nous y a accompagnés, il y a même couché, et ne nous a quittés qu'hier matin lorsque nous nous mettions en marche avec notre escorte. Car nous n'allons plus qu'en convois. Bon Docteur ! On n'est pas meilleur ni plus aimable. Je crois vraiment que ce n'est que dans le midi de notre France que l'on trouve de ces franches et excellentes natures. Je ne compte pas vous adresser un journal de mon voyage, mon ami, mais je vous ferai part de tout ce qui m'aura le plus frappé.

A un quart de lieue d'Urugne, dernier village français sur la route, nous passâmes auprès d'un joli petit château à tourelles, entouré de fossés. « Regardez bien, nous dit le Docteur, voilà le château d'Urtuby. C'est le dernier que vous verrez. Car rien de plus exact que l'expression proverbiale de *château en Espagne*, pour dire une chimère. Urtuby est bien connu de tous nos compatriotes rentrés en France. Il caractérise la patrie.

*Ibi patria.* Quand vous reviendrez, vous le saluerez avec délices. » Quand le reverrai-je, cher Roland!...

Irun est déjà bien espagnol, mon ami; et la frontière est bien plus tranchée par toute la manière d'être des habitants que par la Bidassoa. Cette rivière ronge sans cesse la fameuse *île des faisans*, qui ne tardera pas à disparaître entièrement, et qu'on pourrait appeler plus justement aujourd'hui l'*île des canards*, livrée qu'elle est à ces animaux qui barbotent sur ses bords. Voici qui va vous paraître bien enfantin : en franchissant la ligne qui, sur le pont de la Bidassoa, sépare la France de l'Espagne, j'ai ressenti une impression analogue à celle que j'éprouvai quand, pour la première fois, la porte du collège se referma entre ma mère et moi. Mais un sentiment plus grave est venu m'attrister. J'ai songé à la douleur que dut éprouver mon père, lorsqu'il abandonna son pays, sa femme et son enfant, avec bien peu d'espoir de les revoir; car, plus malheureux que tant d'autres, en s'expatriant, il obéissait à la seule voix de l'honneur, sans partager les illusions de ses compagnons d'exil.

Revenons à Irun, mon ami. Nous y avons eu un avant-goût des douceurs qui nous attendent à peu près partout. Dans ce pays il faut avoir la peau à l'épreuve de plus d'une sorte de morsure, pour que le sommeil

puisse venir vous visiter. Je suis pourtant ici dans une jolie petite chambre, où le lit se fait remarquer par des draps ornés de garnitures de mousseline et de rubans roses, à faire envie à une petite maîtresse parisienne. Il est vrai qu'il n'y a que de jeunes femmes dans la maison, et tout s'y ressent de leur élégante influence. Ce qui m'étonne, c'est leur accueil gracieux; car, pour elles, je suis un ennemi imposé par billet de logement. Voilà encore une chose à laquelle j'aurai bien de la peine à me faire, mon ami; et je vous assure que lorsque je présente ce malheureux billet, je n'ai nullement l'air vainqueur : je suis toujours tenté de demander *pardon de la liberté grande*.

Quel charmant voyage, si l'on était en pays ami ! Mais l'idée que l'enfant comme son père, la jeune femme comme le vieillard, voudraient pouvoir vous percer le cœur, cette idée cruelle empoisonne tout, bien moins par la crainte que par cette accablante certitude, qu'il n'est pas un être humain autour de vous qui puisse répondre à un sentiment bienveillant. Et pourtant ce n'est pas chez mes hôtesse seules que j'ai trouvé de la politesse : hier, à Hernani, j'étais logé chez un marchand dont le fils est, je crois, dans les bandes de Mina; je n'ai eu qu'à me louer de l'accueil qu'il m'a fait. C'est qu'il y a chez les Espagnols un fond de cour-

loisie et de fierté qui leur fait regarder un manque de politesse comme indigne d'eux. C'est le paladin saluant son adversaire de la lance dont il va le percer.

Quand nous avons quitté Irun, les recommandations du Commandant de notre escorte avaient quelque chose d'effrayant : « Marchez en ordre, ne rompez pas les rangs. » Une petite avant-garde précédait le gros du convoi, où se trouvait la voiture de M. Merval, et quelques cavaliers fermaient la marche. Je me suis tenu longtemps auprès de la portière du Comte. S'il y avait eu combat, je me serais certainement fait tuer plutôt que d'abandonner monsieur et madame Merval. Concevez-vous rien d'intéressant comme une jeune femme dans le danger ? La Comtesse montre beaucoup de courage et de gaieté. Pourtant nous avions la tête remplie de récits tragiques. On nous avait dit à Bayonne que la femme d'un commissaire des guerres que nous avions vue quelques jours auparavant, avait été brûlée avec sa femme de chambre, dans sa voiture. Nous avons appris ici que cette nouvelle était fausse. Le convoi avec lequel voyageait cette dame a été attaqué, il est vrai, presque à l'entrée de Tolosa, par une *guerilla* embusquée sur la hauteur, près du cimetière ; mais quelques hommes de l'escorte ont seuls été tués, et le reste est entré sain et sauf dans la ville.

Pour nous, après une lieue de marche, mon ami, nous aurions déjà été presque tentés de chanter :

« Ces brigands dont on nous fait peur  
Sont les meilleures gens du monde ; »

et les recommandations de la prudence étaient déjà oubliées. C'est justement comme cela que les malheurs arrivent. Les Espagnols le savent bien, et comptent sur notre incorrigible négligence à nous garder.

Nous sommes au milieu d'une petite vallée des Pyrénées, mais nous y sommes arrivés sans trop monter ni descendre, la route suivant presque toujours les cours d'eau qui coulent au pied des monts ; mais aussi c'est un labyrinthe. A la beauté du ciel, à la couleur riante des verts tapis que la nature ou la culture ont jetés sur le flanc des montagnes, je pourrais me croire encore à Cambo. Comment en présence d'une nature toute élyséenne, l'homme peut-il conserver sa férocité ? et pourtant depuis deux ans, ce n'est ici que scènes de carnage. Demain nous continuerons à nous enfoncer dans les montagnes, et ce n'est que dans trois jours que nous trouverons la plaine, à Vitoria.

Mondragon, 16 Juillet.

Vous voyez, cher ami, avec quelle exactitude je vous écris. Plus les distances m'éloignent de vous, plus je sens le besoin de m'en rapprocher par la correspondance. Comment renfermer en moi-même tout ce que je pense, tout ce que je sens ? Que serait-ce donc si je n'avais monsieur et madame Merval ? Avec eux, à la réserve près que m'imposent tant de choses, je puis m'épancher jusqu'à un certain point. Cette jeune femme qu'on devrait croire faible et frivole, est d'une énergie, et tout à la fois d'une sensibilité et d'une raison bien rares. De Tolosa jusqu'ici les monts sont plus abrupts. Pour le coup, nous avons escaladé et descendu une haute montagne, la *Descarga*. La route est devenue plus difficile ; elle suit encore autant que possible le cours des torrents, et nous avons passé sept fois sur des ponts la petite rivière la *Deva*, sur laquelle est situé Mondragon. Il est tel endroit où cinquante hommes paraîtraient devoir arrêter une armée. Aussi sommes-nous en terre promise de brigands. Tous les paysans valides sont dans les *guerillas*. Chaque contrée a ses chefs, et tous ceux de ces provinces reconnaissent l'autorité de Mina. Nous avons couché hier à Villaréal, patrie d'un de ses lieutenants, maître de ce canton. C'est

*Jaureguy*, connu par son surnom de *Pastor*. C'est un berger ; et l'on voit sur la montagne qui domine Villaréal la maison où il gardait les troupeaux. Nous 'avons aperçu plus d'une fois quelques-uns de ses hommes qui, sur les hauteurs, suivaient notre convoi comme les requins suivent un bâtiment. Le meurtre est partout. Partout d'horribles représailles. De chaque côté de la porte de Mondragon, où nous couchons aujourd'hui, un arbre est chargé des affreux restes de *guerilleros* qui ont été pendus. A cette vue, j'ai crié à madame Merval : « Fermez les yeux, Madame, jusqu'à ce que je vous dise de les rouvrir. » Chose affreuse ! Nous avons adopté l'atroce système des otages, et les parents des partisans expient les meurtres que ceux-ci peuvent commettre.

On m'a raconté un trait remarquable d'audace de Pastor. Le commandant de place de Villaréal avait fait emprisonner comme otages la mère et la sœur de ce chef de bande. Un soir ce commandant, le commissaire des guerres et son secrétaire, se promenaient dans le bourg, car nulle part on ne peut sans danger dépasser les palissades qui défendent toutes les entrées. Le commandant, abordé par quelqu'un qui veut lui parler d'affaires, s'arrête avec le commissaire. Le secrétaire continue sa marche ; arrivé à la palissade, sur la grande route, où se trouvait une sentinelle, il fait quelques pas

encore ; il voit venir vers lui, au petit pas de sa mule, un homme dans le costume d'un habitant aisé, ce qui l'encourage à avancer un peu. Alors l'inconnu sautant à bas de sa mule, appuie sur la poitrine du promeneur imprudent la bouche d'un pistolet, en disant : « Silence ! suivez-moi ou vous êtes mort. » C'était Pastor lui-même, qui, ayant emmené son prisonnier, écrivit au commandant de place : « Quand vous m'aurez renvoyé ma mère et ma sœur, je vous renverrai le secrétaire du commissaire des guerres. » Et l'échange fut fait. Mais les choses ne se passent pas toujours aussi heureusement.

M. Merval est logé chez le curé, brave homme, aimable et gai, qui a dîné avec nous et a même voulu fournir son contingent, en nous faisant boire d'excellent vin de Malaga. Cette générosité à l'égard des Français est loin d'être commune. Comme je vous l'ai dit, nous trouvons chez nos hôtes de la politesse, mais c'est tout. Ce curé, à qui je disais ce que m'avait fait éprouver la vue des malheureux dont les restes étaient exposés à l'entrée de Mondragon, nous a raconté du commandant de place, des actes d'une si ignoble férocité, que je ne veux pas vous les retracer ; de pareils hommes me font trop rougir pour mon pays.

Briviesca , 19 juillet.

Pour le coup, cher Roland, adieu la France!... car ce n'est pas à Irun que je m'en suis séparé.

Tant que j'ai été dans les Pyrénées, tant que j'ai pu apercevoir à l'extrême horizon, le dernier de leurs sommets, ces montagnes, loin de me paraître une barrière entre mon pays et moi, semblaient me rattacher à cette France que nous n'aimons jamais tant que lorsque nous en sommes éloignés. C'est hier, après avoir quitté Vitoria, à environ un quart de lieue de cette capitale de l'Alava, à un endroit nommé *Arignis*, que j'ai vu s'abaisser et disparaître à l'horizon la dernière cime pyrénéenne. Je l'ai saluée bien plus du cœur que des yeux. Eh bien, après ce dernier adieu, je me suis senti plus résolu. Maintenant mes vaisseaux sont brûlés. C'est-à-dire que j'ai derrière moi l'Ebre et le défilé de Pancorbo, dans la *Sierra* qui sépare les plaines de la *Vieille-Castille*, des provinces du nord de l'Espagne.

Nous avons cheminé tellement à petites journées jusqu'à Vitoria, qu'on eût dit que par une force magnétique la frontière retardait nos pas. Aujourd'hui nous avons fait onze lieues, parce que notre escorte en

a rencontré une autre qui amenait des prisonniers, et avec laquelle nous avons pu continuer notre route. Malgré cette longue marche, et l'extrême chaleur, je ne suis nullement fatigué. Vous n'en serez pas surpris quand vous saurez que presque depuis Mondragon, j'ai voyagé dans la voiture de M. Merval. Mais pour vous dire comment cela s'est fait, il faut que je revienne sur mes pas.

Nous quittâmes Mondragon avant-hier à quatre heures du matin. A ce moment de la journée, la fraîcheur de l'air, le velouté de la lumière, le bruit des torrents (nous avons encore traversé sept ou huit fois la Deva), les balsamiques émanations de toutes les plantes aux feuilles desquelles la rosée scintillait en émeraudes et en rubis; toute cette nature heureuse et calme dont l'homme ne troublait pas encore la paix, remplissait l'âme d'un sentiment délicieux. Bientôt nous commençâmes à gravir une côte assez raide, au haut de laquelle est assis le bourg de Salinas, qu'il faut traverser. De l'autre côté, la route continue encore de monter, et comme un serpent elle rampe sur le flanc de la montagne. A notre gauche, à une grande profondeur, le fond d'un étroit vallon fermé par les montagnes qui forment un bassin, et dont les sommets sont boisés. En cet endroit, quoique, ainsi que dans toutes les villes et à peu près

dans tous les bourgs qui se trouvent sur la route, nous ayons à Salinas une petite garnison, nos courriers et nos convois ont souvent été attaqués. Il était six heures; le temps était lourd; depuis que nous avons quitté la vallée toute fraîcheur avait disparu, pas une haleine de vent. De gros nuages noirs qui paraissaient à peine se mouvoir, avaient pourtant fini par envahir le ciel, et s'abaissant sur la cime des monts, qu'ils dérobaient à notre vue, répandaient autour de nous une sinistre obscurité. Bientôt le tonnerre gronde; ce ne sont pas des éclats plus ou moins rapprochés, c'est un roulement continu. D'un côté à l'autre de la gorge où nous nous enfonçons, les éclairs se croisant, semblent former une barrière de feu pour nous fermer le passage. Tout-à-coup, comme nous commençons à descendre une pente de la route, la foudre éclate avec un affreux fracas. Le cocher de M. Merval n'est plus maître de ses chevaux effrayés; une des chaînettes par lesquelles ils retenaient le timon se rompt, et la voiture allait rouler dans le précipice. Je m'élance à la tête des chevaux, j'en saisis un par le mors, et aidé par quelques hommes de l'escorte, à qui j'avais crié *retenez les chevaux!* je parviens à détourner la voiture en travers du chemin; un jockey du comte, qui était auprès de moi, s'était jeté à bas de son cheval, et tâchait de détacher les traits. Alors j'ouvre la portière,

et je reçois Madame Merval dans mes bras. En cet instant la nue crève sur nos têtes, et verse des torrents de pluie; entr'ouvrant mon manteau, j'en enveloppe la comtesse, dont je sentais battre le cœur. Après le péril où je l'avais vue, j'étais heureux, mon ami, heureux à un point que je ne saurais vous exprimer, de la sentir là hors de danger. C'est un des moments les plus doux de ma vie.

Les chevaux étaient dételés; il n'y avait donc plus aucun risque à courir; aussi madame Merval passant sa charmante tête hors de mon manteau et s'étant assurée de l'état des choses, remonta en riant dans la voiture, que son mari n'avait pas même été obligé de quitter, tant nous avions été prompts à parer le danger. Quand je voulus aller rejoindre mon cheval, je m'aperçus que je ne pouvais marcher qu'avec beaucoup de difficulté. J'avais reçu à la hanche une forte contusion, causée, je crois, par le choc du timon, ou par un coup de pied d'un des chevaux, qui s'était cabré quand je les avais détournés. La Comtesse m'ayant vu boîter, ne voulut pas que je remontasse à cheval; et le Comte se joignit à elle pour me presser d'achever en voiture la route, au moins jusqu'à Vitoria. Je finis par céder à leurs instances. Madame Merval me dit qu'elle n'avait pas oublié qu'elle avait promis à ma mère d'avoir soin de moi.

Elle craignait que la contusion que j'avais reçue n'eût réveillé la douleur de mon coup d'épée, et dans le fait, c'était au même endroit.

Voilà, mon ami, comment je suis venu jusqu'ici en voiture. Des attentions comme celles dont je suis l'objet dédommagent de bien des choses. Monsieur et madame Merval disent à tout le monde qu'ils me doivent la vie. Le ciel avait d'un seul coup épuisé toutes ses cataractes et tous ses feux, car la pluie et les éclairs avaient cessé, et nous n'entendîmes plus que quelques grondements lointains du tonnerre. Lorsque nous débouchâmes dans la plaine, elle riait sous le soleil, tandis que, derrière nous, les Pyrénées étaient encore couvertes d'un rideau noir. Bientôt nous vîmes briller les toits de Vitoria, petite ville, pour le coup, et l'on peut dire la première, car tout le reste peut passer pour village ou bourg.

Nous avons couché hier à Miranda, autre petite ville sur l'Ebre. Les bords de cette rivière sont occupés par une bande de *guerilleros* que commande un nommé Longa, fameux par sa férocité. Il s'est fait le bourreau des malheureux français qui tombent entre les mains de sa troupe, se réservant l'horrible plaisir de les torturer lui-même. A environ deux lieues de Miranda, comme nous nous entretenions des cruautés imputées à ce monstre, tout-à-coup un mouvement extraordinaire se

fit dans notre escorte. Un détachement de dragons prend le grand trot et nous abandonne; quelques personnes effrayées crient : *Voilà les brigands!* je vis que ce cri produisait son effet sur monsieur et madame Merval. Le Comte était sans armes, mes pistolets étaient restés dans les fontes de ma selle; j'avais mon sabre, sur lequel je mis la main, et je cherchais à m'élancer hors de la voiture, en demandant à tous ceux qui en approchaient, ce qu'il y avait; mais dans cette alerte personne ne me répondait; les dragons étaient déjà loin, et il ne restait aucun homme de l'escorte autour de nous. Enfin nous fûmes rejoints par quelques fantassins, et un sous-officier m'expliqua que les dragons avaient pour mission de ramener à Vitoria un convoi d'une centaine de prisonniers qui en ce moment se trouvait en vue sur la route, et au devant duquel ils venaient de courir. C'était la cause de notre alerte, dont personne ne fit plus que rire. Bientôt nous passions l'Ebre sur un beau pont, et nous entrions à Miranda. La principale rue a été brûlée en partie, et l'Empereur traversa la ville en passant presque au milieu des flammes. C'est la première trace de guerre un peu considérable qui ait attristé nos regards. C'était la fête de je ne sais quel saint (le calendrier espagnol en est chargé). Dans l'après-midi, madame Merval désira se mêler aux

habitants parés qui se promenaient sur la grande route du côté de Madrid. Quoique je souffrisse encore un peu de ma contusion, j'accompagnai la Comtesse et son mari. A la sortie de la ville, la route est dominée sur la gauche par une hauteur d'où une sentinelle observait la plaine. Parmi les promeneurs se trouvaient des Français. Nous apercevions un groupe auprès d'un calvaire qui paraissait le terme de la promenade, et jusqu'au pied duquel nous comptions aller. Soudain nous entendons des cris qui partent de ce groupe; nous nous enquérons de ce qui les cause; un Espagnol nous dit en continuant tranquillement sa promenade : *c'est un Français qu'on tue*. Jugez, mon ami, si je fis rebrousser chemin à madame Merval! Je cours vers notre malheureux compatriote, mais déjà quelques Français le ramenaient couvert de sang. Il avait été assailli par deux hommes, était parvenu à en renverser un, mais avait été frappé par l'autre, de plusieurs coups de poignard sur la tête. Du reste, parmi les Espagnols, hommes ou femmes, personne ne fut troublé dans sa promenade par cet événement, qui ne fit certainement pas plus d'effet que n'en produirait chez nous un chien sur la patte duquel on aurait marché. L'assassiné est un malheureux employé des vivres, et ses blessures sont assez graves. Quelle horrible guerre, mon ami! si toutefois

c'est là de la guerre. Vous trouverez partout bien des gens qui diront avec Lafontaine :

« Je ne suis pas de ceux qui disent, ce n'est rien,  
C'est une femme qui se noie. »

Mais vous ne verrez pas un Espagnol qui ne dît : *Ce n'est rien, c'est un Français qu'on assassine.*

Je vous laisse à penser si ce premier essai de promenade donne à madame Merval l'envie de recommencer. Il n'est que trop certain que nous ne pouvons pas quitter l'intérieur des villes; encore on dit que la nuit nous ne sommes pas en sûreté dans les rues. Il est pourtant dur pour des conquérants d'avoir la ville pour prison; surtout quand comme moi on aurait tant d'envie de courir la campagne. Ce n'est pas que depuis Vitoria jusqu'ici elle ait rien de bien séduisant. A mesure que nous avançons, les lieux et les habitants ont une physionomie de moins en moins riante. Jusqu'à Vitoria les populations ont beaucoup de la vivacité des Basques français; mais à présent que nous sommes entrés dans la vieille Castille, la gravité castillanne se fait déjà remarquer, Chargés de leurs manteaux bruns, dont par cette température de canicule ils se cachent la bouche comme nous pourrions le faire sur les bords de la mer glaciale, la tête couverte d'un chapeau à larges

rebords, de dessous lequel leurs yeux ardents laissent échapper des regards farouches, les hommes ont tous l'air de ce qu'au surplus ils sont bien réellement pour nous, de sombres conspirateurs.

A environ cinq lieues de Miranda, nous avons traversé le fameux défilé de Pancorbo. Figurez-vous, dans une chaîne de rochers d'une grande élévation, une percée naturelle qui laisse tout juste le passage de la route et d'un ruisseau. Une fois entré dans cette gorge étroite, à la rencontre de laquelle rien ne vous a préparé, vous êtes entre deux murailles de roches dont les cîmes aiguës percent le ciel. Un vieux fort que nous avons aperçu de loin sur la droite, domine la contrée à dix lieues à la ronde, et ne voit pas ce qui se passe à ses pieds. Aussi quoique nous y ayons quelques hommes, n'a-t-il jamais empêché nos courriers d'être attaqués à l'entrée du défilé, où la route de Bilbao vient s'embrancher avec celle de Vitoria. Il était huit heures du matin quand nous avons commencé à nous enfoncer dans ce passage. Le ciel, à notre zénith, était serein et d'un lumineux tel que nous ne pouvions douter que le soleil, dont au reste nous avons déjà ressenti l'ardeur dans la plaine, n'embrasât la voûte céleste; mais pas un de ses rayons ne pénétrait jusqu'à nous. Bientôt nous fûmes frappés d'une fraîcheur et d'une sonorité sem-

blables à celles qui règnent sous les immenses voûtes de nos vieilles cathédrales. Nous admirions avec une certaine émotion, quand le tambour de notre escorte battit, et un malheureux fifre se mit à l'accompagner en jouant l'air de *Cendrillon*, *Il n'est pas de plaisir, de bonheur sans amour*. Eh bien, mon ami, vous croirez peut-être que je maudis cette musique monotone qui réveillait tous les longs échos de ces rochers, et qui ne cessa de se faire entendre que lorsque nous fûmes arrivés au petit bourg de Pancorbo. Non; elle me fit rêver tristement; elle me reportait auprès de vous, au théâtre Feydeau.

Burgos, 21 Juillet.

Hier nous avons quitté Briviesca, jolie petite ville dans une fraîche vallée, pour venir coucher à Burgos, où nous séjournons aujourd'hui. Partis de grand matin, nous admirions cette campagne riante, où l'on n'entendait que le chant joyeux de nombreux oiseaux :

• Ma con piena letizia l'ore prime .  
Cantando ricevieno intra le foglie ,  
Che tenevan bordone alle sue rime <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Dans une joie vive, ils accueillaient les premières heures

Il y a moins de deux ans, deux armées se livraient là un combat sanglant. Tout retentissait du bruit du canon, et le sang rougissait ces herbes aujourd'hui fraîches et brillantes de rosée. Mais c'est dans la plaine de Burgos que la plus grande bataille eut lieu. Le vainqueur fit payer cher à cette ville, capitale de province, la résistance de l'armée qui en défendait les approches. Un faubourg fut brûlé. Pendant trois jours la ville fut livrée au pillage. Sa magnifique cathédrale seule fut épargnée, grâce au zèle généreux du maréchal Bessières, à qui les Espagnols en ont conservé une vive reconnaissance. Tout ce que le soldat ne pouvait emporter fut brisé, amoncelé sur les places, dans les rues, et livré aux flammes. La dévastation fut si complète, mon ami, qu'aujourd'hui encore un dénuement extrême règne dans toutes les maisons, et l'on a de la peine à y trouver un lit. L'autorité française a construit au bord de la rivière, sur la rive opposée au faubourg détruit, une promenade au milieu de laquelle elle a fait transporter le tombeau du Cid, qui était à la *Chartreuse*, à peu de distance de la ville. Les Espagnols n'avaient pas besoin de la pierre de ce monument pour y aiguïser leurs poignards.

du jour en chantant sous le feuillage dont le frémissement répondait à leurs voix. (DANTE. *Purg.*, ch. XXVIII.)

L'exaspération contre nous paraît extrême. Les bandes de cette province ont pour chef un ancien curé, nommé *Mérino*. Trois potences sont dressées sur un tertre tout près de la ville ; et la rude sévérité du général Dorsène qui commande ici , a soin qu'elles soient toujours garnies. Mais, chose incroyable, un de nos officiers qui avait eu la curiosité de s'en approcher seul, y a été trouvé pendu. « Mon Dieu, me disait tout-à-l'heure madame Merval, l'air de tristesse et de désolation qui règne ici serre le cœur. » Aussi quoique Burgos soit la seule grande ville que nous ayons vue depuis la Bidassoa , nous avons hâte d'en partir.

Boceguillas, 24 Juillet.

Nous voici, cher ami, dans le plus mauvais gîte que nous ayons rencontré depuis que nous sommes en route. C'est un misérable village dans une plaine toute nue, grillée dans cette saison, Dieu sait ! Si l'on y apercevait quelque moulin-à-vent, elle pourrait le disputer au célèbre champ de *Montiel*, témoin de la première prouesse de Don Quichotte. J'ai cru que notre cervelle ne résisterait pas plus que celle de l'illustre chevalier à l'ardeur du soleil. Le Comte et madame Merval sont logés dans une maison passable. Pour moi j'ai demandé

la permission de coucher dans leur voiture. J'y suis maintenant installé à vous écrire, ne pouvant me décider à profiter du moins mauvais bouge que j'aie pu trouver. Figurez-vous les maîtres de la maison, mari et femme, avec leur vieille mère, un troupeau d'enfants déguenillés, les mules, dont l'odeur m'est insupportable, et l'animal qui *s'engraisse de glands*, tout cela pêle-mêle dans un taudis. Quelque peu attrayante que paraisse cette campagne, j'y aurais bien fait un tour de promenade, si là comme partout, ce n'était chose interdite aux français. Je n'aurais toujours pas pu y enrichir beaucoup mon herbier, car autant vaudrait herboriser dans une pailleasse. J'ai eu plus de regret de mon inaction forcée à Lerma; qui domine une vallée où des bois et un ruisseau m'invitaient à descendre. Mais il a fallu me contenter d'arpenter la place du bourg, où la vue est attristée par le palais des Médina-Celi, dévasté et converti en caserne.

Au moment de partir de Burgos, on m'a remis la lettre par laquelle vous m'annoncez la mort de votre pauvre cousin Henri. Quoique vous n'eussiez aucun espoir de le conserver, j'étais loin de croire sa fin si prochaine; et lui s'est éteint en faisant des châteaux en Espagne dans lesquels son amitié me mêlait encore. Vous allez donc conduire ses restes à la terre de votre

oncle. Bon Henri !... plus malheureux que toi, combien ne dormiront pas à côté de leurs pères ! Il n'en est que trop qui peuvent dire aujourd'hui :

« Sed sine funeribus caput hoc, sine honore sepulcri,  
Indeploratum barbara terra teget <sup>1</sup>. »

Encore à combien ce dernier asile n'est-il pas refusé !.... Précisément au pied de ce Somo-Sierra, qui ferme notre horizon, et que nous franchirons demain, de combien de nos compatriotes le vautour seul a fait les funérailles !

Alcovendas, 27 Juillet.

Demain, cher Roland, nous faisons notre entrée à Madrid, dont nous ne sommes plus qu'à trois lieues, mais dont rien ne nous annonce la proximité. Nous sommes dans un village moins misérable que Boceguillas, mais situé, comme ce dernier, dans une campagne nue, sur les sables de laquelle rampent les grêles tiges de la giroflée de Mahon. Nous avons franchi

<sup>1</sup> Privé de funérailles, privé des honneurs d'un tombeau et de larmes, mon corps sera recouvert par la terre d'un pays barbare.

( OVID. Trist. )

la chaîne du *Somo-Sierra* par le passage qui fut si vaillamment enlevé par nos troupes sous les ordres de l'Empereur, après un combat acharné et meurtrier, qui nous ouvrit la Nouvelle Castille et presque Madrid. De ce côté des montagnes jusqu'à la petite ville de Buytrago, la campagne change d'aspect et la verdure repose les yeux de l'extrême éclat du ciel. Les flancs des monts sont recouverts de pâturages, et le chêne-vert ombrage les rochers.

Buytrago est une petite ville entourée de fortifications mauresques dont les dentelures se dessinent sur un fond de montagnes lointaines aux sommets neigeux. Au pied de la ville roule une petite rivière aux bords sauvages, sur un lit de roches. Avec quel délice je me serais plongé dans son eau limpide ! Je voyais les champs couverts de belles touffes de lavande stæchas, aux jolis panaches violets ; des plantes grasses sortaient des fentes des rochers. J'aurais eu bien du plaisir à en faire récolte avec madame Merval ; mais force nous a été de nous claquemurer derrière les remparts.

« Quàm miserum portâ vitam muroque tueri ! » <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Qu'il est triste d'abriter sa vie derrière des portes et des remparts !

(OVID. Trist., p. 712.)

Je n'ai jamais si bien compris le pauvre oiseau se battant contre les barreaux de sa cage. Heureux le bœuvier vaguant à l'aventure à la queue de ses bêtes ! Pas ici, il est vrai ; car nos colonnes mobiles, qui battent le pays pour en tirer des subsistances, ne laissent pas un coin en paix.

3 Août.

Enfin, cher Roland, depuis six jours nous voilà établis à Madrid ; je dis *nous*, car la manière dont me traitent monsieur et madame Merval, fait que je me regarde presque comme de leur famille.

Je vous ai dit qu'à Alcovendas rien n'annonçait la proximité de Madrid ; on arrive jusqu'au mur d'enceinte de la ville sans que les approches en soient marquées par rien. Point de maisons de campagne, point de guinguettes, point de faubourgs, point de mouvement. De loin le palais des rois frappe d'abord les regards par sa masse. Des clochers nombreux mais modernes, mais ressemblant plutôt à des pagodes ou à des minarets qu'aux flèches ou aux tours de nos églises ; une campagne aride, brûlée par le soleil, et traversée par quelques chemins sablonneux ; un ciel ardent, éblouissant, donnent au tableau un aspect tout-à-fait oriental. Au

calme qui vous entoure, on ne croirait jamais qu'à quelques pas de là on va se trouver au centre de tous les intérêts, de toutes les passions qui peuvent remuer le cœur de l'homme. Toujours, mon ami, en entrant dans une ville pour la première fois, j'éprouve un serrement de cœur pénible; il me semble que quelque malheur m'y attend. D'abord j'ai pu prendre cela pour un pressentiment; mais, Dieu merci, si c'en était un, il a presque toujours été trompé. Vous savez que je ne crois pas aux pressentiments. Rien n'est si commun que de qualifier ainsi ses craintes ou ses espérances; et si, une fois par hasard, elles se réalisent, voilà un exemple de pressentiment non trompé qui fera oublier tous ceux qui sont restés à l'état de chimère. Enfin, mon ami, Dieu veuille qu'il en soit de cette fois comme de tant d'autres; car l'impression que j'ai éprouvée en passant la porte Fuencarral, par laquelle nous sommes entrés à Madrid, n'a été rien moins qu'agréable.

Le comte Merval occupe un charmant hôtel avec jardin, au bout de la rue d'Alcala, qui est une des plus belles de la ville, et au coin du *Prado*, magnifique promenade publique. J'ai un logement modeste, mais assez joli, dans la même rue, ce qui était presque nécessaire, pour la facilité de mes relations journalières d'affaires avec le Comte. Je vois bien que je serai ici

plus livré à moi-même que je ne l'ai été depuis que je vous ai quitté. A Bayonne, dans cette longue route surtout, j'étais toujours avec monsieur et madame Merval; c'était une douce société, rendue plus intime par les incidents du voyage. Ici le Comte, par son rang, sa mission, sera au niveau de tous nos grands personnages, français et espagnols; et il devra beaucoup les fréquenter. La Comtesse ne peut manquer d'être vivement recherchée pour elle-même et sera lancée dans le tourbillon de la nouvelle cour.

J'ai trouvé en arrivant ici une lettre de ma mère, et je lui ai répondu immédiatement. C'est à elle que j'écris quand ce n'est pas à vous. Elle m'apprend que la jolie madame de Vérance vient de se remarier; et elle s'en étonne. Pour moi, je n'en suis nullement surpris; et avec toute sa grande passion pour son mari, elle m'a toujours paru ressembler beaucoup à sa belle-sœur, qui disait d'un ton si gentiment mignard : « Ah ! quand on a perdu un chien qu'on aime bien, c'est affreux; il faut vite en ravoit un autre, sans cela on serait inconsolable. »

---



## SECONDE PARTIE.

Jusqu'ici, Madame, l'histoire que je me suis chargé de vous raconter, n'a guère marché; et au lieu de vous transcrire cette longue correspondance de mon ami, j'aurais pu, en deux pages, vous dire tout ce qu'il vous était nécessaire de savoir. Mais je voulais vous faire connaître intimement les personnages dont le sort a excité votre curiosité. Je voulais vous y attacher; et je n'y serais pas parvenu par ce que je vous aurais dit, comme en vous faisant vivre avec eux. Dans ces lettres de Sainte-Rive vous le retrouverez tout entier; et les détails qu'elles renferment peuvent vous expliquer bien des choses dont vous pressentez déjà sûrement une partie. Et puis, Madame, faites la part du conteur: cette correspondance, qui vous paraît peut-être quelque peu fastidieuse, a pour moi un grand attrait. Laissez faire le temps, et quelque jour vous direz comme moi: je ne connais rien d'attachant, de doux et de triste, comme de relire d'anciennes lettres de nous ou de nos amis. Rien ne nous retrace plus vivement le passé; et

les objets que nous retrouvions dans notre souvenir, comme une image affaiblie par la teinte vaporeuse de l'éloignement, se remontrent là dans toute leur force et leur vivacité. Rien ne nous rend plus frappants les changements que les années ont faits en nous et autour de nous. Ce sont trop souvent des correspondants que la mort a enlevés, et, ce qui est peut-être pis encore, des affections que le temps a emportées.

Enfin, Madame, encore une fois, je vous demande pardon de me complaire si fort dans les détails de mon récit. Ceux à qui l'avenir n'a plus rien à promettre se plaisent aux rêves du passé. En avançant dans la vie, nous nous cramponnons à nos souvenirs, comme pour ralentir le mouvement qui, à travers une existence de plus en plus décolorée, nous entraîne vers le terme fatal; mais la vivacité de ces souvenirs même, ne sert qu'à nous faire sentir plus tristement encore la distance qui nous sépare de leur objet. Je tâcherai maintenant d'être un peu plus bref. Pendant neuf mois que Sainte-Rive resta à Madrid, à une interruption près, sa correspondance avec moi fut toujours presque aussi suivie; mais je ne prendrai plus dans ses lettres que ce qui me paraîtra devoir vous présenter les personnages sous un nouveau jour, ou, si je puis parler ainsi, renfermer en germe les événements qui suivront.

Mais je m'aperçois que si les lettres de Sainte-Rive, et ce que je vous ai dit de lui, vous l'ont fait connaître au moral, il n'en est pas de même au physique, dont je ne vous ai pas encore parlé ! Mon désir de vous intéresser à mon ami devrait peut-être me faire garder le silence sur ce point ; non que le portrait que j'ai à vous faire ne soit celui d'un bien charmant garçon ; mais un romancier, en vous peignant son héros ou son héroïne des couleurs qu'il croit les plus flatteuses, ne fait guère le plus souvent que révéler les préférences du peintre, et manque son effet sur la moitié de ses lecteurs. Il nous peint une brune, et j'aime les blondes ; une femme grande et pâle, et je préfère une taille moins élancée, un teint plus animé. Moi qui n'écris que pour vous seule, Madame, si je faisais un portrait de fantaisie et que je connusse votre goût, je ne manquerais pas de m'y conformer ; mais hélas ! je n'ai que le triste rôle d'historien, et j'ignore vos préférences. Cependant, quoique en laissant votre imagination se faire un Sainte-Rive de sa façon, le véritable Sainte-Rive ne pût peut-être qu'y gagner, ma véracité veut que je vous trace une image ressemblante.

Sainte-Rive avait cinq pieds quatre pouces, une taille mince, l'allure vive et dégagée, la tournure la plus gracieuse et la plus distinguée, et, chose fort appréciée

dans un temps où le pantalon large ne rendait pas tous les genoux égaux, quelque gros ou cagneux qu'ils puissent être, ni toutes les jambes pareilles, bien que les unes soient effilées en fuseaux et les autres tournées en balustres, il avait la jambe remarquablement belle, et les pieds petits et bien placés. Clergé, fameux maître de danse de notre temps, se dépitait de voir se contenter de danser comme tout le monde (ce qui du reste n'était pas alors peu de chose), un jeune homme *qui avait tant de moyens*, disait-il, et qui, s'il eût voulu, aurait éclipsé le beau Tréniz. Les études sérieuses auxquelles il s'était livré, les malheurs dont son enfance avait été entourée, avaient peut-être augmenté une légère teinte de mélancolie que sa figure devait en partie, je crois, à la forme de ses sourcils, un peu abaissés vers les tempes. Ils étaient bruns ainsi que ses cheveux. Ses yeux étaient noirs; et son regard, qui n'en était pas moins habituellement d'une grande douceur, s'animait souvent et devenait d'un brillant et d'une vivacité qui n'appartiennent pas d'ordinaire à des yeux aussi grands. Un front élevé, un nez droit, bien pris et bien filé; une bouche bien coupée, des lèvres vermeilles, fraîches et souriantes, des dents admirables, un air uni et bon enfant; voilà Sainte-Rive. Dans nos réunions de jeunes gens, je vous assure qu'il était beau entre les beaux, et

il était si éloigné de toute fatuité, qu'il était aimé de tous.

Pour commencer à tenir ma promesse de brièveté, je laisse de côté tout ce qui concerne les premiers moments de séjour de Sainte-Rive à Madrid.

---

Madrid, 17 Septembre.

Quoique madame Séverin habite un quartier fort éloigné de l'hôtel de M. Merval, elle y vient continuellement, et j'avoue qu'on l'y accueille beaucoup trop bien à mon gré. Il s'en faut, mon cher ami, que le temps ait diminué l'espèce de répulsion que j'ai éprouvée pour cette femme, la première fois que je l'ai vue; et si, comme nous l'avons reconnu, l'amour qui succède à l'antipathie est le plus ardent et le plus durable, jamais passion ne fit dans un cœur les ravages dont le mien est menacé. Si vous m'aviez vu hier cependant, au théâtre de la Crux, où j'avais accompagné monsieur et madame Merval, et où nous avons été rejoints par cette inévitable dame Séverin, vous auriez pu croire que le

moment du revirement complet de mes sentiments était presque arrivé. Elle fut fort aimable. Le fait est qu'elle a de l'esprit; et comme elle se permet de dire tout ce qui lui passe par la tête, il lui arrive, ainsi qu'aux enfants, de rencontrer quelquefois un mot qui mérite d'être rapporté; mais elle a une sécheresse de cœur, et un manque de retenue qui me repoussent. Elle va beaucoup chez la marquise de Zayas, espagnole élevée en France, qui connaît tous nos bons écrivains, et peut en citer de mémoire les plus belles pages. Tous nos généraux se réunissent dans le salon de cette dame; et j'y ai accompagné monsieur et madame Merval les deux seules fois qu'ils y aient paru.

Mais revenons au théâtre de la Crux. On donnait l'opéra de *Télémaque*. Madame Séverin était fort gaie, fort causante; elle plaisantait sur le héros de la pièce. Tout-à-coup sa physionomie s'assombrit; elle garde le silence. Enfin elle se lève, disant qu'elle n'y tient plus, qu'une femme a, dans la loge voisine, un bouquet dont l'odeur la suffoque. Je ne puis pas ne pas lui offrir mon bras pour qu'elle puisse sortir et prendre l'air un instant. Je la conduis dans le corridor de notre loge; mais après y avoir fait quelques pas, elle se trouve si incommodée qu'elle demande à retourner chez elle. Nous saluons monsieur et madame Merval, et nous voilà

partis. Je comptais que nous allions prendre une voiture; mais la Baronne préférait marcher; elle prétendit que cela lui ferait du bien; et, s'appuyant sur mon bras, elle s'achemina vers le palais du Roi, près duquel elle demeure. J'oubliais de vous dire que son mari remplit en ce moment une mission en Estramadoure. La Baronne, dans notre trajet, me dit qu'elle était bien fâchée de me priver ainsi de la suite du spectacle (et j'y avais vraiment regret); elle me demanda pardon de la corvée (ce fut son mot) qu'elle me faisait faire. Toute galanterie à part, je ne pouvais laisser passer de pareilles expressions sans me répandre en protestations aimables, quoique l'on me parût les rechercher un peu, et que rien ne me rende plus muet que l'envie que l'on montre de me faire parler.

Arrivés au terme de notre course, la Baronne, un peu fatiguée, loin de quitter mon bras, s'y appuyait si languissamment que je la conduisis jusqu'à son salon. Sa femme de chambre, après avoir posé une bougie sur un guéridon, était sortie, et j'allais me retirer, quand madame Séverin, se jetant sur un canapé, s'écria, en portant les mains à la coulisse de sa robe : « Ah! mon Dieu! j'étouffe! » et elle me parut s'évanouir. Je ne sais où trouver une sonnette, car ici il n'y a pas de cheminées; j'ouvre la porte du salon, et j'appelle à grands

cris la femme de chambre, qui accourt tout effarée, au secours de sa maîtresse. Mais celle-ci avait déjà repris ses sens; et lorsque je m'approchai d'elle pour lui exprimer mon inquiétude, elle me dit, avec un sourire passablement sardonique : « Ce n'est rien... Vous pouvez retourner à Ithaque. » Là-dessus, très-humble révérence de ma part, et me voilà loin de Calypso. Mais il était malheureusement trop tard pour que je revisse Ithaque.

Ce matin, je suis allé donner des nouvelles de madame Séverin à monsieur et à madame Merval, et je leur ai raconté mot pour mot comment les choses se sont passées. Cela a mis le Comte d'une gaieté que je ne lui avais jamais vue. Il a ri de tout son cœur. Il prétend que la Baronne ne me pardonnera jamais. Il ne l'aime pas, et voudrait qu'elle se rendît plus rare; mais elle semble vouloir au contraire se rapprocher de plus en plus de madame Merval. Elle a fait à celle-ci le sacrifice d'une gentille petite femme de chambre espagnole dont la Comtesse avait besoin, mais à laquelle elle ferait fort bien, je pense, de ne pas trop se fier, si elle avait quelque chose à cacher. Je crois que madame Séverin est heureuse de trouver une sorte de refuge dans la bonté de madame Merval. Depuis notre arrivée à Madrid, les bruits injurieux sur la conduite de la Baronne prennent tous les jours plus de consistance. On prétend

qu'il en est venu plus que de raison aux oreilles, ou même aux yeux de son mari, et qu'il use envers sa femme de moyens de correction un peu violents, renouvelés de Sganarelle.

Madrid , 25 Septembre.

Les beaux jours vont s'enfuir, l'automne commence à effeuiller les arbres du Prado, dont la dépouille tombe en tournoyant aux pieds des promeneurs. Après avoir parcouru le jardin botanique, qui m'offrait un peu de solitude, je suis revenu sur la promenade, en pensant tristement au sort de notre ami Nazière, tué au siège d'Alméida. Ma mère, qui m'annonce cette mort, m'en paraît fort affectée. En vérité, je porte quelquefois envie à cette foule de sans-soucis, que je rencontre ici partout. Si chaque pas dans la vie doit être marqué par la tombe d'un parent, d'un ami, serions-nous donc si coupables de détourner parfois la vue?

Je fus tiré de mes tristes réflexions par l'arrivée de monsieur et de madame Merval, qu'accompagnait madame Séverin. Nous nous assîmes. Nous avions remarqué depuis quelque temps une petite *Gitane* (sorte de Bohémienne qu'on ne trouve qu'en ce pays) qui, vive, légère, pleine de gentillesse, s'accompagnant de son tambour

de basque, chantait des couplets en espagnol *agitanado*, idiôme particulier à cette race. Sa chanson finie, elle tendait à ses auditeurs une petite sebile en demandant *una limosna* (une charité); mais souvent elle ne recevait pour réponse que cette phrase consacrée *No tengo dinero* (je n'ai pas de monnaie); car, en pareil cas, nous cherchons à couvrir notre dureté d'un mensonge. *La Gitanita*, qui a treize ou quatorze ans, disait ensuite à qui voulait l'entendre, quelques mots de bonne aventure. Madame Merval avait regretté de ne rien comprendre à sa chansonnette; ayant retrouvé au Prado la pauvre enfant au moment où elle y exerçait sa petite industrie, j'avais écrit sous sa dictée sa chanson gagne-pain, dont j'avais, bien entendu, été obligé de me faire expliquer par elle, tant bien que mal, une foule d'expressions baroques de son jargon bohémien. Cette chanson, mon ami, je l'ai traduite, et madame Merval m'en a fait de grands compliments. A mon tour, je l'ai fait apprendre par la petite sorcière; elle est venue aujourd'hui comme à son ordinaire faire sa ronde; et madame Merval, qui était curieuse d'entendre mes couplets dont nous ne savons pas bien l'air, les lui a demandés. Elle nous les a débités avec un accent si original qu'elle nous a beaucoup divertis. Les voici :

La Gitanita !

Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Ah ! Ah ! Ha !

Seule , sans parents , sans patrie ,  
Aux premiers jours de mon printemps ,  
Comme l'esquif jouet des vents  
J'erre sur la mer de la vie.  
Oui , mais au livre du Destin ,  
Sur vos traits ou dans votre main ,  
Sans lunettes ni télescope  
Je sais lire votre horoscope.

La Gitanita !

Ah ! Ah ! Ha !

Fillette qui , sous la mantille ,  
Avec grâce vous balancez ;  
Et de votre œil noir agacez ,  
En passant , le beau Stévanille ;  
Le bruit de ses pas , s'il vous suit ,  
A votre oreille est un doux bruit :  
Sans lunettes ni télescope  
Je vous dirai votre horoscope.

La Gitanita !

Ah ! Ah ! Ha !

Jouvenceau , vois : la *maja* danse  
Le fandango voluptueux ;

Contre le taureau furieux  
Vois le *matador* qui s'avance.  
Tu soupîres , et ces combats ,  
Ces jeux pour toi sont sans appas ;  
Sans lunettes ni télescope  
Je te dirai ton horoscope.

La Gitanita !

Ah ! Ah ! Ha !

Quand du jour la chaleur brûlante  
Fait place à la fraîcheur du soir ,  
Pour respirer , se faire voir ,  
Au *Prado* vient foule brillante ;  
Sur son balcon grille et verroux  
Retiennent ta femme , jaloux ;  
Sans lunettes ni télescope  
Je te dirai ton horoscope.

La Gitanita !

Ah ! Ah ! Ha !

A vous , puissants du jour qu'assiège  
La vile tourbe des flatteurs ;  
A vous , fidèles serviteurs ,  
Que votre zèle seul protège ;  
A toi , qui , dans ta soif de l'or ,  
Jettes au creuset ton trésor ;  
Sans lunettes ni télescope  
Je vous dirai votre horoscope.

La Gitanita !

Ah ! Ah ! Ha !

A la coquette Eléonore ,  
Dans les transports d'un cœur épris ,  
Ah ! pauvret ! jamais tu n'offris  
Qu'amour sincère , amour encore.  
De ton rival, riches bijoux  
Accompagnent les billets doux ;  
Sans lunettes ni télescope  
Je te dirai ton horoscope.

La Gitanita !

Ah ! Ah ! Ha !

Hélas ! si l'amoureux empire  
Sans cesse revient dans mes chants ,  
C'est que d'amour les traits brûlants ,  
Embrâsent tout ce qui respire.  
Vous , dont le cœur n'aima jamais ,  
Lorsque vous connaîtrez Inès ,  
Sans lunettes ni télescope  
Je vous dirai votre horoscope.

La Gitanita !

Ah ! Ah ! Ha !

En prononçant ce vers du dernier couplet : *Lorsque vous connaîtrez Inès*, la *Gitanita* a pris un petit bouquet qu'elle avait à son côté, et l'a présenté à madame

Merval avec toute la gentillesse possible. Quoiqu'il ne fût ni bien gros ni bien odorant, je ne sais s'il a péniblement affecté les nerfs de madame Séverin; mais son froncement de sourcils a été, à ce moment, fort remarquable. La Baronne ignorait que les couplets fussent de moi; et madame Merval le lui ayant dit, cette découverte m'a paru plutôt augmenter que diminuer le nuage qui assombrissait sa figure.

J'ai dit à la *Gitanita*: — « Voyons mon horoscope. » — « Vous vous distinguerez plus par la plume que par l'épée. » — « Très-bien, dit madame Merval. » — « Ce n'est pas bien fin, reprit madame Séverin avec ironie. Après votre *poème*!... et elle vous voit sans uniforme. » — « Et moi, dit M. Merval, qu'est-ce que vous me direz? » — « Vous, vous n'êtes pas plus sage qu'un autre. » — « Le Comte rit de la réponse en homme qui, je crois, n'y attachait pas tout-à-fait le même sens que la bohémienne, qui ajouta immédiatement, et vous êtes plus heureux que sage. » — « Et moi, ma petite sorcière? se hâta de demander la Comtesse en riant. » — « En vous donnant mon bouquet, je vous ai dit le sort de tous ceux qui vous connaîtront. » — « Mais le mien, le mien? » — Vous n'êtes guères amoureuse... La fauvette doit craindre le milan. » — « Elle ne compromet pas sa science, dit madame Séverin. » — « Et

que direz-vous à Madame ? continua la Comtesse, en retenant la *Gitanita* qui paraissait vouloir s'en aller. » Celle-ci répondit comme si elle continuait sa dernière phrase : « Le milan est cruel... Madame, n'est pas véritablement amoureuse... autant... » — « Autant?... demanda la Baronne, dont le sourcil se fronça fortement. » — « Autant qu'on pourrait le croire. » — « J'espère bien que je ne le suis pas du tout. » Et ces mots furent dits avec un rire forcé. Comme je donnais quelques pièces de monnaie à la *Gitanita*, elle me dit tout bas : « Je n'ai pas voulu tout dire, mais défie-toi du milan. » Et son regard pénétrant se dirigea furtivement vers madame Séverin. Je n'avais pas besoin de cet avertissement, et j'aurais été sur mes gardes contre la Baronne, quand même je n'aurais pas deviné qu'elle était le milan. Cette manière de désigner la Baronne convient du reste parfaitement à sa figure quelque peu oiseau de proie.

Madrid, 15 Octobre.

Je ne vous parlerai plus de madame Séverin, mon cher ami ; sa mauvaise réputation augmentant tous les jours, M. Merval, comme beaucoup d'autres, a fini par lui fermer sa maison ; car la Comtesse est si bonne, que

je ne sais en vérité si elle en eût eu le courage. Mais ce n'est pas tout. Le général Séverin, fatigué de recourir continuellement en pure perte aux moyens violents, en a pris un plus efficace pour son repos. Il a expédié sa femme par le dernier convoi pour la France. Ce départ a délié toutes les langues ; la médisance est déchaînée contre la Baronne.

M. Merval, qui ne l'a jamais aimée, rit volontiers des histoires qu'on lui en fait. Il prétend que depuis ma scène du théâtre de la *Cruix*, elle ne m'appelait plus que *le beau Télémaque*. A cela j'ai répondu que contre une pareille Calypso il n'était pas besoin de Mentor. Quant à madame Merval, elle cherche toujours aux récits qu'on lui fait une explication favorable. Il faut qu'elle ait bien de l'esprit, mon ami : tout le monde lui en reconnaît, quoiqu'elle ne dise jamais de mal de personne.

---

Jules continuait de m'écrire assez fréquemment, mais avec moins de détails ; une chose surtout devenait pour moi très-remarquable, c'est qu'il me parlait de plus en plus rarement de madame Merval. Il finit même par ne

m'en plus rien dire du tout. Je ne pouvais douter cependant que son assiduité auprès d'elle et de son mari ne fût la même ; la reconnaissance lui en faisait un devoir ; mais je commençai à craindre que ce sentiment si louable n'eût fait place à un autre beaucoup moins innocent, dont les suites me faisaient frémir. Bernardin de Saint-Pierre prétend que c'est dans le post-scriptum d'une lettre qu'il faut chercher la pensée intime de la femme qui l'a écrite ; je craignais bien que ce ne fût dans ce que mon ami me taisait que je dusse trouver ce qui occupait le plus son âme. Peu à peu il m'écrivit moins souvent, et plus rarement encore à sa mère, qui finit par remarquer comme moi le manque d'épanchement dans les lettres de son fils. Le premier intervalle de silence de Jules nous avait alarmés sur sa santé ; et il avait répondu à nos questions, à nos reproches, par ces défaites banales des correspondants indifférents, auxquelles il ne nous avait pas habitués. Je n'osais exprimer à madame de Sainte-Rive ce que je pensais de ce changement ; mais il était clair pour moi que son fils ne pouvait en être venu à négliger les objets de ses plus tendres affections, que parce qu'il était dominé par une affection nouvelle, plus vive, ou plutôt par une violente passion.

« S'amor non è , che dunque è quel ch' i' sento <sup>1</sup>? »

Hélas ! pour moi la réponse n'était que trop facile.

« E quella frenesia che amor si chiama <sup>2</sup>. »

Quel était l'objet de cette passion ? je ne pouvais malheureusement conserver beaucoup de doutes. S'il se fût agi de toute autre femme que madame Merval, je croyais connaître assez Sainte-Rive pour regarder comme certain qu'il m'aurait promptement découvert ses sentiments. Sa réserve, son silence, me prouvaient évidemment qu'il était en proie à une passion qu'il ne pouvait prendre sur lui de m'avouer. Un mois s'écoula sans que sa mère ni moi reçussions de ses nouvelles. Je lui écrivis ; je lui reprochai tendrement son silence, que j'attribuais non à l'oubli, mais à un défaut de confiance. Je le conjurai de m'ouvrir son cœur, dont, sans la mettre à nu, je lui donnais à entendre que j'avais deviné la plaie. Voici sa réponse.

<sup>1</sup> « Si ce n'est de l'amour, qu'est-ce donc que j'éprouve? »

PÉTRARQUE, SON. CH.

<sup>2</sup> « Et c'est cette fureur que l'on appelle amour.

MÉTAST. Galat.

Madrid, 14 Décembre.

Oh! cher Roland! non, certes je ne vous oublie pas! non, je n'oublie pas ma mère. Non, non. Jamais vous ne fûtes si présents à ma pensée. Si je pouvais vous oublier, peut-être serais-je moins malheureux. Mais que dis-je, bon Dieu! pardonnez-moi, mon ami, vous serez mon refuge, ma consolation. Mais comment osé-je encore vous appeler mon ami? Je ne suis plus digne de votre amitié; je suis un misérable, qui ne mérite que le mépris... Oh! non! ne m'accablez pas! je suis un malheureux, qui implore votre pitié. S'il est un genre de faute dont votre ami croyait être sûr qu'il n'aurait jamais à rougir, et dont vous auriez juré qu'il ne se souillerait jamais, c'est une déloyauté, c'est une bassesse. Eh bien, c'est de ce double caractère qu'aujourd'hui je me trouve flétri. Je ne vous cacherais rien, je n'outrerais rien. Ah! la réalité ne me condamne que trop. Mais vous me plaindrez, Roland; oui, plaignez-moi, si vous ne voulez pas que je succombe sous une douleur que toute votre amitié aura bien de la peine à me faire supporter. Je ne parle que de vous; car par tout ce qui peut vous être le plus sacré, que ma mère ignore toujours ce que je vais vous révéler. Si je pou-

vais croire qu'elle en fût instruite, jamais je ne reparâtrais devant elle.

Vous allez voir si j'ai cessé de penser à vous. Voici une lettre que je vous ai écrite il y a huit jours, mais que jusqu'à présent je n'ai pas eu le courage de faire partir. Plût à Dieu qu'elle eût été mise immédiatement à la poste, et qu'elle n'eût été connue que de vous seul!... Mais combien je suis plus coupable aujourd'hui que lorsque je l'ai écrite!

Madrid, 6 Décembre.

« Quoiqu'il m'en coûte cruellement, cher Roland,  
» lisez, plaignez et pardonnez. Quoique ce que je vais  
» vous apprendre doive me faire perdre une partie de  
» votre estime et peut-être votre amitié, je ne puis  
» renfermer plus longtemps ce fatal secret. Mon cœur  
» déborde, ma tête n'y tient plus. Il faut que vous  
» sachiez tout.

» Il y a six jours, après avoir travaillé avec M. Merval, il me retint à déjeuner; après le déjeuner le comte sortit un instant. Madame Merval me dit le plus simplement du monde, mais avec un regard si caressant, que je ne crois pas qu'aucun mortel y eût pu résister : « Monsieur de Sainte-Rive, j'attends

» des lettres de Paris, que je ne veux pas que M. Mer-  
» val voie, j'ai écrit de vous les adresser. » Je fus si  
» étourdi que je ne pus répondre que par une simple  
» inclination de tête. D'ailleurs le Comte rentra, et  
» toute réplique devenait impossible. Je ne revins pas  
» complètement du coup de massue que j'avais reçu.  
» J'observais avec stupéfaction, avec angoisse, la Com-  
» tesse, chez qui je ne remarquai pas le plus léger  
» trouble, pas le moindre embarras, ni le plus imper-  
» ceptible changement dans sa manière d'être à mon  
» égard et à celui du Comte. Je prétextai un peu de  
» fatigue résultant du travail du matin, et je me  
» retirai.

» O mon ami ! je ne sais quel bouleversement s'opé-  
» rait dans tout mon être. Je ne voyais rien, je n'en-  
» tendais rien ; ou plutôt je ne voyais, je n'entendais  
» que madame Merval.... Je ne sais quel chemin je  
» suivis ; je ne sais comment j'évitai les embarras, les  
» chocs sur mon passage dans les rues ; car quoique je  
» demeure dans la même rue que le Comte, je me  
» suis égaré, j'ai erré, presque sans m'en apercevoir,  
» et je me suis enfin retrouvé dans ma chambre, sans  
» savoir par où j'avais passé. Là, mon ami, je me suis  
» jeté sur un siège, et j'ai fondu en larmes. Et que  
» pleurais-je ! ... Le chaos était dans ma tête, une

» affreuse tourmente dans mon cœur. Je pleurais ma-  
» dame Merval ; je pleurais cette femme que j'avais  
» crue sans tache ; je pleurais de rage, de honte du  
» rôle auquel elle m'avait réduit. Puis l'irrésistible  
» séduction de son regard me tenait encore fasciné. J'y  
» lisais la confiance que je lui avais inspirée, un tendre  
» retour pour le dévouement sur lequel elle comptait.  
» Peut-être la comtesse était-elle toujours pure, peut-  
» être cette correspondance qu'elle voulait cacher était-  
» elle innocente. Mais bientôt toutes les idées de co-  
» quetterie, de ruse, de dissimulation, de perfidie,  
» que nous attribuons aux femmes, se présentaient à  
» mon esprit. Je la voyais trompant son mari, se jouant  
» de ma candeur.

» Deux jours qui ne m'apportèrent aucun calme  
» s'étaient écoulés. Quelquefois il me semblait que  
» j'avais été dupe d'un songe pénible. Mais voilà qu'avec  
» une lettre de vous, j'en reçois une d'une écriture in-  
» connue ; sous une première enveloppe à mon adresse,  
» une autre enveloppe portait le nom de madame Mer-  
» val. Cher Roland, si cela vous est possible, mettez-  
» vous à ma place, et tâchez de juger ce que je dus  
» souffrir.... J'étais dans une espèce de stupeur. Je  
» tenais dans mes mains la preuve de la culpabilité ou de  
» l'innocence de la Comtesse. En respectant ou en sou-

» levant ce cachet, je devenais son complice, ou je pou-  
» vais me laver à mes propres yeux, et je la lavais peut-  
» être elle-même de toute tache. Mais je ne pouvais m'é-  
» clarer que par une infamie... O mon ami, mon ami!  
» Hors du droit chemin tout est abîme.... Cette lettre  
» était petite, toute parfumée; l'écriture ne décelait que  
» trop visiblement une main d'homme. Un A découpé  
» dans le papier par un cachet emporte-pièce se dessi-  
» nait sur le pain à cacheter. Mais que vous importent  
» ces détails? Moi, ils m'absorbaient tellement qu'il  
» faut bien vous l'avouer, ils me firent oublier votre  
» lettre. Eperdu, je me résignai au rôle qu'une cruelle  
» fatalité m'avait fait.

« Je m'armai de tout mon courage, je parvins à  
» reprendre l'apparence du calme, et je m'acheminai  
» pour remettre à la Comtesse le mystérieux message.  
» Croyez-moi, mon ami, après un pareil effort, je ne  
» sais rien dont la force de la volonté ne soit capable.  
» Je trouvai monsieur et madame Merval réunis. Je  
» n'aurais pu supporter une longue visite. Le Comte  
» me dit qu'il me trouvait changé; je répondis que  
» j'étais un peu souffrant. Il me fut facile de trouver le  
» moment de glisser dans la main de la Comtesse cette  
» fatale lettre, elle la prit sans trouble... en souriant,  
» et me faisant un imperceptible signe de remerciement.

» Confondu, je me retirerai...; je voulais vous écrire,  
» tout vous dire, vous demander vos conseils. Je com-  
» mençai deux ou trois lettres que je n'eus jamais le  
» courage d'achever.... A quoi bon, me disais-je, il  
» n'est plus temps. Il est de ces fautes qui doivent  
» rester entre le ciel et nous. Mais qu'il est malheu-  
» reux, l'homme qui a quelque chose à cacher à son  
» ami!... Et pourtant j'étais loin encore du pas que  
» j'ai franchi depuis! Que j'étais loin de connaître tout  
» mon malheur!... La mesure est comble, mon ami....  
» Ce n'est plus de la douleur c'est du désespoir....  
» Pour n'en pas être écrasé, je cherche encore à m'ap-  
» puyer sur vous. Oh! ne me refusez-pas votre pitié!  
» consolez-moi, consolez-moi!...

» Ce matin... que d'heures cruelles me semblent déjà  
» avoir passé!... ce matin M. Merval a reçu l'avis de  
» son rappel à Paris.... A cette nouvelle mon cœur s'est  
» arrêté dans ma poitrine. Oh! que n'a-t-il cessé de  
» battre pour toujours!... Mais, cher Roland, vous  
» croyez peut-être savoir tout ce que le départ du  
» Comte et de la Comtesse peut avoir de douloureux  
» pour moi; non!... Tout ce que vous pouvez vous  
» figurer n'est rien, rien auprès de la réalité. Moi-  
» même, jusqu'à ce moment, j'ignorais l'état de mon  
» âme. Quelle affreuse lumière vient d'y pénétrer!...

» Que ne puis-je reprendre l'illusion dans laquelle je  
» vivais !... Mais le bandeau est tombé... je ferme les  
» yeux, je cache ma figure dans mes mains ; c'est en  
» vain ; l'effroyable vérité m'apparaît toute entière ;  
» cette vérité qui ne me permet plus d'espérer un jour  
» sans tourment, qui ne me montre de refuge que  
» dans la mort. Car enfin, il faut vous le dire, mon  
» ami, j'aime ; j'aime de toute la puissance de mon  
» cœur, j'aime cette femme loin de qui je ne puis plus  
» vivre, et dont la présence me ferait mourir....

» O Coralie ! femme adorable ! pourquoi faut-il que  
» pendant si longtemps je me sois enivré de ta vue !  
» ou plutôt pourquoi t'ai-je connue !... Ce n'est pas le  
» temps qui a allumé la passion qui me consume, pas  
» plus que le temps ne l'éteindra. Ah ! je le vois, je  
» t'aimais déjà, lorsque te soutenant au bord de  
» l'Océan en fureur, j'aurais voulu pouvoir m'y pré-  
» cipiter avec toi ! je t'aimais, lorsque je frappais de  
» mon épée l'insolent dont la bouche avait profané ton  
» nom ! je t'aimais dans cet élysée de Cambo où jamais  
» félicité humaine n'eût égalé la mienne, si j'avais pu  
» y vivre à tes pieds ! je t'aimais, quand pour un de tes  
» regards j'aurais voulu expirer écrasé par les chevaux  
» qui t'emportaient dans le précipice ; je t'aimais, quand  
» j'aurais voulu assumer sur moi tous les périls de ta

» pénible route. Aujourd'hui rien, rien que la mort ne  
» pourra éteindre l'amour qui embrâse mon cœur. »

Voilà, mon ami, ce que j'avais écrit pour vous, ce que, je le répète, je n'ai pas eu le courage de vous envoyer plus tôt, et, vous ne pourrez le croire, ce que j'ai osé... Mais sans prétendre y trouver une excuse, je veux que vous sachiez comment tout s'est passé. Hier notre ambassadeur donnait une grande soirée; je savais que monsieur et madame Merval devaient y assister. Quoiqu'ils doivent passer encore au moins trois semaines à Madrid, le jour si redouté de leur départ me paraît s'avancer si rapidement, que je voudrais pouvoir ne pas laisser écouler un seul instant sans être auprès de la Comtesse. J'allai donc à cette soirée, où la certitude de la trouver me promettait encore quelques doux moments. Jamais je n'en passai de plus cruels; je pus à peine saluer madame Merval, tant elle était entourée d'hommages. Tout le monde s'empressait à lui faire compliment sur le nouveau poste auquel son mari était appelé, et à lui exprimer le chagrin de la perdre. Ces félicitations, ces regrets auxquels la Comtesse répondait par des assurances de regrets semblables, au fond desquelles sa gaieté ne permettait de voir que de la politesse, tout cela me perçait le cœur. Mais, mon ami, faut-il vous le dire? ce qui me torturait le plus cruel-

lement, était l'idée du mystérieux correspondant auprès de qui peut-être la Comtesse était ravie de voler. Quel supplice que la jalousie ! Mon tourment fut tel, que dans un moment où je me trouvais auprès de madame Merval, ma main déchirait ma poitrine d'où j'aurais voulu pouvoir arracher mon cœur. « Mon Dieu, qu'avez-vous, me dit la Comtesse ? » — « Ce n'est rien, Madame. » — « Vous pâlissez, vous souffrez ; qu'avez-vous ? je veux le savoir. » — « Oh ! rien, Madame, j'ai éprouvé un mouvement passager de souffrance qui est dissipé. » Et il est vrai que l'air de bonté, la voix si tendre de la Comtesse avaient adouci ma douleur. Mais combien plus vive elle devait renaître le lendemain !

Ce matin j'ai reçu une seconde lettre pour madame Merval, et c'est avec un transport de fureur jalouse. Ce qu'il pouvait y avoir encore de louable en moi, la première fois, avait disparu. Votre malheureux ami était de plus en plus déchu. Pourquoi, me suis-je dit, m'immolerais-je à un rival ? Elle m'a demandé ce que j'avais ; *elle veut le savoir* ; elle le saura. J'ai pris la plume en frémissant pour lui écrire. Eh bien, mon ami, tel est le respect que cette femme m'inspire, telle est la puissance de cette auréole de pureté dont mon imagination l'a toujours entourée, que je n'ai pu trouver un mot pour lui faire entrevoir mon soupçon jaloux.

Car enfin ce n'est qu'un soupçon. Et sur une apparence peut-être bien trompeuse, j'irais blesser cet être adorable pour qui je donnerais ma vie!.. Quand, la plume à la main, je me suis trouvé pour ainsi dire en sa présence, ma rage s'est fondue en sentiments tendres. J'ai écrit pourtant, mais... Voici ma lettre.

« Vous me croyez souffrant, Madame, votre bonté  
» s'en est émue; vous m'avez demandé ce que j'avais;  
» *vous voulez le savoir*, dites-vous; et vous partez!...  
» Oh! depuis si longtemps que vous avez daigné  
» m'admettre dans l'intimité de votre vie, dans cette  
» intimité si douce qui est devenue toute mon existence,  
» avez-vous pu croire que je la perdrais sans déses-  
» poir?.... Par pitié! qu'on me retire de cet horrible  
» pays où votre présence seule me donnait le courage  
» de vivre. Mais qu'importe le lieu où je traînerai mes  
» tristes jours, si ce doit être loin de vous! Vous  
» partez!... Vous allez vous retrouver à Paris, où  
» bientôt vous aurez oublié le malheureux exilé. Oh!  
» non, non! Vous ne l'oublierez pas! Dites-lui que  
» vous ne l'oublierez pas. Cet oubli serait pour lui  
» la mort. Vous voulez savoir ce que j'ai... Ce que  
» j'ai, grand Dieu! lisez sans mépris, lisez, s'il se  
» peut, sans colère, ce que j'avais écrit pour un ami  
» de cœur, ce que je n'ai pas eu le courage de lui

» adresser, ce que j'ose transcrire ici pour vous. Lisez ;  
» et que cette lecture ne me ravisse pas votre pitié. Je  
» l'implore à genoux !... O Madame ! quelque destinée  
» qui vous attende, dans les moments de bonheur que  
» je demande au ciel pour vous, dans les instants de  
» douleur que je voudrais pouvoir détourner sur moi,  
» que votre pensée se dirige quelquefois vers ce cruel  
» pays d'Espagne, et dites : Là est un cœur qui sera  
» toujours plein de moi. »

Ici, mon ami, j'ai transcrit le passage de la lettre que je vous destinais, qui commence par ces mots : *Ce matin, que d'heures cruelles...* jusqu'à la fin ; c'est-à-dire l'aveu complet de mon amour ; mais j'avais besoin de la forme indirecte de cet aveu pour oser le faire. Pourtant je ne sais quelle audace fiévreuse me poussait. Moi, oser avouer à madame Merval ce que j'avais eu tant de peine à m'avouer à moi-même !... Mais, me disais-je, ne m'a-t-elle pas aplani le chemin ? Et je regardais cette malheureuse lettre de Paris... je la prends, je prends celle que je viens d'écrire, et toutes deux je les porte à la Comtesse. Dès que je les lui ai eu remises, je me suis enfui. J'avais besoin d'air, d'agitation. J'ai monté à cheval, j'ai parcouru le *Prado*, la *Floride*, promenade hors de la ville, tous les endroits où il m'a été possible de diriger ma course. J'ai erré, tourmentant

mon cheval, dont les mouvements trop doux ne répondaient pas à mon gré à la violence de ceux qui agitaient mon âme. Rentré chez moi, j'y ai trouvé votre dernière lettre, et je me suis mis à vous écrire. Maintenant vous savez tout... Il est minuit; la nuit sera pour moi sans sommeil... Oserai-je reparaitre devant madame Merval? Après lui avoir écrit, en vous écrivant à vous-même, il me semblait que j'allais retrouver un peu de calme. Je n'ai fait que changer d'agitation.

15 Décembre.

Cher Roland! mon ami! ô bonheur! lisez, lisez, mon ami! lisez ce que je ne cesse de relire. Je couvre le papier de mes baisers, je le préserve de mes larmes; car je pleure, Roland, je ris, je crie, je suis fou. Quand j'ai reçu ce billet, je n'ai plus senti battre mon cœur; je défaillais. Mon arrêt était dans ma main, je n'osais le lire. Quel qu'il puisse être, je brise enfin en frémissant le cachet qui le couvre... Allons, que mon sort soit rempli. Le premier mot qui frappe ma vue est celui *d'ami*... je suis sauvé!

« Vous avez, mon ami, une imagination qui vous fera  
» bien du mal. Comment pouvez-vous croire que je vous  
» oublie jamais? Vous ne resterez pas toujours en Es-

» pague; mais peut-être est-il bon que vous n'en sortiez  
» pas encore. Du courage! j'appellerai de tous mes  
» vœux le jour où vous pourrez être rendu tout entier  
» à votre mère, dont vous êtes la vie, et à vos amis,  
» parmi lesquels vous devez toujours compter M. Merval  
» et Coralie. »

Du courage! oh! j'en aurai, ange de bonté! ou plutôt je n'en ai plus besoin. Ta lettre est pour moi un talisman qui me met au-dessus de tous les maux. Que sont ceux qui peuvent m'atteindre, auprès de ce que j'ai souffert? Mais je n'ai pas trop payé le bonheur d'aujourd'hui. Mon ami, le courrier va partir, je veux qu'il vous porte tout cela.

Madrid, 15 Décembre.

Ce matin, mon ami, en finissant ma lettre, je semblais défier le malheur. Il en est un auquel je ne songeais même pas, loin de m'en croire si promptement menacé. Combien cruellement je viens d'expier ma lettre à madame Merval!...

Je voulais voir la Comtesse, bien résolu à refouler au fond de mon cœur les sentiments qui l'agitent. Je voulais qu'elle vît quelle sérénité elle m'a rendue. Je ne désirais pas la trouver seule; non, j'aurais été moins

embarrassé de la présence d'un témoin, fût-ce même le Comte. Celui-ci a un cabinet de travail au rez-de-chaussée, faisant suite au salon d'hiver, qui donne sur le jardin. Mon bureau est placé dans une aile en retour, ayant sur ce même jardin une porte. C'est par là que je me rends au travail, quand je ne veux pas traverser le salon et le cabinet du Comte, dans lequel, lui absent ou présent, j'entre continuellement pour prendre ou consulter des papiers. Ce matin, en passant par le jardin, je n'osais pas tourner la tête vers les fenêtres du salon, quand un léger coup frappé à la vitre me fit apercevoir la Comtesse debout, qui semblait m'appeler; j'entrai. « M. de Sainte-Rive, me dit-elle, avec une vive émotion, pour Dieu! ne m'écrivez plus! Tout vous l'interdit... moi, je vous en conjure. » Et en disant cela, elle joignait les mains d'un air suppliant qui m'aurait fait tomber à genoux. « Ce matin, a-t-elle continué, je venais de vous répondre, quand, avant que j'eusse pu anéantir votre lettre, M. Merval est entré et l'a aperçue entre mes mains. » — « O ciel! » — « Écoutez. Je ne sais s'il a remarqué en moi quelque chose d'extraordinaire; mais, lui qui jamais ne s'inquiète de mes correspondances, il m'a demandé aussitôt : « De qui est cette lettre? » Ne sachant que répondre, j'ai voulu avoir l'air de plaisanter, et je lui ai dit en m'efforçant de rire :

« Vous êtes bien curieux aujourd'hui. » — « Montrez-la moi. » — « Non pas, s'il vous plaît. » — « Coralie, je veux la voir. » Ces mots ont été prononcés d'un ton froid et ferme que M. Merval prend bien rarement, mais qui annonce chez lui une résolution contre laquelle tout viendrait se briser. Alors, d'un bond j'ai ouvert cette porte, je me suis élancée dehors, et j'ai jeté votre lettre là, dans le puits. Sans plus s'émouvoir, M. Merval a aussitôt ordonné d'aller chercher un homme qui descende dans le puits pour en retirer la lettre. On l'attend... » — « Ah! Madame!... » — « Rassurez-vous. Pépilla... » — « Pépilla? » — « Oui, Pépilla a dû donner à cet homme, pour la substituer à votre lettre, celle que vous m'avez remise en même temps. Mon Dieu, mon Dieu! moi, réduite à un pareil artifice envers mon mari!... Quelle leçon pour moi et pour vous!... Mais, M. Merval qui se promène dans le jardin en attendant l'exécution de ses ordres, paraît vouloir revenir de ce côté, retirez-vous. » Traversant alors le cabinet du Comte, je regagnai le mien, d'où je puis voir tout ce qui se passe dans le jardin.

Bientôt un Espagnol conduit par Pépilla s'approcha du puits; le Comte arriva alors et fit transmettre ses ordres à cet homme par la femme de chambre, qui seule pouvait s'en faire entendre. J'avoue que cet inter-

médiane me rassurait peu. Cette fille, créature de madame Séverin, a dans le regard un fond de malice dont j'ai toujours été frappé. Mon anxiété était extrême.

Cette lettre, substituée à la mienne, que pouvait-elle être? Si mes premiers soupçons à cet égard étaient fondés, la Comtesse me sacrifiait donc sa correspondance de Paris? Si cette correspondance était innocente, le Comte croirait difficilement que la Comtesse n'eût voulu que se faire un jeu de sa curiosité. Je voulais fuir; je restai pour justifier la Comtesse s'il le fallait; pour mourir de honte et de douleur à ses pieds. A peine ces idées eurent-elles le temps de traverser mon esprit. Peu d'instantes suffirent pour que l'Espagnol, descendu dans le puits, en remontât secouant un papier tout détrempé qu'il remit au Comte. Celui-ci entra aussitôt au salon. O mon ami! pouvez-vous vous figurer mon angoisse?... Si Pépilla trahissait sa maîtresse!.... si le Comte tenait ma lettre!... Je ne résistai pas à ce doute affreux. J'entrai dans le cabinet de M. Merval, d'où je pouvais entendre ce qui se disait dans le salon. Le Comte, dont la voix me parut un peu émue, dit cependant sans emportement à sa femme : « Coralie, cette lettre porte votre excuse avec elle : je vous pardonne d'avoir voulu me la cacher. Mais après tout ce que j'ai fait pour lui, celui qui l'a écrite est bien coupable. » Ces mots furent

pour moi la foudre. Je fus sur le point d'entrer au salon, de me jeter aux pieds du Comte; mais ne pouvant affronter sa vue, je m'enfuis... Que faire?... Mille idées extravagantes, funestes, m'agitaient, quand je reçus un petit billet de M. Merval :

« Vous vous êtes retiré si promptement, ce matin,  
» mon ami, que je crains que vous ne soyez malade.  
» Si votre santé le permet, venez demain matin de  
» bonne heure : j'ai besoin de vous pour un travail  
» que je veux terminer avant mon départ. »

Jamais on ne passa ainsi de la mort à la vie. Ainsi Pépilla avait exécuté fidèlement les ordres de sa maîtresse. Dès que j'eus retrouvé un peu de calme, je rejoignis le Comte, chez qui il ne restait pas la moindre trace de la scène du matin.

Madrid, 31 Décembre.

Minuit n'est pas loin, mon ami, c'est un moment qui, à la Saint-Sylvestre, m'a toujours fait une profonde impression. Quelque triste que fût l'année que je voyais finir, je n'en suis jamais sorti sans certains regrets, et je n'en ai jamais commencé une nouvelle sans une sorte de crainte religieuse. Comment affronter avec indifférence l'inconnu ? Tous les jours, je le sais,

un nouvel an commence ; mais enfin l'on est convenu de fixer ce point de départ au premier janvier ; c'est comme un renouvellement de bail de la vie. Il semble que ce jour-là s'écrive là-haut tout ce qui doit nous arriver dans l'année, et qu'au moment où elle s'ouvre, nous commençons le cours des nouvelles chances que le ciel vient de nous départir. On échange avec ses amis des vœux de bonheur, comme si c'était l'instant où nos destins sont réglés. O mon ami ! aujourd'hui je suis seul : aujourd'hui je n'embrasserai pas ma mère ; mais je suis bien sûr qu'en ce moment sa pensée rencontre la mienne. Où est le temps où je n'en avais aucune à lui cacher !... où est le temps où, dans le grand salon du château de Valdeuil, nous écoutions avec l'émotion de nos quinze ans, votre bon oncle nous lisant les *Nouveaux tableaux de famille d'Auguste Lafontaine*. Vous rappelez-vous comme nous nous extasiions sur cette phrase que votre oncle traitait de galimatias ! « L'horloge sonna minuit et l'année expirante se détacha du temps.... » Cher Roland, en voyant les changements que les années ont faits en moi, j'éprouve une tristesse infinie. Si notre condition ne fait qu'empirer avec l'âge, heureux ceux qui finissent avant d'avoir senti que la vie peut être à charge !....

Voilà minuit, cher ami ; je vous souhaite une bonne

année. Puissiez-vous ne jamais souffrir ce que souffre votre Jules ! Oh ! vous serez toujours heureux, vous : vous eûtes toujours plus de raison que moi ; vous fûtes toujours meilleur. J'attends avec impatience votre réponse à ma longue lettre des 14 et 15. A peine si, à cette heure, elle vous est parvenue. Il faut quelquefois trois semaines pour que je reçoive vos réponses. Deux amis éloignés l'un de l'autre sont bien dans la situation que Montaigne fait à l'homme en général, de ne savoir quand il faut se réjouir ou s'affliger. Ils jouent aux propos discordants. Hélas ! j'ai si bien fait qu'en pleurant sur moi, en ne cessant de m'adresser des consolations, vous serez toujours sûr d'arriver à propos.

Le peu de courage que j'ai encore, mon ami, je le dois à la présence de madame Merval. Dans quinze jours, au plus tard, elle sera partie.... Que deviendrai-je ? Je ne laisse pas échapper un moment où je puisse la voir. Je ne l'ai pas revue seule. Je crois qu'elle évite de m'en donner l'occasion. Je ne le regrette pas. A ce léger changement près, si même il est réel, la Comtesse est restée pour moi ce qu'elle était, toujours simple, unie et bonne. Peut-être ne se montre-t-elle pas plus sévère parce qu'elle va partir. C'est la dernière douceur qu'on accorde au malheureux qui va mourir.

LETTRE DE ROLAND A JULES.

Paris, 28 Décembre.

Mon cher Jules ! mon ami ! que m'apprenez-vous?... Pourquoi faut-il que je sois cloué ici auprès de mon vieil oncle ! demain je serais en route pour Madrid. Et c'est quand vous êtes malheureux que vous paraissez douter de mon amitié ! moi vous accabler, vous condamner !... Ah ! mon ami ! gémir, pleurer avec vous, c'est tout ce que je puis ! Quand je vous aimerais moins, quand vous me seriez étranger, tout en déplorant les fatales circonstances où vous vous êtes trouvé, je ne saurais vous jeter la pierre. Je me suis fait une règle de laquelle je ne me départs jamais, et qui est, je crois, le meilleur principe d'indulgence. Toutes les fois que j'entends blâmer une action, je me mets à la place de celui que l'on inculpe, et je me demande ce que j'aurais fait. Si je suis obligé de m'avouer que je n'aurais pas mieux agi que lui, son excuse est trouvée. Eh bien, mon ami, je n'aurais pas été plus heureux que vous. Mais vous savez que je ne vous ai jamais ménagé ; je vais vous dire tout ce que je pense, parce que je suis et serai toujours votre ami.

Madame Merval, quelque innocente que pût être sa correspondance, a fait une grande faute de la faire passer par vos mains. Comme vous le dites, elle vous a *aplané le chemin*. Vous n'avez plus vu qu'une femme légère, vulnérable; votre amour-propre, autant que votre délicatesse, s'est révolté d'être pris pour instrument d'une intrigue qui aurait pu être conduite pour votre compte. Ce que vous aviez toujours entendu dire de l'astuce, de la rouerie de quelques femmes, vous est revenu à l'esprit. Eh ! mon Dieu, la vertu serait moins rare si l'on y croyait davantage. La nouvelle du prochain départ de la Comtesse achevant de vous faire perdre la tête, vous a fait brusquer un aveu que sans tout cela vous auriez différé longtemps, peut-être toujours. Aujourd'hui il faut bien prendre les choses où elles en sont. Eh bien, mon ami, malgré cette fâcheuse circonstance qui a pu vous tromper, je ne puis croire que madame Merval soit une femme coupable.

Depuis six mois, tout ce que vous m'en disiez m'avait fait naître le désir de la connaître mieux. Faut-il vous l'avouer, mon pauvre ami ? Depuis quelque temps je ne craignais que trop que les charmes de cette femme ne fissent sur vous l'effet qu'ils ont produit. Je voulais savoir si elle était de caractère à chercher à abuser de leur pouvoir. J'ai saisi toutes les occasions de faire

parler sur son compte les personnes qui la connaissent le mieux. Eh bien, elle ne dit jamais de mal de personne, dites-vous; chose tout aussi étonnante, je n'ai trouvé personne qui dit le moindre mal d'elle. Pas l'ombre de coquetterie. Elle est heureuse sans doute de ses prodigieux succès dans le monde, mais sans les rechercher, et sans avoir l'air de s'en apercevoir. Voilà ce qu'une voix unanime proclame de madame Merval. On ajoute bien (et avec tant d'attraits et un mari qui, selon le monde, paraît si peu fait pour elle, il serait étonnant qu'il en fût autrement) qu'elle a rencontré un assez grand nombre de *soupirants*, comme les appelle le Comte lui-même, qui en rit; mais elle n'a jamais donné la moindre prise à la médisance. Oubliez donc le mystère de sa correspondance, que vous ne sauriez expliquer, et que vous ne devez pas chercher à découvrir.

Le billet qu'elle vous a écrit, mon ami, répond tout-à-fait à l'idée qu'on m'a donnée d'elle. En pareil cas, la vraie ligne à suivre par une femme est bien délicate. Pruderie ou encourageante faiblesse, voilà les deux écueils. Vous avez été frappé d'abord du mot *ami*; vous ne sauriez en effet en être trop touché. Par ce seul mot elle vous a tracé toute votre conduite, et celle que sa bonté continuera à lui faire tenir envers vous. Ah!

mon ami, quel trésor que l'amitié d'une pareille femme ! Elle repousse le reproche d'oubli comme je pourrais le faire, simplement, franchement, en femme qui ne craint pas que l'on trouve derrière sa protestation un autre sentiment que celui qui l'a dictée. Elle espère que l'absence et le temps pourront contribuer à guérir votre cœur ; elle vous recommande le courage, et avec quel ménagement elle vous fait sentir que cette guérison est ce qui vous ramènera le plus sûrement à Paris ! avec quelle exquise délicatesse elle vous rappelle d'un mot ce que vous devez à son mari et à elle-même !.... Respectez-la toujours, mon ami, comme elle mérite d'être respectée. Quant à moi, j'éprouve pour cette femme, que je n'ai jamais vue, une religieuse admiration. Peut-être la vivacité des sentiments qu'elle ne pouvait manquer de vous inspirer, exaltée encore par un concours de circonstances déplorables, vous a-t-elle un peu abusé sur la nature de ces sentiments mêmes. Mon ami ! Par tout ce qui vous fut toujours cher et sacré, appelez à votre aide cette force de volonté dont vous me parlez et dont je vous ai déjà vu donner des preuves. Employez-la à combattre tout ce qui pourrait ressembler à une passion insensée et coupable, oui, coupable, mon ami. Pour Dieu ! mon cher Jules, ne vous abandonnez pas vous-même.

« Quando il mar biancheggia e freme ,  
Quando il ciel lampeggia e tuona ,  
Il nocchier che s'abbandona  
Va sicuro a naufragar. » <sup>1</sup>

Oh ! je le répète , que ne puis-je aller vous presser dans mes bras , pleurer avec vous , vous conseiller , vous donner du courage !

Madrid , 13 Janvier.

Cher Roland ! pourrai-je donc enfin vous écrire ? Depuis hier matin , je suis là , commençant vingt lettres que mon agitation , mes larmes m'empêchent de continuer , et je recommence toujours. Je ne puis penser qu'à madame Merval ; je ne puis parler que d'elle et je n'en puis parler qu'avec vous.

Oh ! que n'êtes-vous ici ! Cruel isolement !... je n'y résisterai pas... Elle est partie , mon ami !... je ne la verrai plus !... En me retraçant cet affreux moment où

<sup>1</sup> Lorsque la mer blanchit et s'agite , lorsqu'au ciel l'éclair brille , et que le tonnerre gronde , le pilote qui s'oublie n'échappera pas au naufrage.

(MÉTAST.)

je l'ai perdue, les larmes s'échappent encore de mes yeux. Depuis plus d'un mois que ce départ est prévu, que j'en vois les préparatifs, j'oubliais que l'heure cruelle sonnerait; et lorsqu'elle est arrivée, elle m'a surpris et trouvé sans force, comme contre le coup le plus imprévu.

C'est hier qu'a eu lieu cette affreuse séparation. A peine le jour commençait à paraître. La veille je m'étais jeté tout habillé sur mon lit. Toutes les heures de la nuit avaient été marquées pour moi par les cris du *séréno*<sup>1</sup>. J'étais debout bien avant que personne fût levé à l'hôtel Merval. De ma fenêtre, j'y ai enfin aperçu de la lumière, j'y ai couru. J'avais rassemblé tout mon courage. La voiture était toute chargée; monsieur et madame Merval n'ont pas tardé à paraître. Je leur avais promis que je viendrais leur dire un dernier adieu. La Comtesse avait l'air triste; mais qu'elle était belle, mon ami, dans cette simple toilette de voyage! je lui ai donné la main pour monter dans cette voiture où je ne l'accompagnerai plus. Le Comte s'est placé près d'elle. Je ne pouvais trouver une parole. Si j'avais parlé, ma douleur eût éclaté. Je suffoquais en silence. Au moment où

<sup>1</sup> Veilleur de police qui, dans chaque quartier, crie l'heure et le temps qu'il fait.

la portière s'est refermée, le Comte et la Comtesse m'ont crié : « *Nous ne vous oublierons pas!... Adieu!* » j'ai répondu adieu, adieu! .. et les chevaux sont partis... Vous l'avouerais-je, mon ami? il a tenu à bien peu que je ne m'élançasse pour monter derrière la voiture. Je serais allé ainsi jusqu'auprès de la porte *Fuencarral*, où le Comte devait trouver son escorte. Je serais descendu assez tôt pour ne rendre personne témoin de ma folie, et j'aurais pu peut-être apercevoir encore une fois celle dont aujourd'hui je paierais un regard de vingt ans de ma vie.

Le cocher, au lieu de traverser la ville, a pris par le *Prado* et s'est dirigé par la porte des *Récollets*, qui est à l'extrémité de cette promenade, pour gagner extérieurement la porte *Fuencarral*. Espérant y arriver encore assez tôt par le chemin le plus direct à travers la ville, je me mis à courir. Ma marche désordonnée, mon air effaré, dans les rues encore désertes, me firent arrêter par un *sérénno*, à qui je répondis que j'allais dire adieu à un ami dont l'heure de départ était sonnée. Je repris ma course. Enfin, haletant et couvert de sueur, j'arrivai à la porte de la ville. Le convoi était déjà en marche; mais à une légère courbe du chemin, je pus voir défiler la voiture de la Comtesse. Je saluai de la main en criant une dernière fois adieu! à celle qui ne se doutait guère

que je fusse si près d'elle... je restai là tant que je pus apercevoir le dernier homme du convoi, ce qui ne fut pas long, à cause de l'obscurité du matin. Je rentrai lentement chez moi, où je restai anéanti. Oh ! Roland ! que n'étiez-vous là !...

J'ai eu pourtant une consolation ; j'ai reçu hier votre lettre du 28 décembre. Avec quel bonheur, mon ami, j'ai lu et relu les assurances de votre amitié, et tout ce que vous me dites de madame Merval ! Quand elle sera à Paris, parlez-moi d'elle ; vous seul pourrez me donner de ses nouvelles ; vous seul pouvez m'en parler comme il me le faut... Cette route si longue, si périlleuse qu'elle va faire, je ne serai plus là pour en partager les dangers avec elle... Cet hôtel où je la vis si souvent, aujourd'hui tout fermé, me navre... J'aime mieux pourtant qu'il reste inhabité. Pour moi, tout autre qu'elle le profanerait.

Peut-être, dites-vous, mon ami, n'ai-je pas bien démêlé la nature de mes sentiments. O mon Dieu ! si je pouvais m'être trompé !... Quand je puis chasser de mon esprit l'odieuse idée d'un rival, il me semble que je n'éprouve en effet pour madame Merval que la plus ardente amitié. Et vous croyez que je puis compter sur la sienne !... Oui, oui, mon ami, c'est un trésor au-dessus de tous les trésors de la terre. Jamais bon-

heur n'eût égalé le mien sans cette funeste séparation. Mais ne plus la voir!... Je ne le puis...

Que peut la force de ma volonté à laquelle vous en appelez? Et le poète même que vous me citez, ne me fournit-il pas la réponse?...

La cerva ch'è ferita,  
Se al fiancho ha la saetta,  
Fugge, ma fugge invanno  
Dall' arco feritor. <sup>1</sup>

---

À partir de ce jour, les lettres que Jules m'écrivit, toujours tristes et passionnées, prirent une teinte plus sombre. Parfois il y perçait une sorte d'aigreur qui était bien loin de son caractère, et qui décélait toute la souffrance de son âme. Il lui arrivait même de laisser entrevoir quelques idées funestes. Vous pourrez en juger par ces fragments.

---

<sup>1</sup> Si la biche blessée emporte la flèche attachée à son flanc, c'est en vain qu'elle fuit devant l'arc qui la frappe.

(MÉTAST. Siface.)

« Je viens de lire Werther. Je frémis en reconnaissant dans ce qu'il éprouve les symptômes de ce que je ressens moi-même. Ordinairement nous aimons à voir une peinture vraie des tourments que notre âme endure : ce nous est un adoucissement de trouver que nous ne sommes pas, par une cruelle prédilection du sort, les seuls malheureux ; et puis il nous semble toujours que celui qui sait si bien sonder nos plaies, va nous indiquer le remède. C'est ainsi que le médecin gagne notre confiance par la justesse avec laquelle il nous décrit nos douleurs. Mais quel remède nous offre Werther?... Oh ! Dieu ne permettra pas que ce soit jamais le mien ! » . .

« Au feu Werther ! Vous savez combien peu j'ai lu de romans ! Vous avez bien raison, mon ami, c'est une peste. Je trouve très juste la comparaison que vous en faites avec les livres de médecine. Oui, si en lisant ceux-ci, nous nous figurons avoir toutes les complications de maladies qui y sont décrites, s'ils nous rendent, en un mot, malades imaginaires, les romans produisent le même effet pour les maux de l'âme. Mais ce n'est pas là que j'ai puisé les miens... Et pourtant je souffre, je souffre cruellement. Vous me recommandez le calme ; prêchez-le donc au malheureux sur la roue. Je vous attends à votre première rage de dents. » . . .

. . . . .  
« Par fois tout ce qui se passe dans ce pays excite en moi une si forte exaltation de toutes les facultés nobles de l'âme, qu'il n'est pas d'acte de vertu, d'héroïsme, dont je ne me croie capable. Riez, mon ami; mais dans ces moments, le gouffre de Curtius, le bûcher de Scœvola, ou celui de Guatimozin, n'ont rien qui m'effraie. Mais bientôt je retombe dans un anéantissement si complet de tout sentiment généreux, dans une telle faiblesse physique et morale, que l'acte le plus ordinaire de la vie, la détermination la plus simple de la volonté, le moindre mouvement, exigent de moi un effort; et tout effort m'est douloureux. Oh! alors je suis dégoûté de moi. » . . . . .

. . . . .  
« L'homme n'a-t-il donc été jeté sur cette terre que pour y être tiré à quatre chevaux?... J'ai porté envie à ces hommes que, dans l'asile du cloître, je me figurais laissant couler leurs jours dans une fraternité primitive, dans une béate quiétude, et, les regards fixés sur la couronne de gloire éternelle que l'Espérance fait briller à leurs yeux, s'endormant aux ineffables accords des harpes des Séraphins. Vous savez que j'ai toujours aimé la retraite, c'est-à-dire la solitude habitée; la solitude au désert m'aurait bientôt tué. J'ai besoin de me sentir

au milieu de mes semblables. Il faut bien vous le dire, mon ami, il n'est guère, je crois, de moines espagnols qui aient quelques points de ressemblance avec l'image fantastique que j'avais rêvée. Pour être dégoûté du couvent, il m'a suffi d'en mieux connaître les habitants. »

---

Les commotions morales que mon malheureux ami avait éprouvées étaient trop fortes pour que sa santé n'en fût pas ébranlée. Pendant six semaines il fut atteint d'une maladie grave, que sa tendresse parvint à dissimuler en partie à sa mère et à moi; car il surmonta le mal pour nous donner de trompeuses nouvelles. Lorsqu'il nous avoua la vérité, tout danger était passé. Ses lettres annonçaient une âme plus calme, mais profondément blessée. Mais quel remède?... Il m'avait souvent répété que s'il était à Paris, contenu par sa mère, soutenu par moi, la présence de madame Merval serait pour lui le comble du bonheur. Il le croyait, je ne l'espérais guère. Jules n'avait pas le moindre penchant à la galanterie. Chez lui l'amour devait être sérieux, exclusif, unique. La coquette la plus habile n'aurait pu l'enchaîner; il ne pouvait être captivé que par une femme simple et sincère. S'il en avait rencontré une de ce

caractère, qui fût libre et qui répondît à son amour, leur union aurait réalisé ce bonheur qui se rencontre si rarement dans le monde. Je savais tout cela, et c'est ce qui me faisait craindre que l'existence de Jules ne fût plus que douleur et calamités.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis que monsieur et madame Merval étaient rentrés en France, quand Jules y fut rappelé à son tour. Cette fois encore ce fut la Comtesse qui, comme l'année précédente, annonça la *bonne nouvelle* à madame de Sainte-Rive, en lui disant : « Je veux que ce soit par vous qu'il apprenne sa *délivrance*. Que l'impatience ne l'empêche pas d'attendre une bonne escorte. Recommandez-lui bien d'être prudent en route. » Madame de Sainte-Rive, à qui j'avais caché la funeste passion de son fils, était au comble de la joie. J'étais bienheureux aussi de penser que Jules allait nous être rendu. Je n'étais pas sans redouter l'effet de la présence de madame Merval pour mon malheureux ami ; mais la sombre douleur qui le dévorait me prouvait la vérité de cette pensée que « l'absence, qui diminue les médiocres passions, augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et augmente le feu. » Dans ce premier moment donc, je fus tout entier à la joie de le revoir. Je joignis mes félicitations et mes recommandations à celles de sa mère.

Madrid , 1<sup>er</sup> Mai.

Se peut-il, mon ami ! jamais homme passa-t-il ainsi du plus profond chagrin au comble de la joie !... C'est hier fort tard dans la soirée, que j'ai reçu la lettre de ma mère m'annonçant mon retour à Paris. Je lui ai répondu aussitôt que le délire qui me transportait m'a permis de le faire. Adieu le sommeil ; je ne le regrette pas ; il me volerait une partie de mon bonheur. Toute la nuit j'ai été en route pour Paris. J'y suis arrivé, je vous ai embrassés vous et ma mère. J'ai revu celle dont je crains de profaner le nom en l'écrivant. O mon ami ! vous avez raison, je dois la respecter plus que jamais. Moins que jamais je dois oublier ce qu'a fait pour moi son mari. Mon ami, je serai digne de vous. Près de vous, je serai bien plus fort.

Debout de grand matin, je suis allé à mon écurie, où jamais je ne mets les pieds. Il me semblait que déjà j'allais monter à cheval, pour voler vers la France. J'étais au bureau de l'État-major de la place, bien avant qu'il fût ouvert. Je voulais savoir s'il partait bientôt un convoi auquel je pusse me joindre. La fortune est pour moi : dans trois jours je pourrai me mettre en route. Le roi Joseph étant à Paris pour le baptême du roi de Rome,

quelques troupes qui l'ont escorté sont restées échelonnées sur la route pour attendre son retour. On dit donc que nous trouverons partout des escortes suffisantes. Dans trois jours!... Quel rêve!... Roland, vous seriez heureux si vous pouviez vous faire une idée de mon bonheur. Je n'ai que le temps à peine de mettre ordre à mes affaires. Je veux pourtant dire adieu aux lieux où s'écoulèrent de douces heures, et qui furent plus tard témoins de mes tourments. Dans deux jours, pour la dernière fois, j'irai m'asseoir au Prado sur le banc où se reposa madame Merval, et où, depuis son départ, j'allais rêver à elle. Il me semble qu'à défaut des hommes, les objets inanimés à qui je confiai ma peine, doivent prendre part à mon bonheur; et moi j'aurais quelque regret de les quitter, si ce n'était pour aller retrouver la source du bonheur même.

Il me faut au moins seize jours, mon ami, pour aller à Bayonne; et il est possible que j'en mette vingt, n'y eût-il aucune cause extraordinaire de retard. Je m'arrêterai un jour dans cette ville pour voir le *bon Docteur*; en vingt-quatre heures un bidet de poste me fera franchir les mortelles Landes; la poste m'emportera en trois jours de Bordeaux à Paris; et dans vingt-quatre ou vingt-huit jours, je vous saute au cou! C'est long; mais quand un bonheur certain nous attend, chaque

journée s'embellit bien de la perspective dont elle nous rapproche.

Valladolid , 10 Mai.

Cher ami, je suis arrivé ici hier matin après six jours de marche, en passant par Ségovie; car de Madrid à Burgos, nous ne suivons pas cette fois la route d'Aranda; je le regrette, malgré l'attrait de la nouveauté. En fait de lieux comme de personnes, j'ai plus de plaisir à revoir d'anciennes connaissances qu'à en faire de nouvelles. Je ne suis donc encore qu'à Valladolid, et je ne sais quand j'en sortirai. Le maréchal Bessièrès, gouverneur des provinces du nord de l'Espagne, est parti, il y a quelques jours, de cette ville, pour aller disperser des corps d'insurgés réunis du côté de Toro. Il n'a laissé ici qu'environ sept cents hommes, la plupart démontés ou éclopés. Le maréchal est sorti par la *porte de Madrid*, et une troupe d'insurgés qu'on nomme *la bande de Bourbon* ou *du Prince*, parce que le noyau en a été formé d'hommes du régiment de Bourbon, est venue hier au soir menacer la *porte de Burgos*, ou *de France*. J'ai été témoin et même acteur de scènes assez curieuses pour que je vous les raconte.

Notre petit convoi était arrivé hier matin avec une

assez pauvre escorte d'environ deux cents fantassins. Nous avions espéré prendre ici un renfort, et au contraire c'est nous qui en avons servi.

A peine étions-nous entrés en ville, qu'on a été informé que le *Principe* (le *Prince*, surnom du chef de la bande de Bourbon) s'en approchait avec toutes les forces qu'il avait pu réunir. Le général Kellermann, gouverneur de la province, a pris toutes les mesures pour contenir les habitants; et comme il avait à sa disposition deux pièces d'artillerie de la garde, il a résolu, non pas seulement de repousser une attaque contre la ville, mais de faire une sortie et de donner la chasse aux bandes si elles osaient s'approcher. La journée s'est passée dans l'attente des événements.

Le secrétaire du gouvernement, jeune et spirituel commissaire des guerres, devait donner une soirée dansante, à laquelle on devait me conduire avec un jeune officier de hussards faisant partie de mon convoi, nommé du Theil, dont je vous reparlerai. L'attaque dont nous étions menacés n'a rien changé à ce projet. Le secrétaire du gouvernement habite une maison sur la place Saint-Paul, en face du palais occupé par le maréchal. Dans la circonstance où nous nous trouvions, c'était là le centre de tous les mouvements. La société était peu nombreuse, surtout en dames. Quelques femmes d'employés français

(je dis *femmes* ou réputées telles, car il faut que vous sachiez que nous avons bon nombre de dames suivant l'armée, qui seraient fort embarrassées s'il fallait montrer leur contrat de mariage), sept ou huit Espagnoles, mais pas un seul homme de leurs compatriotes. La réunion avait une physionomie assez triste. On entendait les mouvements de troupes sur la place, qui est peu éloignée de la porte menacée.

Quelques fantassins vinrent bivouaquer devant la maison. Les pauvres dames espagnoles prétendaient que si les insurgés entraient dans la ville, elles seraient brûlées vives pour avoir fréquenté des Français. Notre sort, je crois, n'aurait guère été plus doux. Le maître de la maison donna le signal aux violons. Tout-à-coup les fronts les plus sombres s'éclaircissent; les jeunes gens enlèvent les danseuses, et voilà le bal engagé!... Deux jeunes capitaines d'état-major arrivent au milieu d'une contredanse et nous donnent des nouvelles. Ils viennent d'assister en avant de la ville, à un échange de quelques coups de fusils entre nos hommes et les brigands. Ces jeunes et charmants officiers font quelques tours de valse, puis retournent au feu, car on vient leur annoncer que le nombre des brigands augmente, et qu'ils se rapprochent. Enfin à onze heures ces mêmes jeunes fous sont revenus nous apprendre que les Espa-

gnols s'étaient un peu éloignés, mais que le lendemain de bonne heure toutes leurs forces devant être réunies, ils tenteraient un coup de main contre la ville et seraient rudement châtiés. Avec un pareil répit et de semblables assurances, il était impossible que la joie ne reprît pas le dessus. La danse se ranima jusqu'à une heure, et nous nous séparâmes. Je vous dirai que dans cette réunion joyeuse je n'ai pas fait tache; j'ai voulu danser, ne fût-ce que pour l'originalité de la position.

Le lendemain, c'est-à-dire ce matin au point du jour, le bruit du tambour battant la générale m'a fait sauter à bas de mon lit; j'ai bientôt été à cheval. Je me suis rendu chez le Gouverneur. Il était entouré d'officiers isolés, de tout grade, qui se trouvent accidentellement à Valladolid. J'ai remarqué entre autres le général de brigade Gérard, ancien aide-de-camp de Bernadotte. Le Gouverneur a dit qu'il n'y avait rien à craindre pour la ville, et qu'il allait donner au *Principe* une leçon qui lui ôterait l'envie de revenir nous visiter. « Allons, Messieurs, qui m'aime me suive! » Je ne sais en vérité, mon ami, jusqu'à quel point j'étais bien placé là; car j'étais le seul qui ne portasse pas l'épaulette; et bien que l'on nous ait assimilés aux colonels, en me joignant à cette troupe militante, j'aurais craint d'être ridicule, si le général venant à moi, ne m'eût dit: « Si vous voulez

être des nôtres, Monsieur, soyez le bienvenu. Les gens de cœur ne peuvent jamais être de trop. » Ces mots m'ont décidé, mon ami. Eh ! oui ; il faut bien que je vous l'avoue : ce fou de du Theil, qui malgré une blessure grave au bras droit, était là, et *quelque diable aussi me poussant*, je montai à cheval, et pris rang dans le groupe d'officiers qui entouraient le général.

Cher Roland, si je ne vous en disais pas davantage, à vous qui me connaissez si bien, ma conduite vous paraîtrait bien légère, bien inexplicable. Quoi qu'il m'en coûte un peu, mon ami, il faut, comme toujours, que je vous fasse lire dans les derniers replis de mon âme. Malgré le silence que je garde envers vous depuis le premier aveu que je vous en ai fait, sur un point de ma conduite que je ne puis me rappeler sans confusion ; malgré l'espèce d'absolution dont votre tendresse vous a fait couvrir cette tache, je voudrais pouvoir la laver, fût-ce dans mon sang ; je voudrais par des actes de courage, par des actions nobles, généreuses, vous prouver, prouver à celle dont je ne mérite pas la pitié, que tout chez moi n'est pas digne de mépris. Enfin, mon ami, j'ai besoin de me laver à mes propres yeux.

Les Espagnols qui avaient tirillé contre nos hommes et en avaient blessé plusieurs, lâchèrent pied lorsque le Général leur eût fait envoyer quelques volées de mitraille.

Alors nous nous lançâmes à leur poursuite. Le général Kellermann n'est pas bien de figure, mais, mon ami, qu'il est beau au feu !... Quelle ardeur son exemple donnait à nos soldats ! sous un ciel ardent et orageux, affrontant les décharges des Espagnols qui s'étaient ralliés sur une hauteur, une compagnie de voltigeurs a gravi en courant ce terrain escarpé et les en a débusqués. J'ai vu le malheureux du Theil, qui était au premier rang, tomber de cheval. Je le croyais perdu. Quelques Espagnols accouraient sur lui ; j'ai lancé mon cheval contre eux, et, suivi bientôt d'un aide-de-camp et d'un hussard d'ordonnance du Général, j'ai été assez heureux pour dégager mon pauvre ami, qui exhalait en imprécations comiques sa rage de ce que son bras blessé avait trahi son courage, et l'avait empêché de conduire son cheval comme il aurait voulu. Le pauvre jeune homme était tombé sur son coude malade, et cette chute a bien empiré son état. Une petite arrière-garde ennemie tenait encore. Chose affreuse, mon ami, chose que je n'aurais jamais crue, et qui explique peut-être la bonne contenance de cette faible troupe, il s'y trouvait des Français... Nous en étions si près que le général Gérard ayant crié au général Kellermann : « Mais entendez-vous ? Le commandement se fait en français. » — « Oui, s'écria un cavalier en se retournant, moi, je suis français, et un

solide encore ! » Un hussard d'ordonnance du Général se détacha pour fondre sur cet orateur qui l'attendit, et qui nous le renvoya assez grièvement blessé d'un coup de sabre au bras.

Cher Roland, je ne sais quel inexplicable énivrement m'avait si bien entraîné à la poursuite des fuyards, que lorsque le Général fit sonner la retraite, je me trouvais seul. Je tournai bride au galop ; mais quelques Espagnols en firent autant et me poursuivirent. Bientôt je trouvais le terrain coupé à pic ; il fallut faire sauter mon cheval, et je réussis à franchir ce pas dangereux. Au même instant une décharge fit siffler ses balles à mes oreilles. La secousse du saut avait fait tomber mon chapeau ; ne voulant pas laisser derrière moi ce trophée, je ramenai mon cheval sur ses pas et, du bout de mon sabre, je relevai mon chapeau, sans être salué d'une nouvelle décharge, parce que le Général avait fait faire volte-face à quelques hommes dont l'approche fit retirer l'ennemi. Rentré au milieu de l'État-major, j'y ai reçu tant de félicitations que j'aurais presque pu y voir une plaisanterie, si le brave du Theil ne m'avait assuré qu'elles étaient de bon aloi. On m'a fait apercevoir que mon chapeau a été traversé par une balle, qui doit avoir été tirée de très-près, car elle a fait son trou net comme un emporte-pièce. J'ai dîné chez le Général, qui a été

très-aimable pour moi. J'éprouve, mon ami, une bien douce satisfaction : l'excellent du Theil, que vous aimerez et qui prétend me devoir la vie, m'exprime son dévouement avec une effusion et dans des termes qui vont au cœur, et qui ne me permettent pas le doute.

J'ai trouvé ici de nombreux collègues. Croiriez-vous qu'il est arrivé dernièrement par un convoi seize auditeurs ? Ils sont venus se ranger sous les ordres de M. Dudon, maître des requêtes, nommé Intendant général des provinces du Nord, et sont destinés à aller administrer ces provinces, lorsque notre autorité y sera assez bien établie. Parmi eux j'ai trouvé de B....., dont l'air hautain contraste avec sa petite taille, et F....., bon et aimable garçon, qui m'a chargé de lettres pour son frère, secrétaire de la Grande-Aumônerie. Tous me portent bien envie et sont émerveillés de l'insigne faveur qui m'appelle à Paris. Mais quand y serai-je maintenant, mon ami ? Notre convoi doit s'augmenter un peu ici ; et le général ne veut ni le laisser partir sans en grossir l'escorte, ni dégarnir la place. Il faut attendre le retour du Maréchal, qui ne peut tarder plus de quatre ou cinq jours.

---

Maintenant, Madame, je vais reprendre le rôle de narrateur.

Les forces avec lesquelles le maréchal Bessièrès s'était éloigné de Valladolid y étant rentrées, on put organiser et mettre en route le convoi qui devait se rendre en France. Pour se faire une idée de ce que c'était alors qu'un *convoi*, il faut savoir qu'aucune communication ne pouvait avoir lieu sans escorte. Les militaires quittant l'Espagne par suite de blessures ou d'infirmités, ou par changement de destination; les nombreux voyageurs de toute condition, de tout sexe, que, depuis trois ans, leurs affaires, leurs spéculations avaient appelés en Espagne; les employés, les marchands, les aventuriers, qui pullulaient à la suite des armées dont la Péninsule était couverte; tout individu, en un mot, qui voulait rentrer en France, attendait qu'une troupe pouvant former une escorte suffisante se mît en mouvement. Le noyau de tel petit convoi, parti du fond de l'Andalousie, allait se grossissant de gîte en gîte, où l'on attendait son passage; et malheureusement on était loin de pouvoir toujours augmenter les escortes dans la même proportion. On ne connaissait pas d'ailleurs exactement la force de ces sortes de caravanes, jusqu'à ce qu'elles fussent en marche, parce que chacun était maître de venir s'y joindre, à pied, à cheval, en voi-

ture, le sac au dos, ou avec autant de bagages qu'il lui convenait.

Le 25 mai, lorsque le convoi dont Jules faisait partie dut quitter Vitoria, il se composait d'environ douze cents prisonniers espagnols, mêlés de quelques prisonniers anglais, et d'un nombre considérable de militaires éclopés, de voyageurs, et de voitures de toute espèce. L'adjudant-commandant D....., qui était chargé de la conduite du convoi, avec une escorte de huit cents hommes de la Garde impériale, alla trouver le chef d'état-major du général Caffarelli, gouverneur de Vitoria, et demanda qu'on lui accordât un renfort. « Allons donc ! lui répondit-on, je traverserais toute l'Espagne avec quatre hommes et un caporal. » Congédié avec cette belle réponse, M. D..... dut se mettre en route. La veille du départ Jules avait rencontré le commis d'une maison de commerce qu'il avait vu à Bayonne, et lui avait dit : « Est-ce que vous êtes des nôtres ? » — « Pas si fou ! » — « Que voulez-vous dire ? » — « Que je n'ai pas envie de me faire tuer sur la route. » Il voyageait seul avec une passe de Mina.

Le convoi se déployait dans la plaine de Vitoria sur une longueur de près d'une lieue. Le soleil le plus brillant éclairait sa marche, et tandis que les prisonniers frémissaient en apercevant devant eux la chaîne

des Pyrénées, au-delà de laquelle les attendait l'exil et la captivité, tous les cœurs français s'épanouissaient à la vue de ce rideau bleuâtre qui, seul, les séparait encore de toutes les douceurs de la patrie. Ceux qui du fond de l'Andalousie ou du Portugal, avaient échappé aux fatigues et aux dangers de ces longues et lentes marches, en saluaient le terme. On savait bien que ces montagnes, dans lesquelles on allait entrer, renfermaient de redoutables *guerillas* commandées par le plus marquant des chefs de ces bandes, le fameux Mina; mais depuis quelque temps il n'avait rien tenté sur cette route; puis la masse des individus composant le convoi s'en reposait sur la prudence de ceux qui avaient organisé l'escorte, et huit cents hommes de la Garde inspiraient une confiance qui aurait cru pouvoir tout braver. L'admirable sérénité du ciel ajoutait encore à celle des esprits; quelques chants se faisaient entendre. Du Theil, qui, depuis Valladolid, ne quittait pas Sainte-Rive, égayait celui-ci de ses joyeux propos. Tous deux cheminaient à cheval, en tête du convoi, qui était précédé par une petite avant-garde. Enfin on pénètre dans les Pyrénées. Le convoi s'allonge sur cette route étroite, bordée à gauche, de roches élevées, couronnées de bois, et à droite, du précipice au fond duquel coule la Deva.

C'était là que les éclats de la foudre avaient effrayé les chevaux de madame Merval. Tout entier aux images que ces lieux, aujourd'hui pourtant si calmes, lui rappelaient, Jules était plongé dans cet état qui n'est ni veille ni sommeil, et où les objets qui se retracent à notre pensée et la captivent, tiennent presque autant du songe que du souvenir. Il voyait madame Merval éperdue, se précipitant hors de sa voiture; il croyait encore sentir sur son cœur agité par la crainte et l'amour, les battements précipités du cœur de cette femme adorée. Son imagination, exaltée par cette impression énivrante, s'égarait au point de lui faire oublier que l'effroi seul avait jeté Coralie dans ses bras; et il éprouvait ces transports qui l'auraient agité s'il n'eût dû qu'à l'amour de la presser contre son sein. Tout-à-coup une effroyable détonation se fait entendre, et l'on eût pu croire encore que la foudre éclatait. Le convoi, comme pétrifié, s'arrête; un sentiment de stupeur a saisi tout le monde; mais il fait bientôt place à la rage et à la terreur, quand on voit que bon nombre d'hommes de l'escorte sont tombés morts. Le cri effrayant, ce sont les brigands!.... est bientôt confirmé par une seconde décharge, non moins meurtrière que la première. La plus affreuse confusion se répand dans le convoi. Les uns veulent tâcher de gagner Salinas; d'au-

tres rebroussent chemin ; des chevaux tombent morts, d'autres effrayés s'emportent, écrasant tout ce qu'ils rencontrent ; les voitures se croisent, se heurtent, se renversent ; quelques-unes sont précipitées au fond du vallon. La route n'est plus qu'un chaos infranchissable.

Qu'on juge de la rage de nos soldats ! Pas un ennemi ne paraît.... Le nuage de fumée qui couronne les hauteurs révèle seul les points d'où sont partis les coups. Les cris déchirants de la souffrance et de la terreur répondent seuls au fracas des décharges des Espagnols. Le convoi, renfermé dans un cercle de feu, n'a plus d'issue. Un nouvel ennemi se montre : les prisonniers saisissent les armes de nos morts et de nos blessés, et se jettent sur l'escorte ; ils massacrent les simples voyageurs, dont quelques-uns ne succombent qu'après s'être défendus avec le courage du désespoir. Nos soldats, d'abord dispersés sur une longue étendue de terrain, avaient serré leurs rangs. Trois et quatre fois, ils tentent d'escalader les roches escarpées au haut desquelles l'ennemi est embusqué ; trois et quatre fois les corps de cette vaillante troupe, balayés par une grêle de balles, roulent et viennent grossir sur la route le nombre des cadavres. Alors une affreuse avalanche d'au moins six mille brigands descend des hauteurs en poussant tous à la fois le sinistre cri de *mueran* !....

Ceux de nos soldats qui étaient encore debout sont écrasés par le nombre. « Nous le tenons, *l'enfant chéri de la Victoire !* » criaient les Espagnols, dans l'énivrement du triomphe ; nous le tenons ! » Car ils croyaient que Masséna, revenant de Portugal, se trouvait dans le convoi, dont cette idée avait causé la perte. L'embuscade n'avait été formée que pour s'emparer du Maréchal et de ses fourgons, que l'on disait richement chargés.

Le combat est fini. L'horrible curée va commencer... Plus de bruit de mousqueterie. On n'entend sur toute cette longue ligne que les cris des blessés, des femmes, des enfants, et les rugissements des vainqueurs. Quelques détonations d'armes à feu annoncent que, sur plusieurs points, des malheureux vendent encore chèrement leur vie. Une affreuse boucherie couvre la route de sang. Les populations environnantes accourent pour prendre part à cette extermination. C'est à qui fera subir les plus cruels tourments aux malheureux blessés.... La soif du butin vient seule calmer un instant celle du carnage.

Pendant que les vainqueurs se jetaient sur les nombreuses dépouilles des vaincus, fouillant les morts, déchargeant les voitures, quelques soldats, des voyageurs, des femmes même, mais en bien petit nombre, et la plupart en se jetant dans le vallon au bas de la

route, étaient parvenus à se sauver, les uns vers Salinas, d'autres vers Vitoria. Un officier de dragons, le colonel Lafitte, fut assez heureux pour tomber entre les mains même de Mina. Remarquable ascendant du courage ! ce chef respecta la vie du Colonel et le garda prisonnier. Pourquoi Mina, à qui personnellement on a peu adressé le reproche de cruauté, n'a-t-il pu empêcher les horreurs dont se souillèrent ses soldats !

Après les boucheries et le pillage, les Espagnols se donnèrent le passe-temps de la torture. Ils firent particulièrement subir aux femmes restées vivantes entre leurs mains, des supplices que la plume ne saurait décrire. Ils leur disaient que c'était pour les préparer à ce qu'elles allaient souffrir en enfer. Les démons auraient pu le céder en cruauté à ces monstres. Une mère, avant d'expirer, vit sa jeune fille jetée vivante dans un bûcher ardent, formé de paille et de débris de voitures. L'innocente victime, les mains élevées vers le ciel, où semblait s'envoler son âme avec sa prière, s'affaissa sur elle-même, et expira au milieu des flammes sans pousser un seul cri. Ce n'était pas le compte de ses bourreaux. Ils saisirent une cantinière pour la brûler à son tour. Les cris de terreur et de désespoir de cette malheureuse leur promettant un divertissement dont la résignation de la première victime les avait privés, ils

formèrent autour du bûcher, où quelques hommes rejetaient à coups de crosse la pauvre cantinière, une ronde infernale dont tous les acteurs, parmi lesquels étaient des femmes, répondaient par leurs rires aux rugissements de l'infortunée. Le cercle satanique ne se rompit que lorsqu'il n'entourait plus qu'un monceau de cendres.

De cette troupe de braves, de cette foule de voyageurs qui, il n'y avait que peu d'instant, couvrait une si longue portion de cette route, il n'y restait plus un être vivant. Le sang et les dépouilles manquant aux meurtriers gorgés de carnage et chargés de butin, ils se dispersèrent. Le silence de la mort régna seul enfin sur le théâtre de ce désastre, le plus grand de ceux qu'éprouvèrent nos convois, dans ce pays si fertile en catastrophes semblables. Longtemps les restes de nos malheureux compatriotes, à demi dévorés par les animaux carnassiers, longtemps leurs ossements attestèrent leur fin lamentable, et jetèrent l'horreur et l'épouvante dans l'âme des voyageurs. Depuis lors la montagne de Salinas est restée tristement fameuse.

Qu'était devenu le malheureux Jules ? Dès la seconde décharge, son cheval avait été tué ; du Theil avait aussi été démonté quelques instants après. Les deux amis, abrités derrière une voiture, étaient armés d'un sabre

et de pistolets. Que pouvaient-ils contre un ennemi qui les fusillait d'un point inaccessible? Ils avaient d'ailleurs à se défendre contre les prisonniers, qui vinrent les assaillir, et contre lesquels ils se battirent vaillamment. Un prisonnier anglais fut assez généreux pour se ranger auprès des deux amis et combattre ses féroces compagnons de captivité. Jules et du Theil étaient, comme je l'ai dit, à la tête du convoi, et ils auraient voulu tâcher de gagner Salinas, dont on était fort près. Affrontant les balles qui foudroyaient presque de face tout ce qui aurait pu suivre cette direction, ils avaient franchi les derniers obstacles que leur présentait l'inextricable embarras des chevaux et des voitures, lorsqu'une jeune dame, saisissant Jules par le bras, lui cria : « Sauvez-moi ! sauvez-moi ! » — « Eh ! Madame ! que puis-je ? Suivez-moi, je vous défendrai ; mais pour vous sauver, il faut passer à travers cette grêle de balles ; car tout ce qui restera ici y trouvera la mort. » — « Je vous suis, je ne vous quitte pas. » Et elle s'attachait si fortement au manteau de Jules, qu'elle gênait sa marche au point de rendre la fuite impossible. L'intérêt, la pitié que cette femme inspirait à Jules, pouvait être funeste à tous deux. Hélas ! l'infortunée, moins à plaindre pourtant que tant d'autres, tomba frappée de deux balles. « Allons ! allons ! » cria du Theil, au pas de course, ou

notre compte est bon. » Jules, jetant son manteau, qui déjà était troué de plusieurs balles, s'élance à la suite de son ami. Tous deux étaient arrivés à un coin de roche d'où le feu de l'ennemi ne pouvait guère les atteindre, lorsqu'un guerillero qui venait de sauter sur la route ajuste sa carabine à bout portant sur du Theil. Mais Jules s'élance, d'une main saisit et détourne l'arme, et de l'autre plonge son sabre dans le corps de l'Espagnol. « Saprísti ! dit du Theil, je vous envie le coup ! Mais gardez donc la carabine ; elle en vaut la peine. » Jules s'empara de cette arme, qui était en effet fort belle.

Quoique les dangereuses rencontres devinssent de moins en moins à craindre, les deux amis ne ralentirent pas leur marche. Tout en courant, du Theil ne cessait d'exprimer son admiration pour la manière dont Jules s'était battu ; « sans compter ce dernier coup, disait-il, auquel je dois la vie. Jamais je ne serai quitte avec vous, car je ne crois pas que nous nous retrouvions ensemble à pareille fête. » Quelques individus qui étaient parvenus à se sauver aussi de l'affreuse mêlée, accouraient derrière nos deux jeunes gens, qui ne savaient trop d'abord si c'étaient des amis ou des ennemis. Enfin ils touchaient presque à la porte de Salinas ; ils rencontrèrent quelques hommes de la faible garnison, qui, au

bruit de la fusillade, étaient accourus, mais qui n'osaient s'aventurer plus loin, de peur de laisser surprendre leur poste. Ils savaient par le commandant D..... lui-même que le convoi était considérable; car cet officier était à l'extrême avant-garde; Mina l'avait laissé passer, ne voulant commencer l'attaque que lorsque tout le gros du convoi serait engagé sous le feu de ses bandes. On s'aperçut bientôt qu'il ne s'agissait pas là d'une de ces escarmouches journalières où quelques hommes, escortant un courrier, échangeaient quelques coups de fusil contre une poignée de guérilleros embusqués. On reconnut l'impossibilité d'agir efficacement pour le salut du convoi. Le colonel D..... se désespérait... S'il y eut faute de sa part, elle a dû lui être bien amère, car ceux qui avaient échappé au désastre, et les familles des victimes l'accablèrent de reproches. On prétendait qu'il avait rencontré une voiture brisée, que Mina avait fait placer en travers sur la route; qu'il s'était contenté de la faire ranger un peu pour le passage de son cabriolet, sans autre souci que d'aller faire préparer son déjeuner à Salinas. Le fait est qu'il n'était pas à son poste; mais y eût-il été, la catastrophe n'en eût pas moins été la même.

« Allons, disait gaiement du Theil, nous voilà légers de bagage; nous n'avons sauvé que notre peau, mais

c'est l'essentiel. » — « La mienne n'est toujours pas intacte, répondit Jules; j'en suis rudement averti par la douleur que je sens à l'épaule gauche. » En effet, il avait eu cette épaule assez profondément déchirée d'un coup de baïonnette. « Quoi! vous êtes blessé, et vous ne m'en avez rien dit! Vous voulez donc être tout romain? » — « Non; mais je vous avoue que jusqu'à présent je m'en étais à peine aperçu. » — « Je gage que ce qui vous préoccupe le moins n'est pas cette jeune dame qui a été tuée à votre côté. Je sais que, pour moi, j'y pense beaucoup plus qu'à ce bandit que vous avez si prestement éventré, et qui a pourtant fait une vilaine grimace. Ah bien! en voilà un qui en fait une encore plus hideuse. Regardez donc! quelle horreur! » C'était un Espagnol qui revenait de cette tuerie. Jules, après avoir jeté la vue sur ce malheureux, la détourna avec dégoût. C'était un Alcade de village, qui passait pourtant pour assez dévoué à Mina, mais que, pour le punir d'avoir voyagé avec les Français, les guerilleros n'avaient laissé passer qu'après lui avoir coupé le nez et les oreilles. Ce fut par lui que nos deux jeunes gens apprirent les affreux détails que j'ai rapportés plus haut. Peu après arrivèrent aussi quelques soldats de l'escorte blessés, qui étaient parvenus à se sauver par la vallée, et qui paraissaient accablés de désespoir et de honte,

tant ils admettaient peu de milieu entre vaincre ou mourir.

« Ah ça ! dit du Theil à Jules, quand je dis que nous n'avons sauvé que notre peau, c'est une manière de parler. J'ai là ma ceinture, qui sans valoir un des fourgons de Masséna, auxquels on dit que ces brigands en voulaient, peut suffire pour nous acheter du linge, et payer notre dépense jusqu'à Paris. Ainsi, très-cher, ne vous gênez pas. D'aujourd'hui tout ce que j'ai est à vous, corps, âme et biens, ce qui n'est pas lourd. » Jules, qui avait aussi son argent sur lui, remercia ce brave garçon comme il le méritait, et lui dit : « Mon cher du Theil, j'ai bien plus gagné que perdu à Salinas, car je crois que j'y ai trouvé un ami. » — « Oh ! j'en réponds », s'écria le jeune officier, en lui serrant fortement la main.

Les deux amis ne pouvaient songer à continuer le même jour leur route sur Mondragon, où le convoi qui venait d'être anéanti aurait dû coucher. Ils ne savaient même plus quand ils pourraient se remettre en marche, faute d'escorte. Jules était attendu à jour fixe chez le docteur Caussade, qui ne pouvait manquer d'apprendre le tragique événement de la journée. Sainte-Rive se hâta donc d'écrire quelques lignes au *bon Docteur*, pour le rassurer et lui dire que le convoi ayant été attaqué,

il en résulterait un retard dans sa marche, mais sans entrer dans aucun détail, car les lettres venant d'Espagne étaient ouvertes à la poste. Quant à la mère de Jules et à ses amis, il n'y avait pas à craindre qu'ils apprissent rien. La lettre de Sainte-Rive fut portée par un courrier que le colonel D..... expédia au Général commandant à Bayonne, pour lui rendre compte de l'enlèvement de la colonne de prisonniers qui était annoncée dans cette ville. Jules déplorait la perte de son domestique, jeune homme qui lui avait montré de l'attachement. Comme il était à la queue du convoi, il était possible qu'il se fût sauvé vers Vitoria; mais l'espoir que Jules conservait à cet égard ne fut pas réalisé.

Quatre jours après le désastre, Sainte-Rive, du Theil et les bien rares débris du convoi, s'aventurèrent sous la faible escorte de quelques gendarmes et d'un petit nombre de fantassins. Les bandes paraissaient s'être éloignées. On devait coucher à Bergara. Arrivés à Mondragon, où l'on fit halte, Jules et du Theil allèrent demander à déjeuner au curé, qu'ils retrouvèrent toujours aussi aimable hôte, et qui se réjouit sincèrement de les voir échappés au massacre. Le digne prêtre (ce qui ne charma pas le moins Jules) leur parla avec intérêt et admiration de la jeune comtesse Merval qu'il avait revue à son retour en France.

Le surlendemain, du haut d'une montagne qui domine Irun, nos pauvres voyageurs virent enfin briller et se développer devant eux le golfe de Gascogne, et cette terre promise de France. Comme la montagne d'aimant des Mille et une nuits vers laquelle on voyait voler irrésistiblement les clous et toutes les ferrures des vaisseaux qui en approchaient, l'effet du cri *Voilà la France!* fut tel, que tout ce qui composait le petit convoi, s'éparpilla en désordre, hâtant le pas, et malgré le danger encore réel des embuscades, prenant des sentiers de traverse pour arriver plus tôt à Irun.

Une fois dans cette ville, quoique Jules et du Theil souffrissent de l'inflammation de leurs blessures, ils montèrent chacun sur un bidet de poste, et les voilà courant à franc-étrier vers la France, dont la Bidassoa seule les sépare. Tous ceux qui ont fait cette hideuse guerre (mais ceux-là seuls qui l'ont faite) peuvent se faire une idée du ravissement dont nos deux amis furent saisis en laissant derrière eux cette rivière. Arrêtés et descendus de cheval à la douane française, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et s'embrassèrent dans un ineffable transport de joie et de bonheur. Galoppant de nouveau, bientôt ils saluèrent de leurs cris joyeux le petit château d'Urtuby. A Saint-Jean-de-Luz, c'était un dimanche, les habitants, parmi lesquels se dessinaient

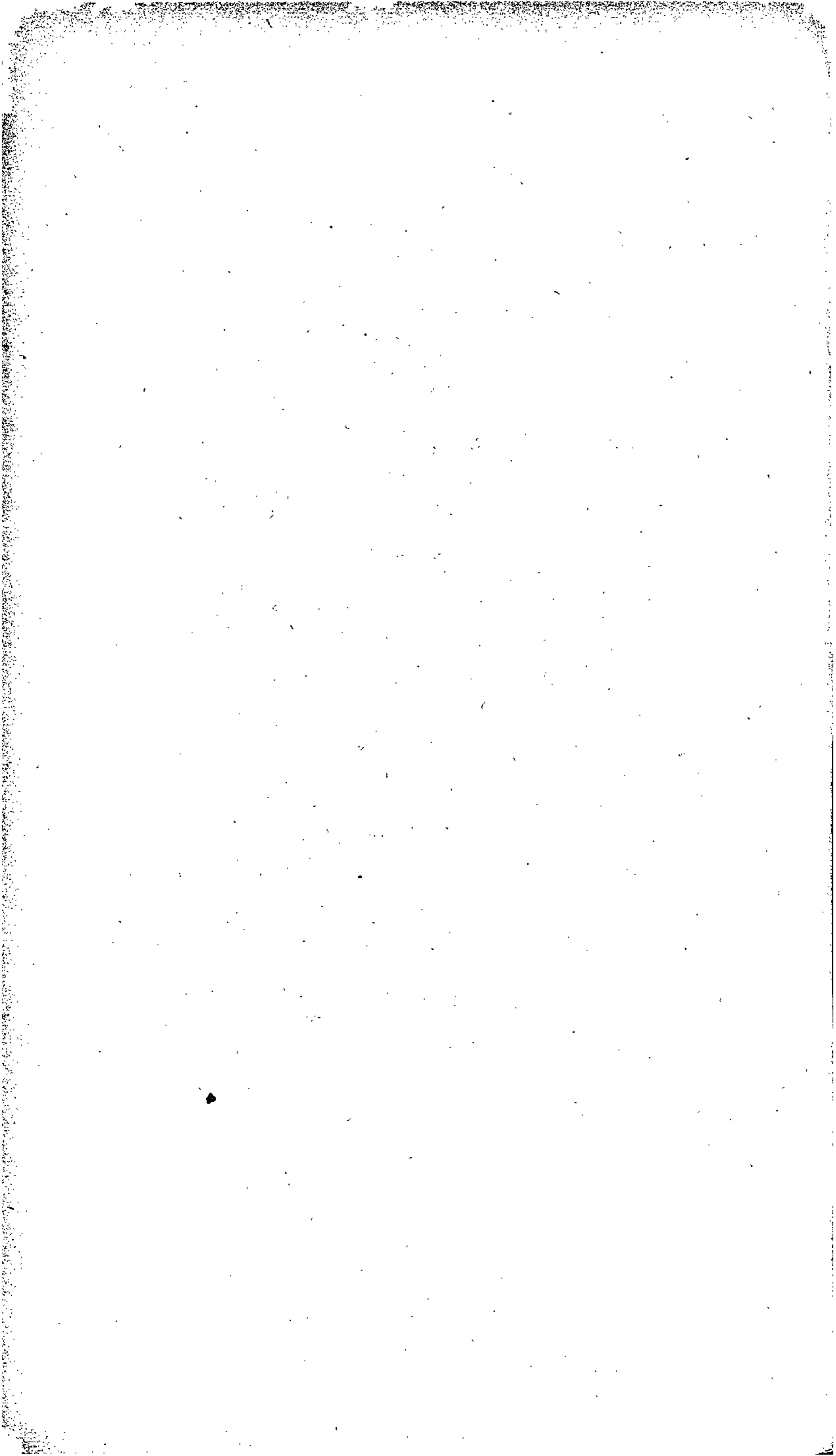
des groupes charmants d'élégantes et jolies Basquaises, jouissaient de la sécurité inconnue au-delà des monts; et goûtant les douceurs de leur climat et de la saison printannière, se livraient aux plaisirs de la paume, de la promenade, et de la danse. « Quel paradis ! mon ami ! » criait du Theil. — « Oui ! et après quel enfer !... »

Le docteur Caussade reçut les deux amis avec sa vive cordialité. Il aurait bien voulu qu'ils fissent un plus long séjour à Bayonne. L'état de la blessure de du Theil semblait l'exiger ; mais Jules était impatient d'arriver à Paris, et Frédéric ne voulait pas se séparer de lui. Jules qui, s'il n'eût pas dû sous peu de jours être auprès de madame Merval, aurait trouvé tant de charme à revoir des lieux qui lui parlaient d'elle, ne songeait qu'à rejoindre celle au souvenir de qui ils devaient tout leur attrait.

Je renonce, Madame, à vous peindre les transports de bonheur de Jules, lorsqu'il retrouva sa mère, moi et madame Merval. Celle-ci l'accueillit avec un visible contentement, expression de ce sentiment bien pur d'affection fraternelle dont elle avait, pour ainsi dire, pris l'engagement, il y avait un an, envers madame de Sainte-Rive. Cette tendre mère était au comble de ses vœux et jouissait bien des succès de son fils, dont elle ignorait la malheureuse passion. Frédéric du Theil

témoignait à Jules un attachement qui fut bien vite un lien de rapprochement entre nous tous et cet officier. Sans lui nous n'aurions jamais su tout le brillant courage que Jules avait déployé à Valladolid et à Salinas. « Le diable m'emporte, nous disait un jour du Theil, on eût dit qu'il combattait en présence de sa belle et pour la sauver des mains des brigands. » En disant cela il ne se croyait pas si près de la vérité. Madame Merval était sans cesse présente pour Jules. Pour l'homme qu'anime un véritable amour, la femme aimée réalise l'idée d'une divinité qui voit et entend tout. *Elle le saura.* Ce mot qu'il se répète sans cesse, lui trace toute sa conduite. Il n'est plus d'action courageuse ni de sacrifice dont il ne se sente capable, et dont il ne trouve dans un seul regard tendrement approbateur, une récompense qu'il met bien au-dessus des honneurs et des trésors dont pourraient le combler tous les rois de la terre. Avouons-le donc, l'amour peut être regardé comme un puissant mobile de vertu.





### TROISIÈME PARTIE.

Nous étions tous heureux, et l'on aurait pu croire que rien ne pouvait altérer la tranquille pureté de ce bonheur. Jules, entouré de tous les objets de ses affections, n'avait auprès de madame Merval que le degré d'assiduité qu'autorisaient les convenances. Il ne me parlait pas plus de son amour que s'il ne m'en avait jamais fait confidence. Je ne savais si je devais voir dans ce silence la preuve de ses efforts pour étouffer cette passion; mais je craignais bien que le feu ne fût ardent sous la cendre.

Jules ne devait pas être longtemps sans éprouver un chagrin qui devait lui faire révéler le véritable état de son âme.

Les médecins ayant conseillé à M. Merval les eaux de Saint-Sauveur, il partit avec la Comtesse, dans le courant de juillet, pour les Pyrénées. Jules ne me cacha pas ce que ce départ avait de douloureux pour lui; mais comme il ne supposait pas que l'absence de la Comtesse dût être aussi longue qu'elle le fut en effet, il n'en

parut pas trop affecté. Il éprouvait d'ailleurs un adoucissement à sa peine. Je ne sais dans quelle circonstance ni comment, lui qui était si réservé, avait été amené à faire l'aveu de son amour à du Theil; mais il n'avait plus rien à apprendre à celui-ci, dont le dévouement à Jules paraissait, au surplus, bien absolu, et qui avait plus de discrétion que l'on n'aurait pu lui en supposer. Je ne vous ai dit de du Theil que ce que le récit des faits auxquels il était mêlé rendait nécessaire. De l'esprit naturel, une éducation manquée, un cœur aimant, et la légèreté assez ordinaire aux jeunes gens de sa profession; tel était du Theil, que quelques lettres de lui vous feront mieux connaître que ce que je vous en pourrais dire.

Barèges, Juillet.

Me voilà donc encore une fois, très-cher Sainte-Rive, en pleines Pyrénées!... Que Dieu les confonde! j'ai des montagnes par dessus les oreilles. Je me crois encore à Salinas, et je rêve de ces bandits de Mina. Quel infâme trou que ce Barèges!... Nous ne sommes là qu'une troupe d'écloppés. Pas une femme fraîche; des rhumatismes, des maladies de peau; ah! l'horreur!... Parlez-moi de Caunterets! Dans ce moment les jolies femmes y

abondent. Des jeunes filles, pleines de santé et de vie, y tiennent compagnie à leurs mères dolentes. Des jeunes femmes, qui y sont pourtant pour leur compte, n'auraient pas besoin d'autre médecin que moi. Je me propose bien aussi de faire par-là quelques excursions. Pour l'amour de vous, j'en ferai aussi, et plus souvent encore, à Saint-Sauveur, qui est bien plus près de Barèges.

J'y ai déjà vu votre couple de la rue de Lille. Les eaux font le plus grand bien au mari. Quel drôle d'homme ! Il est encore d'une autre espèce que vous et moi. Il est loin d'avoir cette sensibilité, cette disposition à la mélancolie qui peut vous faire ranger, à bon droit, parmi les fous *tristes*. S'il paraît sans-souci, ce n'est pourtant pas non plus à ma façon. Vous m'avez classé depuis longtemps parmi les fous *gaîs*, nous le mettrons parmi les fous *calmes*. Mais dans ce Charenton général qu'on appelle le monde, ne sont-ce pas là les *sages* ? Ma foi, c'est possible ; la sagesse ne m'a jamais paru bien séduisante ; et je me la représente assez sous les traits de M. Merval, y compris ses ailes de pigeon poudrées et sa petite queue. Vous voyez que j'ai profité de vos leçons de philosophie et d'histoire naturelle de l'homme. Celui-ci, je crois pouvoir vous en répondre, vous reviendra gros, gras, frais et dispos.

Avouez que vous me trouvez un grand maroufle, de

m'arrêter si longtemps à ce qui regarde ce sérénissime personnage, et de ne pas vous parler de sa charmante moitié. Eh bien, loin qu'il y ait là malice de ma part, c'est par délicatesse ; vrai, mon ami, je ne puis tomber tout-à-fait d'accord avec vous, sur ce que vous m'avez dit de madame Merval. Il faut qu'on vous l'ait changée en route, car un mois d'absence à peine, ne peut avoir produit cet effet. Si jamais je ne vis peau aussi fine, elle ne m'a pas paru avoir cette fraîcheur de rose sur laquelle je vous ai entendu vous extasier ; et il ne faudrait pas qu'elle perdît maintenant beaucoup d'embonpoint. Du portrait que vous m'aviez fait, ce que j'ai le mieux reconnu, ce sont les dents ; j'avoue que je n'en vis jamais de si belles ; mais il m'a fallu les guetter, et pour être exact, je ne puis dire encore que les avoir entrevues, car madame Merval sourit à peine. C'est dommage ; ce sourire est vraiment charmant. Je n'en regrette pas moins ce franc rire dont vous m'aviez leurré. Il est vrai qu'à cette première visite elle n'a guère eu occasion de le laisser éclater. Nous verrons plus tard, car elle m'a fort engagé à venir de temps en temps à Saint-Sauveur ; et je vous dirai que votre recommandation m'a valu l'accueil le plus gracieux. On m'a demandé de vos nouvelles avec un intérêt qui m'a paru assez vif.

Barèges.

En voilà une aventure!... Il y a quatre jours je suis retourné à Cauterets. A l'entrée du bourg on passe le Gave (le diable emporte les Gaves! toutes les rivières sont des Gaves ici). On passe donc le Gave sur un méchant pont, ou plutôt sur quelques troncs d'arbres. Deux jeunes filles anglaises, suivant leurs parents qui avaient franchi le passage, se sont laissées choir dans la rivière. Heureusement elles avaient votre ami en serre-file; il s'est galamment jeté à l'eau, et malgré son gredin de bras malade, il a été assez heureux pour repêcher et ramener sur la rive les deux jouvencelles, dont une avait ma foi été roulée déjà assez loin par les eaux, qui sont plus rapides que je ne croyais. Mais les deux filles étaient aussi plus jolies que je n'avais cru. Quand tout le monde fut un peu revenu de son émoi, et que les repêchées eurent repris tous leurs sens, les parents se répandirent en protestations de reconnaissance. J'ai demandé et obtenu pour récompense, la permission d'embrasser les deux sœurs, qui étaient charmantes, parole d'honneur, dans leur costume de naïades, et à qui cela a rendu toutes leurs couleurs. Savez-vous que c'est qu'elles valent le plongeon! Si elles

avaient été laides, je les aurais sauvées tout de même; mais je n'aurais rien réclamé. Voilà que maintenant tout le monde me dit qu'il ne tient qu'à moi d'en épouser une. Passe pour les deux; mais pourquoi une? Tenez, jusqu'à ce que je sois colonel, je ne me marierai qu'avec mon épée. Vous figurez-vous votre ami du Theil marié?.... Autant vaudrait voir l'Empereur donneur d'eau bénite en bonnet de coton.

En attendant, je suis devenu la coqueluche de toutes nos baigneuses. Il y en a une ici laide comme le péché mortel, qui chante mes louanges sans fin. Je crois, Dieu me damne, qu'elle courrait le risque de se jeter à l'eau pour en être retirée par un joli garçon comme moi. Elle peut être sûre que je la repêcherais gratis. Mais, par exemple, j'aimerais mieux en noyer quatre comme elle que d'en épouser une. Venez ici, très-cher; je vous promets des succès qui vous feront oublier votre ennuyeuse passion. Vous êtes un peu plus joli garçon que moi, vous avez au moins autant d'esprit, et assurément bien plus d'instruction. Pourquoi donc voulez-vous perdre tous ces avantages? Quant à ma *belle action*, comme on dit ici, n'en feriez-vous pas vingt fois autant? A la manière dont je vous ai vu besogner à Salinas, je n'en doute pas. A propos, vous êtes donc fou? Vous avez laissé ignorer à madame

Merval une partie de vos prouesses ? Elle ne savait rien du combat de Valladolid ; mais je vous réponds que j'ai réparé comme il faut votre sottise. Dieu sait comme on m'écoutait ! Ah ! si vous voulez réussir, il faut être plus avantageux et meilleur vivant. Qu'est-ce que je vous chante toujours ?

Rien ne plaît tant aux yeux des belles ,  
Que le courage des guerriers.

Madame Merval ne me paraît pas très gaie. J'en parlais à un de ses porteurs, qui me disait qu'elle était peut-être *enamourada*. Pauvre petite colombe ! Il est un Dieu pour les maris. Faut-il que cette tête à per-ruque ait mis la main sur une pareille vertu ! A propos, il n'est pas si bien portant le mari. S'il partait pour le grand voyage, avec quel plaisir je vous ramènerais sa jolie veuve !... Allons, allons, ne vous gendarmez pas ; parler de mort ne tue personne.

La charmante Comtesse devrait être votre fait ; mais ce n'est pas là ce qu'il me faut. Mon vieux hôte le chanoine de Séville, me disait qu'il aimerait mieux confesser cinquante grenadiers qu'une béguine ; et moi j'aimerais mieux avoir affaire à cinquante bonnes mortelles qu'à une divinité comme madame Merval. Il faut

que vous soyez ensorcelé. Écoutez; vous croyez qu'il n'y a pas plus d'érudition chez moi que de poil sur une grenouille; mais pendant mon séjour chez mon digne et joyeux *canonigo*, j'ai feuilleté plus d'un bouquin de sa bibliothèque (par parenthèse, j'y ai trouvé des choses qui, bien que n'ayant pas été écrites pour un sous-lieutenant, peuvent grandement servir à son instruction; bien entendu que ce n'est pas dans le genre de Folart ou de Guibert, dont j'espère bien ne rien lire, comptant finir mon apprentissage non dans les livres, mais sur les champs de bataille. Fermons la parenthèse; elle m'a mené un peu loin). De quoi parlions-nous? Du métier de la guerre, ou de l'amour? Ces damnés de buveurs d'eau m'ont si bien abreuvé de ce casse-tête de Jurançon, que je n'ai pas ma netteté d'idées ordinaire. Ah! nous étions à la bibliothèque de l'*excelentísimo senor*. J'y ai vu entre autres curiosités une liste à afficher à la porte des églises, et indiquant les livres défendus par la sainte Inquisition. Parbleu, elle m'a servi à faire mon catalogue; mais je n'ai jamais pu trouver chez aucun libraire un seul des trésors dont j'avais noté les titres. Je ne vous les écrirai pas; car c'est pour le coup que vous m'accuseriez de cynisme; et vous n'auriez pas tort; c'est bien ce que j'ai vu de moins canonique dans ma vie de corps-de-garde. Mais mon

Dieu, me voilà encore perdu ! Ne voulais-je pas vous faire une citation ? j'y suis, la voici. Je vous disais donc que j'avais feuilleté quelques bouquins, entre autres un certain Alciat, jurisconsulte. J'ai consulté ses *Emblèmes*; et à en juger par cet échantillon, il devait rédiger ses arrêts d'un singulier style. Il dit donc : « Les supers-  
» titieux n'entreprennent rien, en mauvaise rencontre  
» ou cœleste ou terrestre, disant que c'est malheur de  
» rencontrer ung moyne passant, ou une vieille p..... »  
Rimez, mon ami, rimez richement. Voyez quelle retenue vous m'inspirez ! Véritablement nous avons mis bon ordre en France, à l'inconvénient de rencontrer des moines; et le seigneur Alciat aura peut-être contribué puissamment à leur destruction. Quant à ce qui regarde les vieilles, je n'y vois pas de remède; mais il faut qu'elles se soient toutes donné rendez-vous sur votre chemin, pour que vous soyez si peu tenté de réussir ou si peu heureux auprès des jeunes. Adieu... j'ai la tête lourde... je m'endors.

Barèges.

Ma foi, très-cher, vous avez bon goût ! Je suis forcé de convenir que madame Merval est une femme charmante de tout point. Je l'ai accompagnée à une pro-

menade qu'elle a faite avec son mari (car le bonhomme aime aussi les montagnes) au haut du pic de Bergons, qui domine Luz et Saint-Sauveur. Quand nous avons été arrivés au point le plus élevé, nous avons découvert du côté de l'Espagne un monde nouveau de glaciers, de pics couverts de neige, et le fameux *cirque* de Gavarnie. Bénissez-moi de ne vous rien dire de toutes ces merveilles ; je vous ménage le bonheur de les entendre d'une jolie bouche, qui n'a pas été muette sur votre compte. Elle a beaucoup parlé d'une ascension que vous avez faite sur je ne sais quelle montagne auprès de Bayonne ; elle regrettait que vous ne fussiez pas des nôtres, et disait que vous auriez été transporté d'admiration. Ce qui me confond, c'est qu'elle débite tout cela à son mari. C'est ce qui me semble de plus mauvais augure pour vous. Cela m'a l'air d'une belle et franche amitié. S'il y avait quelque chose de plus, ce serait par trop roué ; et, j'en suis fâché pour vous, mais vrai, je n'ai jamais vu de femme qui me parût moins disposée à l'intrigue. Au haut de cette montagne, quand sa figure animée par la marche était épanouie d'admiration, elle avait l'air d'un ange du ciel, et moi d'une bête. Jamais femme ne m'a fait impression de cette espèce. N'allez pas craindre pourtant que je devienne votre rival. D'abord, il faut que vous sachiez que nous

autres vauriens nous nous faisons plus de scrupule de souffler la maîtresse de notre ami que sa femme. Il ne faudrait pourtant pas trop vous y fier, parce que, en fait de femmes comme en fait de chevaux, il est reçu que l'on tromperait son frère. Mais, je le répète, la Comtesse me paraît une place trop difficile à emporter, si même elle est prenable. Je n'aime pas les longs sièges ; je suis un enfonceur de portes ouvertes.

Barèges.

A genoux ! baisiez cette lettre, ou plutôt ce paquet, cher Oreste ; il renferme un trésor bien précieux que vous envoie votre Pylade. Un gage d'amitié tire son prix de la main qui le donne. Je vous envoie donc une fleur cueillie à votre intention sur les roches de Saint-Sauveur. Hein ! dites que je ne suis pas sentimental ! Mais je vous entends d'ici vous écrier : « Que vois-je !... une *Ramondia* !... et cette étiquette d'une si jolie petite écriture de femme, sur un papier tout parfumé d'essence de rose !.... si c'était !.... se pourrait-il !.... Dieux ! je n'ose croire !.... » Eh bien, nigaud, c'est pourtant cela ; vous y êtes. A genoux donc, trois et quatre fois heureux Lindor !.... Ah ! ça, maintenant si votre transport est assez calmé, lisez ce récit.

Hier au soir nous rentrions de la promenade, à Saint-Sauveur, et je me disposais à regagner mon vilain gîte de Barèges, quand madame Merval se précipita sur une touffe de fleurs en criant : « Oh ! les magnifiques ramondias ! » Dans le fait, quoique sauvages, les fleurs me parurent plus belles que tant d'autres que l'on cultive. La Comtesse dit que c'était une plante pyrénéenne et qu'elle en avait déjà récolté pour son herbier. — « Je ne crois pas, répondis-je, que Sainte-Rive en ait dans le sien. » — « Oh ! il en aura ; je compte bien lui faire part de mes richesses. » — « En attendant, pour qu'il puisse se faire une idée de ce que l'on trouve dans ces montagnes, j'ai bien envie de lui envoyer une de ces fleurs. » — « Il faudrait qu'elle fût desséchée ; mais je puis vous en donner une. » Et rentrée chez elle, la charmante Comtesse m'a remis ce que je vous envoie. Avouez que j'ai conquis là pour vous un assez joli petit trophée. Je n'ai pas trop maladroitement manœuvré. Si l'amour pouvait se traiter par procuration, vous feriez bien de me donner la vôtre. Je ferais mieux vos affaires que vous ; jusqu'à certain point, bien entendu.

A quoi pensiez-vous donc, très-cher, de me citer dans votre *honorée dernière* un vers latin d'une aune ? Il paraît qu'heureusement vous vous êtes un peu défié

de ma science, car vous me l'avez traduit. De tout le latin qu'à force férules on est venu à bout de me faire entrer dans la tête, je n'ai retenu que *Teneo lupum auribus, je tiens le loup par les oreilles*. Au lieu des mille platitudes dont mon Lhomond était farci, on aurait bien dû me faire apprendre, comme à vous, quelques belles pensées *propres à orner l'esprit et à former le cœur*, comme disait mon maître d'école. Vous prétendez donc que l'homme est une balle de paume dans les mains de la Providence; ma foi, si je le voyais du même œil que vous, je dirais plutôt que c'est une souris dans les griffes d'un chat. Mais vous savez bien que je ne me trouve pas si fort à plaindre ici-bas. Quoique vous m'ayez souvent répété (car vous êtes quelquefois un peu rabâcheur) que ce qui est trop bête pour être dit, on le chante, je ne puis vous rendre citation pour citation qu'avec des chansons. En voici une dont la pensée ne me paraît pas plus bête que votre *homme-balle*.

« Nous n'avons qu'un temps à vivre,  
Amis, passons le gaîment. »

Cela ne vous convient-il pas ? Attendez, voilà un orgue sous ma fenêtre ouverte, qui m'assourdit depuis

une heure et qui me fournit du moins un bon refrain :

« Amour à la plus belle !

Honneur au plus vaillant !... »

Ma foi, je l'adopte ! Oui, va pour Amour et Vaillance ! ce sont là mes deux divinités. La dernière ne m'a pourtant guère gratifié jusqu'à présent que d'un bras cassé ; mais.... Ah ! parbleu, je suis plus riche en latin que je ne croyais ; en voilà qui me revient à l'esprit ; et cette fois, c'est bel et bien une bonne pensée, une maxime, une sentence qui dame le pion à la vôtre ; attendez, que je vous l'écrive en lettres moulées :

QUI BENÈ AMAT BENÈ CASTIGAT.

Hein ! voilà qui me console et me rassure. Dame Vaillance (et ma foi, ce ne serait pas la première donzelle qui en aurait agi ainsi) ne s'est peut-être montrée si cruelle que pour me dédommager plus tard. Mais je vais vous donner des crispations avec ma parenthèse. Vous m'en avez déjà reproché plus d'une. Pourtant on ne les a pas inventées pour rien. Ce n'est d'ailleurs pas ma faute à moi, s'il tombe sur mon papier un tas d'idées à la fois. Je ne suis pas comme vous qui les passez à la filière.

Barèges.

Vous m'attendez avec impatience, mon très-cher, et moi j'aurai grand bonheur à vous retrouver. Je vous porterai des nouvelles de votre élève en botanique, et un herbier des Pyrénées qu'elle a formé pour vous ; car elle a récolté tout double, pour pouvoir partager. Mais ne soyez pourtant pas trop pressé. Je vais vous dire un parti que j'ai pris et qui va tout à la fois vous contrarier et vous faire plaisir. C'est en vérité presque uniquement pour vous que je m'y suis décidé. Vous avez su, à votre grand chagrin, par M. Merval, que sa femme et lui doivent aller à Montpellier, où les médecins lui ont conseillé de passer au moins le commencement de l'hiver. J'ai dit que c'était mon pays. « Est-ce que vous n'y viendrez pas ? » m'a dit la Comtesse, avec son air engageant. Car je ne puis pas le nier, c'est du miel que sa parole, j'aurais bien dit que c'est de la glu, mais si c'est plus fort, ce n'est pas assez doux. — « Parbleu, madame, je n'y pensais pas ; mais il me reste là une espèce de vieux oncle, c'est-à-dire un cousin de ma mère, qui m'a à peu près élevé, que je ne serai pas fâché de revoir ; et je serai charmé de vous suivre. »

Voilà donc qui est arrangé, très-cher Sainte-Rive. Comme malheureusement l'effet des eaux n'est pas tel que je puisse rentrer de quelque temps dans les rangs, j'irai à Montpellier passer une partie de mon repos forcé. Ah ! ça, vous ne voyez pas en quoi j'ai pu penser à vous dans cette résolution ? Non ! ingrat ! Tâtez-vous bien. Ne trouvez-vous pas un petit côté par où elle vous flatte ? Allons, il ne faut pas finasser avec moi. Vous êtes ravi d'avoir quelqu'un à Montpellier, qui puisse continuer à vous parler de la dame de vos pensées. Eh bien, pour l'amour de vous, j'ai voulu être ce quelqu'un ; parole d'honneur !

Montpellier.

« A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère ! »

Voilà, j'espère, un début digne de vous, qui aimez les vers. J'ai assez entendu rabâcher celui-là, pour pouvoir vous le clouer là sans l'estropier. Eh bien, il y a comme cela de ces citations rebattues qu'un tas de perroquets vous crachent à tout propos, qui m'ont toujours fait le même effet que s'ils me disaient : Je suis une fière bête. Pardonnez-moi celle-là, très-cher ; elle accompagne si bien la date de cette lettre, que je

n'ai pu la manquer. D'aussi loin que j'ai aperçu Montpellier, il m'a été impossible d'ôter la tête de la portière de la diligence, Songez donc qu'il y a six ans que j'ai quitté mon pays. Enrôlé à dix-sept ans, depuis lors j'ai roulé mon pauvre corps partout où il y avait des coups de fusil à attraper. Si j'ai manqué Austerlitz de quelques jours, je m'en suis dédommagé à Iéna, à Eylau, où j'ai emboursé trois coquins de coups de sabre qui m'ont empêché de me battre à Friedland. Malheureusement pour mon avancement, j'ai été envoyé dans cette abominable Espagne; et au lieu des boulets autrichiens de Wagram, on m'a fait affronter les balles des Espagnols et des Portugais, qui ne sont pourtant pas de coton, comme le prouve de reste mon pauvre bras. Mais le père aux récompenses n'était pas là. Je n'ai cependant pas à me plaindre, puisque me voilà lieutenant. A présent, vienne la croix, et vive l'Empereur !

Ah ! ça, je ne puis donc pas écrire sans me perdre ? Revenons à Montpellier. On n'est pas là en Espagne, et je vous réponds qu'à plus d'une lieue à la ronde, la ville s'annonce par les plus jolies maisons de campagne qu'on puisse voir. Aux premières que je reconnus, le cœur me battait plus fort qu'à Urtuby, et surtout j'ouvrais les yeux plus grands. En approchant de la

ville, je reconnaissais les endroits où j'étais venu me promener avec mes camarades d'école. Je cherchais à démêler les traits des personnes qui passaient sur la route. Entré en ville, je souriais comme à de vieux amis aux édifices, aux maisons, aux boutiques, où je ne voyais pas de changement, mais dont l'image ne s'était jamais présentée à moi, même en rêve. La voiture passa au coin d'une rue où demeure mon oncle; et je me sentais ému comme si j'allais embrasser un père tendrement aimé, ou que j'eusse craint de ne plus le retrouver. Quel diable d'effet est-ce là? Le fait est, cher Sainte-Rive, qu'il y a un mois, je ne pensais seulement pas à mon oncle. Je lui écris pourtant régulièrement deux fois par an, au 1<sup>er</sup> janvier et le jour de sa fête, à la Saint-Urbain, le 25 mai. J'espère que ce n'est pas trop mal comme cela. Par exemple, cette année, je me suis privé de cette dernière épître. Vous savez à quelle chienne de fête nous étions, le 25 mai! Saint Salinas!... D'ailleurs l'état de mon bras à cette époque était plus que suffisant pour m'empêcher d'écrire; mais depuis je n'ai pas songé à m'en dédommager.

Je n'ai pas encore entièrement remplacé mon pauvre butin perdu à Salinas; et n'était la peur de compromettre la dignité de mon dolman, j'aurais pu aisément porter sous mon bras mon léger porte-manteau. Je

fis pourtant les frais d'un commissionnaire. Ah ! mon ami, qu'un colonel rentrant dans sa ville natale, à la tête de son régiment, doit être fier et heureux ! Il y en a pourtant à qui c'est arrivé. Il me semblait que tout le monde devait me reconnaître pour un enfant de Montpellier, et saluer les deux galons que j'avais sur la manche. Vous m'avez déjà fait quelques confessions, très-cher ; pourquoi ne vous ferais-je pas la mienne ? Je ne trouvais pas mon commissionnaire assez curieux ; j'allais au devant de ses questions, et en quelques moments il savait toute mon histoire. Arrivé à la porte de mon oncle, je frappe ; sa servante Toinette, grosse fille de quarante ans, assez propre et fraîche, m'ouvre. « Bonjour, Toinon, » lui dis-je. Et sans lui donner le temps de me reconnaître, je l'étreins dans mes bras, et je lui applique sur l'une et l'autre joue le baiser le mieux pommé qu'elle ait reçu de sa vie. — « Eh bien, Toinon, est-ce que tu ne me reconnais pas ? » — « Mais.... Ah ! mon Dieu, est-ce que ce serait... ce ne peut être que M. Frédéric. » — « Comme tu dis, Toinon ; ou plutôt M. *Déric*, comme tu m'appelais. » Car, mon ami, voilà que tout-à-coup j'avais envie de ce nom enfantin, que je n'avais pas entendu depuis si longtemps, et, que, franchement, j'avais bien oublié. « Ah ! monsieur va être bien content de vous voir. » — « Il se porte

bien, mon oncle? » — « Mais pas mal, Dieu merci. » Puis elle ajouta à demi voix. « Vous le trouverez un peu vieilli, mais il ne faut pas avoir l'air de vous en apercevoir. »

Toinon m'ouvrit la porte de la chambre de mon oncle, que je trouvai debout, repassant son rasoir. Vous allez voir s'il aurait été bon de le préparer à me recevoir, pour lui épargner une trop forte impression. — « Monsieur, voilà votre neveu, M. *Déric*! » Alors le brave homme me regardant fixement par dessus ses lunettes, me dit, comme si je l'avais quitté depuis une heure. « Ah! te voilà, mon garçon? » — « Comme vous voyez, mon oncle. » — « Tu ne t'es donc pas fait tuer en Espagne? » — « Pas tout-à-fait. Ce n'est pourtant pas entièrement ma faute ni celle de l'ennemi; mais apparemment Dieu ne l'a pas voulu. » — « Ma foi, je craignais que tu n'eusse fini dans ce pays qui nous dévore tant d'hommes; car je n'ai pas entendu parler de toi à la Saint-Urbain. » — « C'est vrai, mon oncle, mais c'est que j'avais une balle dans le bras droit, et je n'ai pu vous annoncer que je viens d'être fait lieutenant. » — « Ah! te voilà lieutenant; je t'en fais mon compliment. Bonaparte fait tuer tant de monde, qu'il faut bien que ceux qui restent avancent. » Et comme nous étions toujours debout, et que mon oncle,

repassant toujours son rasoir, me jetait à peine de temps en temps un regard par dessus ses besicles, Toinon qui était restée plantée là, et qui, au contraire, n'ôtait pas les yeux de dessus moi, lui dit : « Mais regardez-donc, monsieur, comme il est grandi et renforcé ! » — « C'est vrai, te voilà tout à fait beau garçon. » Et, ma foi, la mine épanouie de Toinette ratifia le compliment. « Et maintenant, où vas-tu, continua mon oncle ? » — « Je suis en congé. Je viens de Barèges. On me fait espérer que je vais faire les fonctions d'aide-de-camp d'un général commandant une division de l'intérieur. En attendant, je suis venu vous voir, et je compte passer à Montpellier un mois, plus ou moins. » — « Ha!... Eh bien, mais... tu as toujours ta chambre. Tu sais que je déjeûne à huit heures, dîne à deux et soupe à huit. Ainsi, quand tu voudras me tenir compagnie, règle-toi là-dessus. Du reste, *liberté, libertas*. Et comme le geste du cher oncle semblait dire assez causé, je tournai les talons, non pas pourtant sans dire merci.

Je me dirigeais tout droit vers la toute petite mansarde qui avait été si longtemps ma chambre; mais Toinon, qui nous avait quittés avant la fin de l'entretien, me cria : « Où allez-vous donc, M. Déric ? Par ici, par ici ! » — « Mais c'est la chambre de M. Eugène. » Il faut que vous sachiez, très-cher, que M. Eugène est un

grand jocrisse, véritable neveu de mon oncle, celui-là; (quand je dis véritable neveu, c'est-à-dire fils de sa sœur) qui a six ou sept ans de plus que moi. « Il n'est pas ici, ajouta Toinette; il demeure à Beziers, où il est marié. » — « Quoi! il est marié, ce grand imbécile! » — « Est-ce qu'il ne faut pas qu'il y ait des maris comme ça? Il vient de temps en temps ici, mais il n'y a que huit jours qu'il y était; il ne reparaitra pas de si tôt. Vos effets sont dans sa chambre; entrez, entrez, pendant que je vais mettre votre couvert; car Monsieur dîne à deux heures, mais comme il n'en est que dix, ce serait dommage de laisser vos dents sans rien faire, vous qui les avez si belles. » — « Mais crois-tu que mon oncle... » — « Est-ce que ça le regarde? Les détails de ménage, c'est mon affaire. Et quant à votre ancienne chambrette, je crois que vous vous y casseriez la tête contre le plancher, et que le lit serait à présent trop petit pour vous. » Il est clair, sire Jules, que la Toinette avait sur le cœur (en bonne part) mes deux gros baisers d'arrivée. Jamais je n'en donnai de plus désintéressés, et qui m'aient tant porté profit. Grâce à cette Petronille, M. *Déric* ne sera pas trop à plaindre dans son nouveau cantonnement.

Malgré toute votre amitié pour moi, cela vous touche peu, j'en suis sûr. Vous êtes un égoïste, comme tous

les amoureux. Connaissez-vous rien qui s'inquiète moins de ce qui se passe sous la calotte des cieux, si cela ne touche pas leurs amours ? Il faut donc que je vous dise que vous êtes intéressé à ce que le gîte me paraisse supportable ; car je vous déclare que si j'avais trouvé trop mauvaise mine d'hôte, du diable si j'avais planté ici le piquet ! Et puis, cherche qui te parlera de ton adorée. C'est toujours par elle que je finis, et il faudra que je perde cette habitude, car vous prendriez celle de commencer la lecture de mes lettres par la fin, et vous pourriez bien laisser là le reste. C'est en maréchal-des-logis que je suis arrivé ici. C'est-à-dire que j'étais chargé d'y faire le logement de monsieur et de madame Merval. Ils pourront vous dire comment je m'en suis acquitté. Ils sont arrivés hier. Comme il y avait près de trois semaines que je n'avais pu leur donner de vos nouvelles, si cela peut vous chatouiller le cœur, je vous dirai qu'une des premières choses que m'a demandées la Comtesse, c'est si j'avais entendu parler de vous. Mais il faut en même temps que je vous avoue qu'elle dit tout cela rondement, devant son mari. Tenez, à vous parler net, je ne sais que penser. Si elle est *enamourada* (ce que je ne crois pas trop) ce n'est pas de vous. Vous lui êtes certainement cher ; mais je ne crois pas que la manière dont elle vous aime fasse votre

compte. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle ne ferait pas le mien. Après tout, si vous pouvez vous en contenter, permis à vous; *liberté*, *libertas*, comme dit mon oncle.

Montpellier.

Si vous voulez savoir s'il y a quelque chose qui vous intéresse dans cette lettre, fouillez-y. Cette fois ce ne sera ni au commencement, ni au milieu, ni à la fin; cherchez. Je suis si en colère que je ne sais ce que j'écris. Sapristi, que les hommes sont bêtes!... Que dites-vous de la comète? Tous les soirs nous allons l'admirer sur le Peyrou. Quelle admirable promenade! Madame Merval en est en extase. Savez-vous que nous apercevons de là le Canigou, le Mont-Ventoux et la mer? toutes choses qui vous transporteraient. Et quel magnifique temps! Tout Montpellier est dehors. Pendant que les papas, les mamans, les maris, ont le nez en l'air, la jeunesse, qui ne paraît pas si curieuse d'astronomie, peut regarder plus près. Tenez, amour de la patrie à part, je n'ai jamais vu tant de jolies femmes; et ce n'est pas pour vous enflammer encore davantage, mais parmi ces beautés, nos jeunes gens remarquent madame Merval. Elle a une élégance de tournure dont pas une autre n'approche. Mais ce n'est pas d'elle que je voulais vous parler.

J'ai soupé hier chez mon oncle, et on m'y a si bien échauffé les oreilles, que ce matin je suis encore furieux. Vieille ganache!... Ce n'est pas de mon oncle que je parle, au moins; faites-moi la grâce de le croire. C'est d'un convive qu'il m'a donné; je respecte mon oncle. Depuis l'an II de la République une et indivisible (m'a-t-il assez corné ces mots aux oreilles, dans mon enfance!) depuis l'an II donc, époque où l'on fit de lui je ne sais quoi de coiffé d'une espèce de toque ou de chapeau à la Henri IV chargé de trois grandes plumes tricolores, coiffure qu'il garde encore suspendue comme une relique dans son alcôve, et qui devait lui donner l'air passablement carême-prenant, le brave homme s'est persuadé qu'au fond nous sommes tous républicains. Il aime sa chère République autant, je vous jure, que vous pouvez aimer madame Merval. Celle-ci du moins est une charmante créature, en chair, en os, et en peau, et quelle peau!... et elle est si bonne, si gracieuse! mais cette coquine de République, elle est bonne tout au plus à faire la maîtresse d'un garçon boucher. Depuis que je suis ici, toutes les fois que mon oncle a pu me mettre la main sur le collet, il a cherché à me persuader que nos victoires ne signifient rien, que Bonaparte (car le mot d'Empereur lui déchirerait la bouche) que Bonaparte touche à sa ruine. « Eh! mon

oncle, nous ne sommes plus en guerre qu'avec l'Angleterre et l'Espagne. » — « Que ça!... C'est plus qu'il n'en faut pour lui mettre avant peu toute l'Europe sur les bras. » — « Il l'a déjà eue et il a joliment su la secouer. » — « Tant va la cruche... » — « Cruche!... des cruches de cette espèce briseraient le roc. » — « Oui, avec un peu d'aide; mais crois-tu que la patience de l'armée ne soit pas épuisée? que les généraux... » — « S'ils veulent se reposer, il en fera d'autres. »

Tenez, mon très-cher, voici qui me transporte; je jette là la plume... je me promène en long et en large dans ma chambre, comme un lion dans sa loge. Allons! je viens de donner sur ma table un coup de poing qui a renversé mon encrier sur ce bulletin; car c'est une vraie bataille que je vais vous raconter.

Hier je soupais donc avec mon oncle et un vieux scribe de la municipalité nommé Maisonnave, qui, depuis vingt-cinq ans, y griffonne pour tous les régimes. Lui qui a écrit tant de signalements, je vais vous donner le sien en peu de mots. Il a le front large et plat d'un bœuf, le mufle et les bajoues d'un dogue, les yeux d'un chat, l'air capable d'un premier moutardier du Pape; et il parle toujours d'un ton d'oracle. Mon oncle et lui avaient commencé par me faire causer de l'Espagne. Dieu me damne, ils avaient l'air de trouver que les

brigands n'en avaient pas fait assez à Salinas. Et quand j'ai parlé de ce que j'ai souffert dans ce pays : « Ah ! dame, mon garçon, si tu m'avais écouté, tu aurais été médecin. » — « Et j'y étais aussi bon qu'à faire un évêque. J'aime mieux encore tuer sur le champ de bataille que dans un lit. » Je n'ai jamais eu la riposte plus vive : *à carne de lobo, diente de perro*<sup>1</sup>, comme disent les Espagnols. Ils ont voulu recommencer à me démontrer que l'Empereur est perdu. « Est-ce que tu ne sais pas ce qu'annonce la comète ? » — « Elle nous annonce de fameux vin. » — « Maisonnave, dites-lui donc ça ; vous le lui expliquerez mieux que moi. » — « Vous n'avez donc pas lu, jeune homme, les observations que les astronomes viennent de publier ? » — « Non. Depuis que j'ai perdu l'habitude de feuilleter le Mathieu-Laënsberg de Toinette, j'ai laissé là l'astronomie. Dans ce moment je lis M. Botte. » Si vous aviez vu l'air de pitié dont il m'a regardé ! le nez m'en piquait. Je ne sais, mon très-cher, si j'ai bien retenu ce que ce chinois m'a débité ; pourtant j'ai fait mon possible, voulant vous en régaler ; et puis c'était très remarquablement stupide. « La comète a été découverte en Mars, dans la constellation le *Navire*. Le 3 octobre

<sup>1</sup> A chair de loup, dent de chien.

elle approchera de la *Grande-Ourse* ; le 3 décembre de l'*Aigle* ; et elle se perdra dans le *Verseau*. » — « Qu'elle aille au diable d'où elle vient peut-être ; qu'est-ce que cela me fait à moi ? » — « De tous temps les comètes ont signalé de grands évènements ; et par leur marche on a conjecturé le sort des grands personnages de ce monde. Vous conviendrez bien que le plus marquant en ce moment est Bonaparte ? » — « Accordé. » — « Découverte en Mars , dans le *Navire* , la comète désigne un guerrier (Bonaparte venu de son île de Corse). Elle touchera à la *Grande-Ourse* , constellation du Nord. C'est-à-dire qu'il portera la guerre en Russie ; et déjà bien des gens en parlent. » — « Accordé. » — « Oui , mais elle se rapprochera de l'*Aigle* ; l'Aiglé , vous conviendrez bien encore que c'est la France ? » — « Accordé ! accordé ! » — « Bon. Après s'être rapprochée de l'*Aigle* , elle se perdra dans le *Verseau*. C'est-à-dire que Bonaparte , après avoir été battu en Russie , viendra se réfugier en France , où il recevra le coup de grâce sur les bords de la Seine (le *Verseau*). » — « Refusé ; l'Angleterre , après avoir fait alliance avec la Russie , viendra se frotter à la France , qui l'anéantira dans son île. Ma bonne aventure vaut bien la vôtre ; j'y crois et j'y bois... » Mais , très-cher , faut-il que les hommes soient bêtes !... C'est à faire renchérir l'herbe !...

Vous croyez peut-être que c'est tout?... Mais du diable si je vous écrirais tout cela, et surtout ce qui me reste à vous dire, si ma lettre devait être mise à la poste. Malgré ma colère, je n'ai pas envie d'envoyer mon oncle au fort de Joux ou à celui du Hâ. Quant à cet animal de Maisonnave, il n'aurait que ce qu'il mérite. Je vais mettre ma lettre dans l'herbier. Je savais bien que votre impatience n'y tiendrait pas, et que vous ne pourriez jamais attendre que je vous apportasse ce trésor. Je connais trop votre amour.... de la science.... Je vous dirai que j'ai eu la curiosité de feuilleter ces papiers; je souhaite que vous y trouviez quelque sujet de contentement que j'aurais voulu y découvrir pour vous; mais, ma foi, à moins que ces fleurs, que ces noms latins, de la gentille écriture de la céleste Comtesse ne puissent cacher un langage connu de vous, je n'ai rien trouvé là qu'une botte de plantes sèches, qui n'aurait pas même le mérite de faire de bon fourrage. S'il y avait seulement une jolie provision de chardons, j'aurais pu en régaler le Maisonnave.

Après mille tortillements, mille embêtements, mon oncle et lui ont fini par me dire que l'armée n'était pas la nation, que d'ailleurs tous les militaires ne partageaient pas mon aveuglement pour l'Empereur; qu'il avait tué la liberté, que l'amour de la liberté le renverse-

rait; et, croirez-vous cela, vous, Sainte-Rive? Le croirez-vous? que l'on conspire dans les régiments!... que dans tous les corps il y a une société secrète organisée dans le but... Voilà que ma rage me reprend... je jette la plume, et suis obligé de me remettre à me promener... « L'armée est lasse de servir d'instrument à son ambition. » — « L'armée ne connaît que l'Aigle, qu'elle suivrait aux enfers. » — « Mais elle ne se compose donc que de machines? » — « Que je boive un coup, pour me faire avaler celle-là!... Il y a plus de cœur dans une machine de cette espèce que dans cinquante bavards de gratte-papiers. » Là-dessus j'ai levé la séance sans attendre la riposte de cette vieille pourriture de jacobin, et je suis allé me coucher. Heureusement je n'ai plus que six jours à passer dans cet antre.

Montpellier.

Adieu Montpellier! adieu mon oncle! adieu Toinon! (Eh bien, je crois vraiment que la pauvre fille me regrette). Dans six jours je serai à Paris, Sainte-Rive de mon cœur. Préparez-vous à me recevoir. Commandez-moi un petit dîner soigné, chez Véry. Trois couverts, ni plus ni moins; vous, votre ami Valdeuil et moi. Valdeuil, que j'aimerais presque rien que pour son nom

de Roland, est meilleur vivant qu'il n'en a l'air. Vous serez gai, d'abord parce que je reviens à vous, puis parce que je vous apporterai des nouvelles toutes fraîches de la *divine*.

Nous boirons à sa santé. Quand vous voulez vous dérider, vous en valez un autre. Rappelez-vous notre dîner d'arrivée chez le *bon docteur*. Nous boirons aussi à lui. Et *vive le vin, vive l'amour* !...

---

Le retour de Frédéric du Theil fut pour Jules un véritable sujet de joie ; et moi, je m'en réjouis aussi comme de tout ce qui pouvait apporter une sorte de diversion aux pensées, aux sentiments qui semblaient absorber de plus en plus mon malheureux ami. Malgré tout ce que notre amitié pouvait nous suggérer pour lui faire supporter cette absence prolongée de madame Merval, je craignais de le voir retomber dans l'état de sombre découragement dont il avait été accablé à Madrid. Sa mère et moi exceptés, toute société lui devenait chaque jour plus à charge. Je m'efforçais de combattre cette misanthropie ; mais je ne réussissais pas toujours. Il avait trop vécu pour voir le monde en beau, et il était trop jeune pour le juger avec indulgence. Il faut bien,

hélas ! le reconnaître aussi : on n'est jamais plus porté à être mécontent de tout le monde, que lorsqu'on a quelque sujet de n'être pas très-content de soi. Heureusement, la santé de M. Merval étant parfaitement rétablie, et les affaires le rappelant à Paris, il y fut de retour au commencement de janvier. Je dis heureusement, et en effet, en apprenant que la Comtesse allait arriver, j'éprouvai un mouvement de joie ; non que je ne sentisse bien tout ce qu'il pouvait y avoir à craindre de sa présence ; mais cette présence était pour moi ce que sont, dans certains cas désespérés de maladie, ces remèdes héroïques auxquels on s'empresse de recourir, bien que l'on sache que s'ils ne sauvent le malade, ils le tueront. Dans les premiers temps qui suivirent le retour de madame Merval, j'eus réellement tout sujet de me réjouir du changement que je remarquai chez Jules. Il retrouvait sa liberté d'esprit, et même de la gaieté ; il renouait plusieurs des nombreuses relations de société qu'il avait négligées, car il était très recherché dans le monde ; et comme du Theil le lui répétait souvent, je crois bien que toutes les femmes n'auraient pas été pour lui aussi sévères que madame Merval. Non que je partage, à Dieu ne plaise, toutes les idées que du Theil s'était faites du beau sexe. Les femmes légères nous rendent soupçonneux envers celles qui sont le plus

irréprochables, comme les fripons (ce dont j'en veux le plus à ceux-ci) nous rendent défiants envers les honnêtes gens. Il est pourtant un fait que je suis forcé de reconnaître; je ne sais à quoi cela tient, Madame (et si les secrets d'un sexe ne peuvent être mieux connus que des personnes de ce sexe même, peut-être pourriez-vous m'éclairer à cet égard); mais il est certain que, pour un homme, une réputation de mauvais sujet ou de froideur est un moyen de succès auprès des femmes. On peut dire que pour Jules il n'en existait plus qu'une seule dans le monde.

Quoique j'eusse la satisfaction de voir que j'étais parvenu à décider mon malheureux ami à prendre part aux plaisirs du carnaval, je ne pouvais qu'être péniblement affecté de remarquer que sa principale étude était de découvrir où il pourrait rencontrer madame Merval. Aux spectacles, aux concerts, ne dût-il pas l'aborder, il épiait la possibilité de la voir. Dans ces jours de folie où deux files d'équipages, attirés par les masques, parcourent les boulevarts, il s'y promenait des heures entières, sans autre espoir que de voir passer la voiture de la Comtesse. Il avait d'abord paru avoir banni toute idée de jalousie. Mais une circonstance toute futile dont il ne me parla que plus tard, avait réveillé en lui ce cruel sentiment. Lorsque la Comtesse était à Bayonne,

Jules avait dessiné pour elle un bouquet de pensées qu'elle broda sur un mouchoir de poche. Un jour, au bal, avant son départ pour les eaux, madame Merval avait ce mouchoir à la main. Son danseur, peut-être uniquement pour dire quelque chose, comme cela arrive souvent en pareil cas, parut en vanter la broderie. Ah ! Madame ! La Fontaine n'a pas été assez loin dans ces vers :

Amour, amour, quand tu nous tiens,  
On peut bien dire adieu prudence.

Il aurait dû dire, *on peut bien dire adieu bon sens*. Vous ne conviendrez pas de cela, vous dont un mariage d'inclination fait le bonheur. Mais cela n'en est pas moins généralement vrai. Ce l'était surtout pour le pauvre Jules. Comme il n'avait plus revu ce malheureux mouchoir, il allait, dans son égarement, jusqu'à penser que madame Merval pouvait l'avoir laissé aux mains de son danseur, qui ne devait être autre que son mystérieux correspondant. Une assez singulière aventure devait bientôt l'éclairer sur le compte de celui-ci.

Dans un de ces moments où Jules, poussé par moi, cherchait les distractions du monde, le jour de la mi-carême, après avoir passé une partie de la soirée chez

madame Merval, qu'il avait laissée un peu souffrante, et qui lui avait conseillé d'aller au bal de l'Opéra, il s'y rendit. Après avoir fait quelques tours dans la salle, d'où l'ennui allait le chasser, il se disposait à se retirer, lorsqu'une femme en domino noir, marchant dans le même sens que lui, le prit par le bras en lui adressant l'inévitable, *je te connais, je te connais*. — « C'est possible, dit Jules, en se tournant vers son interlocuteur; et peut-être t'en pourrais-je dire autant si ton visage n'était couvert de ce demi-masque et de ce loup qui cachent sans doute la plus charmante physionomie. » En parlant ainsi, Jules, par un mouvement bien naturel de curiosité, examinait la personne qui l'avait accosté. C'était une femme dont la taille médiocrement élevée devait être d'une rare élégance, car, même sous le disgracieux domino, cette élégance se faisait remarquer. Mais rien encore ne pouvait donner à Jules d'indices suffisants pour lui faire reconnaître celle qui paraissait décidée à vouloir, comme on dit, *l'intriguer*; car elle s'appuyait sur son bras de manière à donner à penser qu'elle n'était pas près de le quitter. « Qui sait? reprit-elle, peut-être dois-je au contraire à ce masque quelque attrait. Et bien certainement c'est lui qui me vaut l'espèce de demi-galanterie que tu viens de m'adresser; tu ne passes pas pour en être très-prodigue. » — « Les

femmes trouvent-elles donc qu'en ce genre nous le soyons jamais assez ? Je veux bien avouer pourtant que je puis mériter le reproche que l'on me fait ; mais il me prouverait que je ne te connais pas ; car je ne saurais croire qu'aucun homme puisse jamais le mériter de ta part. » — « Sais-tu bien que l'atmosphère où nous nous trouvons agit singulièrement sur toi ? Heureusement, tous les propos de cette folle nuit se perdent avec les sons bruyants de l'orchestre, qui semble n'être là que pour nous avertir, en leur servant d'accompagnement, que tout ce qui se dit ici n'est que chansons ; sans cela je craindrais de causer quelque déplaisir à certaine grande dame qui occupe fort ta pensée. »

Quoi qu'il n'y eût encore rien dans ces paroles qui sortît du cercle de lieux-communs dans lequel roule la conversation ordinaire des masques, cependant à ces mots de *grande dame*, Jules ne put s'empêcher de faire un mouvement dont le bras du domino s'aperçut. « Je ne suis pas assez heureux, dit Jules, pour avoir à craindre que le jour révèle ce que j'aurai pu faire ou dire cette nuit. » — « Voilà une réponse, répartit le masque, à laquelle toute autre que moi pourrait trouver un sens qui tiendrait tant soit peu de la déclaration ; mais pour te prouver à quel point je te connais, je te dirai que voici la véritable interprétation de tes paroles :

*Je ne suis pas assez heureux pour que celle à qui j'ai donné mon cœur s'inquiète de mes discours ni de mes actions. Eh! bien, je crois que tu as tort..... »* Jules tressaillit et jeta sur l'inconnue un regard de feu qui semblait dire : Oh! si tu disais vrai! Le masque continuâ ainsi : « Oh! calme-toi. Je ne prétends pas que ta dulcinée soit occupée de ce que tu peux dire ou faire. Je veux dire seulement que tu as tort de te consumer en soupirs qu'emporte le vent, aux pieds d'une idole insensible à ton martyre, dont peut-être elle fait un triomphe pour un autre adorateur. »

Ici le cœur de Jules commença à battre violemment. Le malheureux jeune homme sentit tout-à-coup se raviver ses soupçons jaloux, que la conduite de madame Merval et la douceur des relations qu'il avait entretenues avec elle avaient endormis au fond de son âme. « Qui que vous soyez, dit-il avec un accent où perçait la violence des sentiments qui l'agitaient, ne touchez pas à des secrets qui brûlent. » L'inconnue, dont le bras aurait pu compter les battements du cœur de Jules, touchée de sa peine, ou effrayée du ton dont il avait prononcé ces dernières paroles, lui dit avec une douceur à laquelle elle s'efforça de donner un air de légèreté et d'enjouement : « Doucement, beau Ténébreux : tu me ferais croire que les soupçons que je voulais t'ins-

pirer se sont changés en certitude ; et pourtant ils ne pourraient se fonder que sur une circonstance qui paraîtrait ne pas avoir été éclaircie pour toi. Mais voilà comme vous êtes, vous autres hommes ; le moindre indice vous suffit pour condamner la femme que vous aimez. Eh bien ! il faut savoir douter même de ce que l'on voit. » En disant cela, le domino, qui avait jusqu'à là tenu son mouchoir dans la main gauche, le passa dans la droite qui s'appuyait sur le bras de Jules ; et celui-ci fut embaumé de l'odeur de rose qui s'en exhalait. Il saisit le mouchoir comme pour l'examiner ; mais le domino le reprit aussitôt, et dit en riant : « Il est brodé ; mais il n'y a pas de bouquet de pensées. » — « Oh ! pour le coup, s'écria Jules, hors de lui, vous êtes un ange ou Cor... » et il s'arrêta, tremblant de l'indiscrétion qui venait de lui échapper. — « Ou *corbleu* un démon, continua l'inconnue en riant. C'est là ce que tu voulais dire. Tu vois que j'ai envie de te prouver que je suis plutôt l'ange que le démon ; car je viens à ton secours ; j'ai pitié de toi ; et véritablement il ne dépendait que de moi de finir ta phrase comme tu l'aurais finie toi-même sans la tardive réticence qui l'a tronquée.

Qui pourrait dire les sentiments qui, pendant cet entretien, remplissaient le cœur de Jules, les pensées qui se heurtaient dans son esprit ? La femme qui s'était

attachée à le tourmenter avait assez la taille, la tournure et même le rire de madame Merval; elle paraissait avoir dans l'esprit quelque chose de plus piquant que celle-ci; mais peut-être cette légère différence pouvait-elle être attribuée à l'effet du masque. Quant à l'essence de rose, parfum de prédilection de la Comtesse, c'était à cette époque une odeur assez en vogue pour n'en pouvoir pas conclure grand'chose. Le bouquet de pensées révélait clairement quelqu'un qui connaissait particulièrement madame Merval; mais elle n'avait pas fait un mystère, en brodant ce mouchoir, de la main qui l'avait dessiné. D'ailleurs Coralie n'était-elle pas souffrante, et n'avait-elle pas annoncé l'intention de ne pas sortir? A la vérité il était possible que ce ne fût qu'une feinte pour dérouter ceux qui auraient pu croire la reconnaître au bal de l'Opéra. Mais comment méconnaître assez le caractère de la Comtesse pour penser qu'elle pût songer à remuer dans le cœur de Jules tous les sentiments que l'entretien que je viens de rapporter devaient y faire bouillonner? Toutes ces pensées absorbaient si complètement Sainte-Rive, qu'il n'entendait plus ni la musique ni le bruit de toutes les conversations, de tous les rires, de toutes les exclamations qui, se confondant en un son roulant et sourd semblable au grondement de la mer, remplissaient la

vaste salle de l'Opéra. Il ne voyait rien que sa compagne. Heureusement celle-ci, qui paraissait assez calme, le dirigeait à travers cette foule errante, car sans cela il n'aurait pu faire un pas sans heurter tout ce qui se serait rencontré sur son passage. Mais il n'était pas au bout des épreuves qui l'attendaient dans cette nuit, qu'au surplus il n'aurait pas voulu abréger, car il trouvait un charme à la fois si cuisant et si puissant à s'entretenir de madame Merval avec quelqu'un qui semblait connaître sa passion pour elle, qu'il ne trouvait le temps ni rapide ni lent ; pour lui les heures n'étaient plus.

Les idées que je viens d'exprimer traversèrent l'esprit de Jules comme un éclair, et n'interrompirent pas un instant sa conversation. « Mais qui a pu dire, reprit-il, que je l'aimais ? » — « Toi. » — « Si cela était, je ne l'aurais confié qu'à des cœurs discrets. » — « Et au papier. Et je te dirai, en passant, que tu as la réputation d'être beaucoup plus ardent la plume à la main, qu'en face de ta belle ennemie. » Il y avait quelque chose de tellement vrai dans cette observation, et en même temps elle annonçait une connaissance si intime des relations de Jules avec madame Merval, qu'il ne douta plus que ce ne fût elle-même qui était là, appuyée sur lui. Pressant alors le bras de la belle inconnue contre son cœur, il lui dit avec feu : « O Madame ! si vous saviez

quel trouble, quelle extase on éprouve à l'aspect d'un objet adoré, vous pardonneriez à un malheureux que sa passion absorbe, de ne trouver que dans la solitude la force de l'exprimer. Que dis-je? Non; discours, regards, plume, papier, tout est impuissant à peindre l'amour qui me consume, et que rien, non rien, n'éteindra jamais. » L'accent avec lequel Jules prononça ces paroles annonçait une âme si profondément pénétrée, que l'inconnue parut en ressentir quelque émotion sous son domino. — « Il est triste, dit-elle d'un ton doux et presque tendre, qu'un pareil amour ne puisse être partagé. Je vois qu'il est constant; je vois que c'est un féal chevalier que l'homme qui a écrit : « Quand vous penserez à l'Espagne, dites, oh! là est un cœur qui sera toujours plein de moi! » A cette phrase de la lettre que Jules avait écrite à madame Merval, et qu'elle seule devait connaître, il ne put se contenir; il fit un mouvement pour soulever le loup de taffetas qui couvrait le bas du visage de la dame, et qu'elle tenait de la main gauche, rapproché de son menton. Mais de cette même main elle arrêta celle de Jules, et lui dit avec une sorte de sévérité : « Fi! C'est au moment où j'en vante votre loyauté, que vous voulez commettre une pareille félonie! Sachez que le masque qui couvre le visage d'une femme ne doit pas être moins sacré que la correspondance qui

renferme ses secrets. » — « Oh ! pardonnez-moi ! Vous savez s'il est rien au monde que je pusse craindre autant que de vous causer le plus léger déplaisir. » — « Pour savoir cela,

« Il faudrait être votre *amante*,  
Et je n'ai pas l'honneur de l'être. »

Et finissant ce vers en riant, l'inconnue quitta le bras de Jules, lui fit une révérence, poussa une porte qui donnait sur le corridor, et s'échappa avec tant d'agilité, que Jules ne put la retenir. Il s'élança sur ses pas; mais une porte battante lui fut fermée au visage, et avant qu'il l'eût rouverte, lui déroba la dame au domino. Le corridor, d'ailleurs, était plein de masques dans ce costume uniforme. Peut-être la femme que Jules cherchait s'était-elle déjà pendue au bras de quelque autre homme, ou s'était-elle retirée tout-à-fait. Enfin il ne put la retrouver.

Jules rentra donc dans la salle, la tête pleine de son aventure, espérant qu'il reverrait le domino qui l'avait tant intrigué. Au lieu de cela, le premier qui se trouva devant lui, était une petite femme assez effilée donnant le bras à un fort bel homme de trente-cinq à quarante ans, de tournure élégante. Tous deux avaient presque

l'air d'attendre la rentrée de Jules dans la salle, et lorsqu'il se trouva vis-à-vis d'eux, ils le regardèrent d'un air curieux, se mirent à rire, puis se retournèrent, et marchèrent devant lui. Jules les suivit un instant. La dame avait avec son cavalier l'air très-familier et de fort bonne intelligence, mais c'est assez l'ordinaire entre gens qui se donnent le bras au bal de l'Opéra; et quelqu'un qui, un instant plus tôt, aurait vu Jules et son inconnue en domino, aurait pu croire qu'une grande intimité régnait entre eux. Jules entendit à travers un éclat de rire de la dame, ces mots : *Sigisbé de Coralie*. Le Monsieur, qui paraissait partager sa gaîté, tourna la tête vers Jules, et se baissa pour dire à sa compagne quelques mots que mon ami n'entendit pas, mais dont il semblait faire le sujet. Il suivit encore pendant quelques moments ces deux joyeux promeneurs, sans pouvoir entendre ce qu'ils disaient. Seulement les mots, d'ailleurs si fréquents au bal masqué, de *mystification*, *d'intrigue excellente*, frappèrent plusieurs fois ses oreilles; et le domino ne prenant aucun soin de déguiser sa voix un peu criarde, ni d'empêcher son loup de s'écarter de son visage, il fut facile à Jules de reconnaître madame Séverin. Il ne put douter qu'il ne fût l'objet de ses plaisanteries, et il n'était pas d'humeur à les endurer patiemment; mais il n'entendit plus rien qui pût lui

donner sujet de demander une explication; et comme il était loin d'être querelleur, et que depuis son duel avec le colonel Roger il craignait tout ce qui aurait pu mêler le nom de madame Merval aux caquets du monde, il finit par laisser madame Séverin et l'homme qui lui donnait le bras, se perdre dans la foule. Après y avoir cherché pendant quelque temps son inconnue, il prit le parti de se retirer, Dieu sait dans quelle préoccupation.

Rentré chez lui, il ne put jouir d'un instant de repos. Sa conversation avec le mystérieux domino, en le reportant si vivement à des circonstances qui lui étaient à la fois si chères et si douloureuses, lui présentait des choses si inexplicables, qu'il se perdait en conjectures pour en pénétrer le mystère. Il vint de bonne heure chez moi. Outre qu'il n'y venait pas ordinairement d'aussi grand matin, à son air triste et préoccupé, je vis bien qu'il devait avoir quelque nouveau sujet de peine à me confier. « Eh bien! lui dis-je, qu'avez-vous, mon ami? est-ce que vous n'avez pas lieu d'être content de votre nuit à l'Opéra? » — « Ne m'en parlez pas; je suis encore tout étourdi de ce qui m'y est arrivé; et si j'avais dormi depuis, je croirais que c'est un songe. Je n'en fais que trop souvent qui ressemblent à ce que j'ai bien réellement vu et entendu. » Alors il me raconta

tout ce qui s'était passé entre le domino noir et lui.

J'avoue que je fus fort embarrassé pour y trouver une explication satisfaisante. Je croyais connaître assez madame Merval, pour ne pouvoir penser qu'elle eût eu l'idée d'intriguer Sainte-Rive. Dans quel but l'aurait-elle fait ? on ne pouvait supposer que cette femme dont la conduite envers Sainte-Rive paraissait si pure, eût voulu irriter la passion de ce jeune homme. « Mais, me disait Jules, qui donc a pu connaître *cette circonstance que je n'ai jamais éclaircie* et que vous seul avez sue ? »

— « Vous oubliez une troisième personne, celle dont les lettres vous étaient adressées pour madame Merval. »

— « C'est vrai, dit Jules, en baissant la tête d'un air triste. » Et la rougeur qui couvrit ses joues montra assez à quel point tout ce qui lui rappelait cette *fatale correspondance*, comme il l'appelait toujours, l'affectait péniblement. Comme le premier tourment d'un coupable est de prendre le cri de sa conscience qui lui reproche sa faute, pour le blâme de ceux mêmes de qui elle est ignorée, — « Croyez-vous, continua-t-il, que ce n'était pas à ces lettres mêmes que le domino faisait allusion, lorsqu'il me parlait du respect que l'on doit à la correspondance d'une femme ? Et la délicatesse avec laquelle elle a évité de m'en parler plus clairement ne me révèle-t-elle pas madame Merval ? » — « Soyez sûr, mon

ami, que cette délicatesse, loin d'être particulière à madame Merval, est le propre des femmes; elles découvrent avec une admirable sagacité le point irritable d'une blessure de l'âme; et leur ingénieuse bonté leur fait éviter, avec une adresse infinie, et presque comme sans y penser, tout ce qui pourrait aigrir le mal. A moins pourtant qu'il n'y ait pour elles une haine à satisfaire, ou une vengeance à exercer; car alors elles ne sont pas moins habiles à envenimer la plaie. Mais votre domino n'avait sûrement aucun motif d'assouvir sur vous sa cruauté. Je présume que c'est tout simplement quelque femme à laquelle vous êtes peut-être parfaitement inconnu, et que madame Séverin aura stylée et lancée après vous, comme cela se voit tous les jours, pour vous intriguer. » — « Mais, mon ami, vous oubliez que madame Séverin ni personne, ne peut connaître un mot de ce que j'ai écrit à madame Merval. » — « C'est vrai, il y a là un mystère que je ne puis percer. » Hélas! que j'étais loin de prévoir de quelle manière il devait être éclairci! « Il faut absolument que je la voie, dit Sainte-Rive, je saurai bien si elle était à l'Opéra. » Et il se disposait à sortir. — « Vous ne pouvez y aller à présent, mon cher, il est de trop bonne heure. Restez avec moi, nous déjeunerons ensemble, puis vous irez à l'hôtel Merval. »

Sainte-Rive accepta ma proposition. Pendant tout le déjeuner nous ne cessâmes de faire et de nous communiquer nos conjectures sur son aventure de la dernière nuit. Comme la plupart des donneurs de consolations, dont les raisons maladroites ne font qu'irriter la douleur ou l'inquiétude qu'ils ont la prétention de calmer, je donnais à mon ami des explications auxquelles je ne croyais pas moi-même. Nous ne faisons que tourner toujours dans le même cercle sans en trouver l'issue.

Enfin Jules se rendit auprès de madame Merval. Il la trouva seule, en négligé, assise sur une causeuse, auprès de la cheminée de sa chambre. Elle avait l'air fatiguée, et tenait un journal qu'elle posa à côté d'elle en disant : « Eh bien, comment avez-vous trouvé le bal de l'Opéra ? je suppose que vous vous y serez passablement ennuyé ? » — « Pas du tout, je vous jure ; je ne saurais trop dire pourtant si le bal était nombreux, brillant ; car franchement je devrais plutôt avouer que je n'ai rien vu. » — « Et où étaient donc vos yeux ? » — « Vous savez combien souvent ils regardent sans voir. A quoi servent les yeux quand l'esprit est ailleurs ? » Madame Merval, qui paraissait ne rien redouter autant que de voir la conversation prendre un tour que Jules n'était que trop enclin à lui donner, n'eut garde de lui demander où était son esprit ; mais elle lui dit : « Et

comment donc avez-vous pu vous amuser? » — « Aussi n'est-ce pas du divertissement que je puis dire avoir trouvé au bal; mais c'est un attrait, un intérêt que je ne connus qu'auprès de vous, et qu'en vous quittant hier au soir, je croyais bien avoir laissé ici. »

En disant cela, il fixait ses regards sur madame Merval pour découvrir si quelque chose en elle laisserait entrevoir qu'elle était au fait de ce qui s'était passé. Mais l'expression de ses yeux et de toute sa physionomie, douce et bonne comme à l'ordinaire, et le ton de sa voix n'annoncèrent que la plus candide curiosité. « Expliquez-vous, mon ami, car je ne vous comprends pas. » — « Eh bien, dit Jules, en tenant toujours les yeux fixés sur elle, figurez-vous qu'une femme, que sous son déguisement j'aurais pu prendre pour une autre vous-même, tant elle connaît ce que j'ai dans le cœur, m'a parlé de ma constance d'un ton demi-sérieux, demi-ironique, en me plaignant de ce que cette constance n'ait pu rencontrer que des dédains. » Ici madame Merval rougit un peu; mais il était difficile de juger si cette rougeur trahissait le compatissant domino, ou la femme qui n'eût fait que rire de propos galants, mais qui redoutait les paroles d'une passion qu'elle savait vraie et profonde. Comme elle gardait le silence, « Ce n'est pas tout, continua Jules (et ici sa voix se troubla);

le respect que lui inspirait madame Merval était tel qu'il n'eut pas le courage de lui rapporter ce que l'inconnue lui avait dit du rival auquel il était peut-être sacrifié. »

« Ce n'est pas tout, continua-t-il, cette femme m'a répété une phrase que je n'ai écrite qu'à vous, Madame, que vous seule pouviez m'inspirer; que certainement nul que vous n'a pu connaître, et que peut-être vous avez oubliée. C'est dans une circonstance qu'il faut bien que je vous rappelle; c'est lorsque, j'osai vous écrire pour vous exprimer les tourments d'un cœur bien malheureux. » — « Que dites-vous, » s'écria madame Merval, avec un accent d'étonnement, auquel se mêlait un certain effroi? et cette fois elle pâlit. « Ce n'est pas possible. La lettre dont vous me parlez, fut comme vous le savez, détruite à Madrid et elle ne fut lue que de moi. A moins que vous n'en ayez envoyé une copie à votre ami. » — « Oui, Madame, mais nul ne la vit jamais que lui. Et comment une personne étrangère à ce que j'écrivais pourrait-elle avoir retenu des paroles qui, si elles sont restées dans la mémoire, n'ont sûrement pas laissé de traces dans le cœur de celle à qui elles étaient adressées? » — « Que vous êtes injuste!... Oh! M. de Sainte-Rive!... Mais d'où vient ce reproche? pourquoi revenir sur un passé que je voudrais que vous pussiez oublier? Depuis quelque temps votre cœur sans être

plus froid, je crois, du moins était plus calme. Mon ami, tâchons de ne pas altérer la douceur de nos relations. » — « Ah ! pardonnez-moi, pardonnez-moi, Madame ! oui, le ciel m'est témoin que tout ce que mon âme a de force je l'emploie non à étouffer un sentiment qui est ma vie, mais tout ce qui pourrait en révéler l'existence. Si j'ai laissé percer quelque vivacité dans mes paroles, attribuez-le au trouble que m'a causé l'entretien de cette nuit, en me reportant à une époque où mon cœur, sans être plus épris, était plus déchiré. Pardon, pardon ! »

Madame Merval, pour lui prouver qu'elle était loin de songer à lui refuser ce pardon, lui tendit la main. Il la saisit avec transport, et y appliqua ses lèvres, « Mais, mon ami, dit madame Merval avec une inquiète curiosité, quelle est donc cette phrase que l'inconnue vous a rappelée ! » — « O Madame ! quand votre » pensée se reportera vers ce cruel pays d'Espagne, » dites : Là est un cœur qui sera toujours plein de moi ! » — « C'est bien cela, reprit madame Merval avec émotion, et en baissant les yeux. Mais mon Dieu, qui peut avoir redit ces paroles ? qui peut les avoir connues ? » Et son étonnement, mêlé d'une sorte d'effroi, était trop naturel pour que Jules pût conserver le moindre doute sur sa sincérité. Il se retira, laissant madame Merval dans

une inquiétude égale à la préoccupation que cette aventure inexplicable lui causait à lui-même.

Jules revint chez moi. En entrant il jeta son chapeau sur un meuble, et se laissant tomber à côté de moi sur un canapé, comme un homme anéanti. « C'est inconcevable, s'écria-t-il; elle était aussi loin du bal de l'Opéra que nous le sommes des Antipodes. Mais vous, ajouta-t-il après un moment de silence, vous qui êtes si habile à découvrir ce qui souvent échappe à tous les efforts de ma pénétration, vous auprès de qui tous les sages de Grèce ne feraient que blanchir, donnez-moi donc le mot de cette énigme. » — « Ma foi, mon cher, vous oubliez que les sages, si sages il y a, ne sont pas des sorciers. Je serais tenté de croire pourtant que la dame au domino ne vous aura pas cité aussi textuellement vos paroles; elle vous aura fait quelque phrase banale que, tout plein encore de ce que vous avez écrit, vous aurez traduite comme vous l'avez fait. » — « Si vous n'êtes pas sorcier, je ne crois pas être encore fou. Soyez sûr que je n'ai que trop bien entendu. »

En ce moment, du Theil entra. « Bonjour, les amis » nous cria-t-il de la porte; et sa figure ouverte et réjouie, contrastait fort avec notre air rêveur. « Que diable avez-vous donc? A vous voir, on dirait deux condamnés

*en capilla*. Vous ne devez pourtant pas avoir envie de dormir, je pense, mon cher Jules; vous ne vous êtes pas retiré assez tard pour cela du bal de l'Opéra. » — « Vous savez donc que j'y suis allé? » — « Pardieu, sûrement, je le sais. Mais vous, savez-vous bien que vous êtes bientôt aussi dérangé que moi? Vous allez au bal masqué, et puis à peine s'il fait jour que vous voilà encore en route. Car je vous dirai que je viens de chez vous, ou l'on m'a appris que vous étiez sorti de bonne heure. J'ai bien pensé que je vous trouverais ici. Je voulais vous voir pour vous raconter mes aventures de la nuit. » — « Elles sont donc bien intéressantes, dis-je à Frédéric? » — « Peut-être pas autant pour vous; mais je suis bien sûr qu'elles ne seront pas indifférentes à l'ami Jules. Il fera si bien, je crois, que bientôt tout Paris parlera de lui. » — « Que voulez-vous dire? interrompit Jules avec vivacité. » — « Ah! j'en étais sûr, voilà que la curiosité vous prend à la gorge. Mais je n'ai rien de merveilleux à vous conter. Pourtant je serais venu vous trouver bien plus tôt, si je n'avais été engagé à un déjeuner de bons enfants chez Véry.

Nous nous sommes attablés à dix heures, et nous n'avons laissé là la bombance qu'en entendant la musique de la garde montante de midi. Nous n'étions que six; mais nous avons bien mangé et bu surtout pour

douze. Mes cinq camarades étaient déjà ivres à jeun, mais ivres de joie. Ils partent ce soir pour la grande Armée, où l'Empereur se rendra bientôt. On dit qu'il va prendre la Russie, puis de là à Constantinople détrôner le grand Turc, puis dans l'Inde, que sais-je? Mes camarades sont-ils heureux!..... Et moi! faut-il qu'on me laisse ici auprès d'un vieux général qui ne bat plus que les cartes avec de vieilles femmes! Et tout cela pour ce polisson de bras! Je voudrais qu'un boulet me l'emportât. » Et il remuait avec vivacité son bras droit, dont l'articulation n'était pas encore bien libre. — « Mais arrivons donc à vos nouvelles de cette nuit, dit Jules impatienté. » — « Mais oui, mon cher; car pour en venir là, vous partez de votre déjeûner; vous marchez comme les écrevisses. » — « Ah! je vous conseille de parler, vous! si vous étiez à ma place, vous ne marcheriez ni à reculons, ni de côté. Savez-vous qu'il m'a fallu boire à la joie de mes amis, à leur bonne chance, et pour noyer mon chagrin. Ces braves garçons!... c'est que je les aime!... » Et ses yeux brillaient d'une tendresse humide, qui avait à la fois quelque chose de comique et de touchant. — « Mais vous oubliez que vous avez d'autres amis qui restent ici, et entre autres un à qui vous avez quelque chose à apprendre. »

« M'y voilà. Vous allez voir que je n'ai pas pris si

fort le plus long que vous pourriez le croire ; car je vous parlais de mon vieux Général. Qu'est-ce qu'il faut que j'aie fait au bon Dieu , pour qu'on m'ait nommé aide-de-camp d'un *sénateur*.... On dit qu'il a travaillé autrefois à pacifier la Vendée. Eh bien , qu'on lui donne pour aide-de-camp quelque vieux *bleu*. Ne voilà-t-il pas que , pour mon carnaval, en attendant qu'il aille commander sa division *territoriale*, comme il dit, il m'a fallu le suivre rue de Richelieu , auprès du boulevard, chez je ne sais quelle ci-devant jeune femme , où il va faire son boston. Et c'est qu'il est terrible sur le service. Il faut que je reste là de planton toute la soirée ; ça me va comme de servir la messe ; et il ne veut pas me permettre d'aller ailleurs attendre la fin de sa bataille, dans laquelle je ne puis lui être d'aucun secours. Moi, je n'entends rien à *je demande en trèfle, je soutiens en pique* ; et je n'ai pas envie d'en savoir plus long, car mon général et les vieilles perruques qui font sa partie, se chamaillent tant qu'elle dure, comme des chiens hargneux. Enfin, j'ai trouvé un moyen de brûler la corvée, sans que le vieux pacificateur ait jusqu'à présent deviné ma ruse de guerre. Si elle était toute de mon invention, elle devrait me valoir la croix ; mais le premier mérite en appartient à un autre gaillard que moi : c'est à l'*enfant chéri de la victoire*. Quand il fallut re-

noncer à débusquer ces chiens d'Anglais de Lisbonne , le prince d'Esling... »

Ici il était évident que si le cher du Theil ne marchait plus à reculons il allait faire un écart, dont nul ne pouvait deviner l'étendue ; mais nous avions si souvent éprouvé qu'il n'y avait rien à gagner à vouloir le ramener dans le droit chemin , que nous prenions le parti de le laisser divaguer à son aise. Peut-être avez-vous quelquefois cheminé sur un âne ? Vous avez pu remarquer que ces animaux aiment, par dessus tout, à suivre le bord des routes, quelque escarpé et raboteux qu'il puisse être. Vainement vous les ramenez au milieu du chemin ; ils ont bientôt regagné leur sentier chéri ; et cette lutte entre le cavalier et sa monture, n'a pour résultat que d'allonger la route de tous les détours que chacun d'eux fait pour arriver à son but.

Il en est de même de certains narrateurs : en vain vous voulez les amener plus promptement au fait, vous ne parviendrez qu'à les en éloigner encore ; heureux si vous ne le leur faites pas si bien perdre de vue, que vous ne soyez obligé de les remettre vous-même sur la voie que vous leur avez fait quitter. Mais je m'aperçois que je pourrais moi-même me faire ranger dans cette classe de conteurs. Je laisse donc notre ami du Theil continuer son récit.

« Le prince d'Esling ayant ordonné la retraite, fit relever, pendant la nuit, toutes les sentinelles perdues qui étaient en vue de celles des Anglais, par des mannequins armés de pied en cap; si bien que lorsque l'ennemi s'aperçut que ces factionnaires de nouvelle espèce ne bougeaient pas plus que des guérites, et reconnut que nous les avions abandonnés sans pitié, nous étions déjà loin. Eh bien donc, après être resté quelque temps auprès de mon Général-sénateur... Donnez-moi donc un petit verre de ce Cognac, car je n'ai jamais parlé si longtemps, et j'en ai le gosier comme un canon de fusil qui aurait tiré vingt coups. » Sans attendre ma réponse, il se dirigea vers une cave à liqueurs qui était sur une console. Je le suivis et lui versai un petit verre d'eau-de-vie qu'il vida d'un trait; comme j'allais remettre le flacon, il s'en empara et remplit un autre verre, qu'il avala aussi lestement. Puis il fit claquer sa langue contre son palais, en disant : C'est du bon !

Lorsqu'il fut venu se rasseoir auprès de nous : « Où en étais-je donc ? dit-il. » — « Vous étiez auprès de votre Général. » — « Oh ! diantre ! oui ; et du diable si j'y veux rester ; en vérité j'aimerais mieux recevoir le feu de l'ennemi l'arme-au-bras. Voici donc comment je m'en suis tiré : je pose mon schakô sur le coin de la

cheminée; je détache mon sabre, et je le mets avec fracas à côté du petit balai et des écrans de la dame du logis. Ce pauvre bancal! j'avais vraiment regret de le laisser en si triste compagnie. Mon sénateur voit la manœuvre, et croit que j'ai planté là le piquet jusqu'à ce que le boston finisse. Pourtant, comme il a toujours l'air d'avoir peur que je ne m'échappe, il regarde de temps en temps du coin de l'œil si mon bagage est encore là; et il y est; mais il y a longtemps que l'aide-de-camp a fait sa retraite; et comme nous n'étions pas loin de l'Opéra, en avant! »

« Me voilà en voisin, désarmé et la tête nue, en route pour le bal masqué. » — « Vraiment? dit Jules. » — « Oui; il y a quelque temps j'étais allé à celui des Variétés, et je m'y étais joliment diverti. C'étaient des rires, des danses, des joyusetés, des folies à croire que tout ce monde-là avait le diable au corps. Des pierrots faisaient cabrioler des bergères; Arlequin se jetait à genoux devant madame Angot; j'étais tiraillé à droite, à gauche, par de bonnes rieuses qui, vraiment, m'ont fait passer là quelques bons moments; c'était un sabat si gai, que la tête m'en tournait. Mais votre bal de l'Opéra, est-ce qu'il est toujours aussi triste? Avec tous leurs dominos, c'est pis qu'une procession de pénitents. Mais je crois bien que vous n'y êtes pas resté

longtemps, car il paraît que vous étiez déjà parti quand j'y suis arrivé. » — « Comment l'avez-vous su, dit Jules? » — « D'abord, je ne vous y ai pas rencontré. Puis j'ai fait l'objet des rires d'un groupe composé d'un grand bel homme, qui faisait le pot à deux anses, ayant sous chaque bras, d'un côté une petite femme, et de l'autre, une femme d'assez grande taille, toutes deux en domino rose; et j'ai entendu la plus petite qui prononçait le nom de Sainte-Rive. » — « Êtes-vous bien sûr, dit Jules, que la plus grande n'eût pas un domino noir? » — « Très sûr. Après m'avoir regardé quelque temps en riant (ce que je leur ai pardonné de bon cœur, car, ma foi, je devais faire une singulière figure, dans ma tenue de voisin), la grande femme s'était détachée de son peloton, et était venue me prendre par le bras, en me disant : « Tu ne trouveras pas ce que tu cherches. » — « Ma foi, je cherche le plaisir, et je commençais à croire qu'il n'était pas commun ici; il ne dépend que de toi que je n'aie plus rien à chercher. » — « Quoi ! pas même ton ami Sainte-Rive? » — « Tu sais donc que c'est mon ami, et qu'il doit être ici? » — « Et toi, tu ne sais donc pas que si le domino couvre bien des mystères, il en dévoile bien aussi? Je crois que Sainte-Rive a déjà quitté le bal. Il est bien amoureux, n'est-ce pas? » — « Comme un fou, ou plutôt

comme un sot. Pardon, mon cher Jules, mais véritablement j'ai lâché le mot. » — « Il paraît que tu n'es pas disposé à traiter l'amour comme lui? dit le domino. » — « Il le traite en Jean qui pleure, et moi en Jean qui rit; et si tu voulais... » En disant cela, je serrais tendrement le bras de la dame contre mon cœur, et je lui pris la main. Mais en me repoussant d'un air un peu bégueule, elle me dit : « Ce n'est pas pour toi que je t'ai abordé. » — « Bien obligé du compliment. » — « Mais si tu aimes Sainte-Rive, je puis t'apprendre une chose qui adoucira la blessure de son cœur. »

A cet endroit du récit de notre ami, Jules et moi nous nous regardâmes, mais nous nous contentâmes d'échanger nos pensées par ce regard, et nous ne voulûmes pas interrompre Frédéric, qui continua ainsi : « Adoucir sa blessure! quand tu aurais le baume de fier-à-bras, tu y échouerais. » — « Peut-être Sainte-Rive est-il jaloux? » — « Je crois qu'il le serait; mais je ne pense pas qu'il ait de rival, car on ne peut pas donner ce nom à un mari. » — « T'a-t-il parlé quelquefois de certaine correspondance mystérieuse que sa belle entretient avec un inconnu? » — « Elle vous a dit cela! s'écria Jules, qui ne put plus se contenir. » — « Eh! pardieu oui, elle me l'a dit. Je ne suis pas homme à l'inventer. » J'avoue qu'ici mon anxiété devint presque

aussi grande que celle de Jules. Frédéric poursuivit :  
« J'ai répondu à la belle, que je voyais en train de jaser, que jamais vous ne m'aviez parlé de cette correspondance, et que je la priais de me dire ce qu'elle en savait. « Je ne sais trop, m'a-t-elle répondu, si je le devrais, puisqu'il t'en a fait un mystère; mais ce que je te dis est à bonne intention. J'ai des raisons de croire qu'il ignore quel est le correspondant mystérieux de la dame de ses pensées; eh! bien, je vais te le dire : c'est son frère. » — « Le frère de qui, nous écriâmes-nous, Jules et moi en même temps? » — « Eh! pardieu, le frère de madame Merval. » — « Elle n'en a pas. » — « Elle n'en a pas!... On dit cela d'un amant, et souvent on se trompe; eh bien, on peut se tromper en le disant d'un frère. Vous ne connaissez peut-être pas tellement sa famille... » — « Mais... » — « Mais, moi je laisse là la généalogie, et, ma foi, je m'en tiens à ce que m'a dit mon domino rose, qui, quoiqu'un peu sévère, m'a eu l'air bon diable, ou bonne diablesse. Il a ajouté : « Tu diras à ton ami que celle qui lui donne cet avis ne s'appelle ni Belzébuth ni Coralie; mais que c'est une femme qui regrette d'avoir pu, pour le seul plaisir de l'intriguer, troubler un cœur qu'elle ne connaissait pas. Adieu. » Là-dessus elle a fait une pirouette et m'a planté là. Comme j'avais trouvé bon de m'absenter sans per-

mission, mais que je ne voulais pas manquer à l'appel, j'ai vite couru retrouver mon général; et il était temps, car je suis arrivé comme on payait les cartes. J'ai repris armes et bagages, et voilà ! »

En prononçant ce dernier mot, du Theil se leva, et cette fois, ce fut sans avoir recours à moi, qu'il alla droit au flacon d'eau-de-vie, dont, après nouvelle dégustation, il confirma l'éloge. Puis il nous dit : « Eh bien ! à quoi rêvez-vous donc là, vous autres ? Est-ce que le domino rose m'aurait donné une mission de malheur ? » — « Non, mon cher, répondit Jules ; c'est bien plutôt le contraire. Mais nous pensons à un singulier concours de circonstances. Votre domino s'était tout bonnement changé en rose, de noir qu'il était ; car je ne puis douter que ce ne soit lui qui, sous cette lugubre couleur, m'a intrigué quelques instants avant votre arrivée au bal. Il m'avait parlé de madame Merval, et paraissait avoir voulu exciter ma jalousie, en me touchant quelques mots d'une correspondance mystérieuse de cette dame avec un inconnu. Il paraît que cet aimable masque aura eu quelques remords d'avoir cherché à me tourmenter, ou qu'après m'avoir quitté, il aura été mieux informé ; et je suis convaincu qu'il n'aura pas été loin pour avoir ses renseignements. Je mettrais ma main au feu que le domino rose avec qui vous l'avez rencontré,

n'était autre que madame Séverin. Comment celle-ci qui, depuis longtemps, n'a plus de relations avec madame Merval, a-t-elle eu connaissance de sa correspondance avec ce frère dont nous n'avons jamais entendu parler? Pourquoi cette correspondance secrète? voilà ce que nous cherchons à expliquer, et que nous ne pouvons deviner. » — « Eh bien, cherchez, cherchez, mes amis. Je croyais que ma mission avait quelque chose de plus important. » — « Je vous remercie pourtant de l'empressement que vous avez mis à la remplir, dit Jules, en lui tendant la main. » Frédéric la serra cordialement, nous dit adieu et nous quitta en chantant la romance de Roland : *Soldats français, chantez Roland*, qui était alors dans la bouche de tout ce qui avait été en Espagne.

Quoique Jules ne me laissât peut-être pas voir tout ce que la découverte que nous venions de faire lui causait de joie, il était facile de s'apercevoir qu'il en ressentait une extrême. « Je le disais bien, mon ami, s'écria-t-il, son âme est pure, elle n'a pas écouté un amour coupable. » Et quand même j'aurais pu oublier tout ce que le soupçon de cet amour avait causé de douleurs et d'angoisses à mon malheureux ami, la vivacité de la satisfaction qu'il faisait éclater maintenant, aurait plus que suffi pour me prouver à quel point il

avait cru à ce qu'il prétendait aujourd'hui avoir toujours regardé comme une chimère. Nous sommes tous ainsi faits : quand notre esprit prévenu s'est laissé prendre à de trompeuses apparences, et que nous venons à découvrir la vérité, nous avons honte, pour ainsi dire, de l'erreur dans laquelle nous étions tombés, et la force de notre conviction nouvelle se montre en proportion du crédit que nous avons accordé à cette erreur, dont nous voudrions effacer le souvenir.

Nous résolûmes, Jules et moi, d'aller chacun de notre côté, aux informations pour savoir ce que pouvait être ce frère invisible, dont le bienveillant domino rose nous avait révélé l'existence. Jules comptait bien sur quelque occasion favorable pour demander des explications à madame Merval; mais il redoutait tellement tout ce qui pouvait ne pas être agréable à cette femme aimée, que je pensais bien que ce n'était pas par elle que les premiers éclaircissements nous seraient donnés : je ne me trompais pas. Nous éprouvâmes dans cette conjoncture ce que j'ai souvent remarqué depuis, c'est que telle circonstance dont nous avons quelque intérêt à être instruits, est connue de presque tout le monde quand nous l'ignorons encore.

Nous apprîmes bientôt une partie du mystère que nous voulions pénétrer; et j'ai su plus tard tout ce qui

concernait le frère de madame Merval. Il était né d'un premier mariage de leur mère, et se nommait Alfred de Girande. Il avait près de dix ans de plus que sa sœur, c'est-à-dire trente-huit ans, au moment dont je parle. C'était un fort belle homme, de la plus jolie tournure, ayant eu et ayant encore tous les genres de succès auprès des femmes, dans les rangs les plus éloignés, depuis la grande dame des salons du faubourg Saint-Germain ou de la Chaussée-d'Antin, jusqu'à la simple dame de comptoir. Emmené en émigration par un oncle, à l'âge de seize ans, il avait de bonne heure fait preuve d'une intelligence rare, et d'une facilité merveilleuse à parler toutes les langues. Ayant passé sa première jeunesse dans les camps et dans les habitudes de dissipation qui paraissaient d'ailleurs en merveilleux accord avec ses dispositions naturelles, il était cependant parvenu, comme en se jouant, à un degré d'instruction auquel beaucoup d'hommes ne peuvent atteindre avec des études sérieuses. Le malheur de la proscription avait laissé à quelques vieux émigrés, et entre autres à l'oncle d'Alfred, qui dans leur jeunesse auraient volontiers donné tous leurs titres pour celui de *roué*, toute la frivolité, toute la légèreté de leurs mœurs. Le jeune de Girande profita de leurs leçons au point de paraître devoir ressusciter à l'étranger cette corruption que le

vertueux Louis XVI avait en partie détruite en France. Son nom, la cause dont il était victime, ses manières séduisantes, l'avaient fait accueillir avec faveur à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg. Entré au service de Russie, il s'était marié. Une aventure galante avec une femme d'un très-haut rang l'avait obligé de fuir, et il avait quitté Pétersbourg, abandonnant sa femme.

Rentré en France en 1805, son esprit, son instruction variée, ses bonnes manières, l'avaient fait remarquer de M. de Talleyrand, alors ministre des relations extérieures; et M. Merval était parvenu à le faire comprendre dans une nomination d'auditeurs au Conseil-d'Etat. Mais bientôt sa mauvaise conduite ne put plus être tenue secrète. Le jeu, les prodigalités de toute espèce épuisèrent si complètement toutes ses ressources, qu'il fut arrêté pour dettes. Il fut immédiatement retiré de Sainte-Pélagie par M. Merval, qui obtint qu'on lui donnât un emploi en Westphalie. Là Alfred de Girande ayant touché le cœur d'une jeune personne fort riche de la cour de Jérôme, il paraît que sans s'inquiéter autrement de ce que sa femme était devenue, il avait conçu le projet de contracter un second mariage; c'est du moins la seule explication que l'on put donner à l'envoi qu'il fit un jour à ses amis, d'une lettre imprimée ainsi conçue : « M. de Girande a l'honneur de

» vous faire part de la perte douloureuse qu'il vient de  
» faire en la personne de madame de Girande, son  
» épouse, décédée le, etc. » La fausseté de cette nouvelle ayant été reconnue, Napoléon, qui ne pardonnait pas à certains écarts, destitua M. de Girande.

Ce malheureux, sans aucune ressource, vint à Paris. Là, les secours généreux que lui donnaient monsieur et madame Merval n'étaient, comme il le disait lui-même en riant, qu'une goutte d'eau sur la langue d'un damné. Mais quelquefois le jeu, et quelques femmes assez folles pour payer les soins qu'il leur rendait, lui fournissaient les moyens de pourvoir à ses extravagantes dépenses. Tel était le degré d'abaissement dans lequel il était tombé, que tous les moyens de se procurer de l'argent lui étaient bons; et l'on prétendait qu'il ne se faisait pas scrupule d'en recevoir du ministre de la Police générale, pour les rapports secrets qu'il adressait sur l'intérieur des salons où il parvenait à s'introduire. C'est au surplus un genre de service que des hommes et même des femmes du grand monde qui n'étaient pas aussi riches de vices, et qui avaient plus de fortune que Alfred de Girande, avaient l'infamie de rendre à la police impériale.

Vous ne pouvez savoir ce que cela signifie, aujourd'hui que le plus circonspect peut dire publiquement

ou imprimer ce que le plus hardi n'aurait osé confier à son ami. Vous qui ne pouvez connaître le règne de Napoléon que par l'histoire telle qu'on nous l'a faite, c'est-à-dire, par ce qu'il y a de plus trompeur, vous ne pouvez avoir une idée de ce que c'était que la police sous un Fouché ou un Savary. Mais nous ne le savons que trop, nous, leurs contemporains. Quel temps, que celui où une femme était arrachée à sa famille et envoyée à l'île Sainte-Marguerite, pour avoir jeté au feu un bulletin de la Grande-Armée, en présence de sa seule femme de chambre ! Où, depuis son portier jusqu'aux personnes que l'on recevait dans son intimité, tout le monde pouvait paraître suspect de délation ! Où une maîtresse de maison tremblait que pour un mot, elle ou ses amis ne passassent de son salon aux cachots du Temple ou au donjon de Vincennes !

Quelques personnes regardaient donc M. de Girande comme étant aux gages de la police ; et il pouvait d'autant mieux la servir, que, dans le monde, il recouvrait tous ses vices d'un vernis d'exquise politesse ; et que ses manières aimables, aisées et élégantes, n'auraient pu laisser soupçonner, à qui ne le voyait que dans la bonne compagnie, qu'il en eût jamais fréquenté une autre. Et pourtant il passait une partie de sa vie dans les tripots, dans des réunions de débauchés d'assez bas

étagé, où il dépoullait tout ce qu'il pouvait avoir de l'homme bien né avec la même facilité qu'en en sortant il y laissait tout ce qui pouvait sentir l'estaminet ou le mauvais lieu. Jamais personne ne subit à ce point l'influence des alentours. Elle était telle, qu'elle ne se faisait pas sentir seulement dans ses discours et dans sa tenue, mais qu'il était facile d'en reconnaître l'effet dans sa conduite. Du moins, je ne sais comment on pourrait expliquer autrement les disparates, les contrastes dont étaient frappées les personnes qui avaient été à même de voir M. de Girande dans les deux sortes de sociétés si différentes où il paraissait également à son aise. Ainsi, par exemple, on l'avait vu souvent, lorsqu'il *s'encanaillait*, comme il le disait lui-même, laisser passer inaperçues des grossièretés qu'en tout autre moment il aurait relevées comme de mortelles offenses; et on aurait pu le soupçonner de lâcheté. Mais lorsqu'il se retrouvait dans le monde pour lequel il était né, le gentilhomme reparaissait; et quelques affaires d'honneur, où il n'avait pas moins fait briller son courage que son adresse, prouvaient une assez chatouilleuse susceptibilité.

Comment un pareil homme aurait-il été bien connu? Aussi les renseignements que je recueillais sur son compte étaient-ils fort contradictoires; et ce n'est qu'en

les combinant que j'ai pu tracer ce portrait. On s'accordait cependant sur un point, c'était qu'on ne lui connaissait aucun moyen d'existence, et qu'il fournissait toujours à de folles dissipations. On ne pouvait excuser sa conduite par cette banale considération de la fougue des passions; car jamais le calme du vice n'avait tant approché de la paix de la vertu. Ce qu'on pouvait reconnaître le plus clairement chez cet homme, c'était l'absence complète *de principes*. Pour quelques personnes c'était un chevalier d'industrie. On racontait qu'à la suite d'une orgie dans laquelle figurait un jeune homme, neveu d'un ministre de Napoléon, les convives avaient joué au creps; que ce jeune homme avait fait un tel gain, que les perdants, au nombre desquels était de Girande, n'avaient pas voulu ne voir là que l'effet du sort; qu'ils avaient repris de vive force leur argent, en accablant d'invectives celui que les dés avaient favorisé; qu'il s'en était suivi un duel dans lequel le malheureux neveu du ministre avait été tué; et qu'après cette affaire, de Girande, qui n'y avait figuré que comme témoin, mais qui devait se mesurer à son tour avec celui qui avait succombé, avait quitté la France.

Ces détails n'étaient pas tous connus de Jules ni de moi, lorsque mon ami, qui cherchait l'occasion de

savoir de madame Merval l'explication de la *fatale correspondance*, crut enfin avoir trouvé le moment favorable. Que n'aurait-il pas donné pour pouvoir arracher de son propre souvenir et de celui de Coralie ces lettres de Paris qui, tout en étant devenues peut-être un titre à l'amitié de cette femme, pouvaient avoir laissé dans son esprit une fâcheuse impression sur le compte de celui qui avait consenti à les lui remettre.

Lorsque Jules me raconta sa conversation avec madame Merval, il me fut aisé de voir qu'il avait parlé à peu près de manière à lui laisser penser qu'elle lui avait confié, dans le temps, de qui étaient les lettres qu'elle recevait; sorte de mensonge non calculé, peut-être, l'instinct seul de son amour propre lui dictant ses paroles. « Madame, dit-il, un de mes amis m'a parlé l'autre jour de Monsieur votre frère. » — « Est-ce qu'il est ici? » répondit madame Merval, d'un air effrayé. — « Je n'en sais rien. On m'a demandé si je le voyais quelquefois chez vous, et j'ai répondu que je ne l'y avais jamais rencontré. S'il était à Paris, vous en seriez sans doute informée la première? » Et en disant cela, Jules regardait madame Merval d'un air scrutateur. C'était bien inutile; car cette femme candide, pour qui toute dissimulation était un tourment, et qui ignorait la feinte, lui répondit avec une émotion triste, mais sans em-

barras. « Malheureusement il n'en est pas ainsi que vous le croyez. Il est impossible que l'on vous ait parlé de mon frère, sans vous avoir dit que sa vie est un peu dérégulée. Il m'est pénible de vous l'apprendre, mon ami, et vous pouvez juger à quel point, puisque j'ai gardé le silence jusqu'à ce jour : sachez donc que ce pauvre Alfred ne possède plus rien au monde, que ce qu'il tient de la générosité de M. Merval. Mais mon mari a exigé pour condition de la pension qu'il paye au malheureux, qu'il prît l'engagement de ne pas reparaître à Paris, jurant que s'il y revenait, cette pension cesserait à l'instant même. Vous devez penser qu'il faut que mon frère ait de bien grands torts à se reprocher, pour que M. Merval en soit venu là. Ce qu'il y a de certain, c'est que la présence d'Alfred à Paris lui causerait une telle peine, que je n'aurais rien tant à cœur que de la lui cacher. J'y suis déjà parvenue plus d'une fois ; car il faut bien le dire, mon frère n'a pas rempli la condition à laquelle tiennent tous ses moyens d'existence. Il était ici pendant que j'étais à Madrid ; c'est ce qui me fit recourir à vous pour qu'il pût m'écrire sans que M. Merval s'en doutât. »

Quoique Jules se fût fait depuis longtemps une habitude de bien pénible dissimulation auprès de madame Merval, il n'aurait pu contenir l'expression de son

contentement, s'il n'avait été aussi fortement préparé à la révélation qu'elle venait de lui faire, par celle que le domino avait déjà faite à du Theil.



## QUATRIÈME PARTIE.

Pauvre Jules ! à partir de ce moment , il se fit chez lui un changement remarquable , même pour des yeux moins fixés sur lui que les miens. Sa physionomie était plus ouverte , son regard plus vif , sur son beau front se répandait une sérénité qui en avait disparu depuis longtemps. Sa bouche souriait , et un air de contentement que jusque-là je n'avais plus vu en lui , se répandait sur toute sa personne. Je me réjouis d'abord de cette espèce de résurrection ; mais je ne tardai pas à reconnaître qu'elle tenait surtout à une exaltation nouvelle de sa passion pour madame Merval ; et dès-lors je commençai à m'en alarmer. S'il est bien difficile qu'entre un jeune homme et une jeune femme dont le cœur ne connaît pas l'amour , l'amitié ne dégénère pas en un sentiment plus vif , il est plus difficile encore qu'un amour non satisfait se change en amitié.

Je lisais dans l'âme de mon ami , souvent , comme il me le disait , mieux que lui-même. Dans les épanche-

ments de notre amitié, il ne me fut pas difficile, au milieu de ce qu'il me confiait, et de ce qu'il me taisait parce qu'il se le dissimulait, de découvrir ce qui se passait réellement en lui. D'abord, au bonheur de ne pouvoir plus douter qu'il n'avait pas de rival, se joignait une admiration sincère pour la vertu de la femme qu'il aimait. Mais il m'était aisé de prévoir que la certitude que le cœur de madame Merval n'avait encore parlé pour personne, allait, avec l'espérance, donner plus de force à l'amour de Jules. Cet amour, que l'idée que la Comtesse était infidèle à son mari, avait fait éclater, allait puiser une nouvelle violence dans la conviction contraire. Tant il est vrai que, dans un cœur profondément passionné, tout est aliment pour la passion.

D'un autre côté, Jules éprouvait un véritable contentement à penser que la faute dont il s'était rendu coupable en se chargeant de remettre à madame Merval des lettres qu'elle voulait cacher, n'était pas aussi déplorable, puisqu'il s'agissait de la correspondance d'un frère. Il est vrai qu'il avait ignoré si elle était ou non criminelle. Mais quelle est la conscience assez droite pour ne pas se faire quelquefois de semblables sophismes ? Heureux lorsqu'ils ne viennent qu'après la faute et non pour nous porter à la commettre. Ils peuvent, en émoussant la pointe du remords, nous sauver

du désespoir, et contribuer à nous réconcilier avec nous-mêmes. Il ne faut pas croire, au surplus, que je fisse voir à Sainte-Rive cette sévérité de jugement. Je l'aimais trop tendrement pour avoir cette cruauté. Il s'ouvrait à moi si franchement, si naïvement; j'étais si bien témoin de ce qu'il souffrait, lorsqu'il croyait avoir mérité quelque reproche, qu'il m'eût été bien difficile de ne pas être indulgent. Et puis j'étais un Caton de vingt-cinq ans, et je ne suis pas bien sûr que ce que je raconte m'ait inspiré, dans le moment, toutes les idées que j'exprime aujourd'hui.

J'aurais voulu que Sainte-Rive, à l'honneur de qui j'en appelais, combattît plus fortement une passion à laquelle il me semblait qu'il allait toujours s'abandonnant davantage. Je le conjurais de fuir le péril, en recherchant moins la présence d'une femme auprès de qui ses assiduités ne pouvaient manquer d'être remarquées, et dont la réputation devait lui être sacrée. Il me le promettait; mais, hélas ! cette parole n'était guère tenue. Notre volonté est comme l'arène légère qu'un rien trouble et disperse. Qui de nous ne peut dire comme le poète :

« Le matin je fais des projets,  
Et le long du jour des sottises? »

Non-seulement nos meilleures résolutions s'évanouissent devant nos passions, nos penchants, nos habitudes; mais souvent la circonstance la plus futile nous les fait oublier. Heureux pourtant qui ne se lasse pas de la lutte; ne triomphât-il qu'une fois, ce serait déjà quelque chose, mais il finira par n'avoir que rarement besoin de combattre.

Je ne pouvais douter que l'âme de mon malheureux ami ne fût souvent déchirée par de violents assauts; et je voyais avec douleur que chez lui la raison perdait de plus en plus son empire. Je m'efforçais de la faire triompher; mais je commençais à craindre qu'il ne fût moins touché de la tendre sollicitude de l'ami, qu'importuné des conseils du censeur. Je savais que déjà quelques propos injurieux sur ses relations avec madame Merval avaient été tenus par une femme qui détestait cordialement la Comtesse. C'était sa belle-sœur. Madame Guimaux, sœur du Comte, avait épousé un homme qui, après avoir fait une fortune considérable sous le règne du Directoire, comme fournisseur des armées, et après avoir vécu dans les scandaleuses profusions de cette époque, avait fini par la ruine et le suicide. Madame Guimaux était une femme aux formes hommasses, à la figure carrément osseuse, au teint noir, et à l'âme plus noire encore. Ses yeux gris, en-

foncés sous des sourcils épais, non arqués mais brisés en chevrons, brillaient du feu de la méchanceté. Sa bouche grande était en harmonie parfaite avec ce qu'avaient de commun les discours et tout l'être de ce personnage.

Madame Guimaux avait été révolutionnaire, non par instinct généreux, mais par haine de toutes les supériorités, et parce que dans cet immense bouillonnement de la société, l'écume lui avait paru devoir monter à la surface. Elle ne pouvait pardonner à M. Merval d'avoir épousé une *ci-devant*; et elle haïssait sa belle-sœur comme l'ange de ténèbres peut haïr un ange de lumière. Cette méchante femme se faisait remarquer dans les rues de Paris, où tant de choses passent inaperçues, par sa mise extraordinaire. Elle ne sortait jamais sans être couverte de deux ou trois châles; elle avait à la main trois de ces petits sacs qu'on nommait *ridicules*, et était suivie d'un carlin, d'un griffon et d'un barbet. Quand, en entrant au jardin des Tuileries, elle prenait ces trois animaux en laisse, on eût dit une mauvaise fée. Je savais que madame Séverin avait fait connaissance avec madame Guimaux, et je me défiais beaucoup de ce méchant couple.

Un jour, à onze heures du soir, en rentrant chez moi, j'y trouvai Sainte-Rive qui m'attendait. « Que je

« suis malheureux ! » s'écria-t-il, sans autre préambule, « je suis fou, mon ami... je voudrais être mort ! Vous n'avez pas honte de moi ? Quelle est donc cette passion que je voudrais vaincre, qui me subjugue, qui m'écrase?... Que n'ai-je été tué à Valladolid ou à Salinas !... » — « Que vous arrive-t-il donc, mon ami ? » — « Et que peut-il m'arriver ? La mesure n'est-elle pas comble ? » — « Mais enfin, Jules, mon ami, lui dis-je tendrement, en serrant une de ses mains entre les miennes, et effrayé de l'égarement où je le voyais, quel surcroît de douleur vous transporte ? » Alors, je vis une larme mouiller sa paupière, et il me répondit : « Mon cher Roland ! votre amitié pour moi doit vous faire honte et vous peser. Elle seule pourtant me soutient encore ; sans elle je crois qu'à présent je serais dans la Seine... Écoutez-moi. M. Merval dînait aujourd'hui chez l'Ambassadeur d'Autriche ; il était convenu que j'y accompagnerais ce soir madame Merval. Je suis monté en cabriolet avec la Comtesse, et le jockey était derrière. Je conduisais, ou plutôt, mon ami, je tenais les rênes ; mais tout entier à l'énivrement de sentir là, seule, près de moi, cette femme tant aimée, je ne voyais qu'elle ; et mon imagination s'égarant en mille amoureuses chimères, le monde réel n'existait plus pour moi. Je ne savais plus où nous allions, par où nous avions passé.

Nous gardions le silence. « Où allez-vous donc, me dit enfin la Comtesse, vous passez le pont. » Je m'aperçus alors que nous avions suivi le quai d'Orsay et que, en effet, je venais de dépasser le pont Louis XVI que nous devions traverser; je revins donc en arrière, et je dis : « Que ne puis-je aller ainsi au bout du monde ! » Je vis qu'un soupir soulevait la poitrine de la Comtesse. « Et pourtant, continuai-je, en apercevant un air de tristesse répandu sur son angélique visage, la route ne vous paraît peut-être déjà que trop longue !... » — « Monsieur de Sainte-Rive !... » m'a répondu cette femme céleste, en me jetant un regard si rempli de reproche, et d'un ton si pénétrant, qu'en ce moment encore j'en suis écrasé de confusion.

« Arrivés au milieu de la place Louis XV, j'étais si troublé, qu'au lieu de me diriger vers la *rue Royale* ou celle des *Champs-Élysées* par où je devais passer pour aller à l'Ambassade, je tournais à droite, et j'allais accrocher une borne, quand madame Merval effrayée saisit les rênes. Au contact de sa main, je ne sais quelle commotion subite m'a ôté la raison. J'ai serré cette main dans les miennes, et j'ai collé mes lèvres brûlantes sur un bras que le gant laissait en partie découvert. Cette frénésie vous étonne, je le vois; et moi j'en suis confondu. J'étais tellement hors de moi, que je ne

sais comment il est arrivé que le jockey s'est trouvé à la tête du cheval. J'ai entendu madame Merval s'écrier avec effroi : « Louis ! Louis ! voyez donc ce qu'a votre cheval ; M. de Sainte-Rive ne peut le diriger. » Oh ! mon ami ! je crois vraiment que c'est aux cris de sa maîtresse que le jockey est venu. Et j'ai pu la mettre dans la nécessité de cet appel !... Le domestique trouvant tout en ordre, la Comtesse lui a dit : « Je crois qu'il faudrait que vous montassiez pour conduire. » — « Oh ! Madame, il n'y a pas de place. » — « Qu'à cela ne tienne, Louis, ai-je dit alors ; car il faut absolument que vous conduisiez. Je ne saurais le faire ; un éblouissement me trouble la vue. » Et à ces mots je suis descendu de cabriolet. « Quoi !... Mais, m'a répondu la Comtesse, vous ne pouvez aller à pied à l'Ambassade. Aussi, Madame, compté-je me retirer chez moi. »

« Là-dessus, mon ami, je l'ai saluée, et le jockey qui avait pris ma place a fouetté son cheval. Alors je me suis enfoncé sous les arbres des *Champs-Élysées*. J'aurais voulu me cacher dans les entrailles de la terre. J'ai vu au fond du jardin de l'Ambassadeur, briller les lumières de son hôtel. J'ai comparé amèrement le bonheur dont j'aurais joui dans les salons, auprès de madame Merval, et l'affreux tourment auquel j'étais livré dans cette noire solitude. Enfin, après avoir été

là errant toute la soirée, je me suis décidé à venir chercher les consolations de votre amitié. En repassant le pont, j'ai senti que deux heures plus tôt j'en aurais franchi le parapet. Que devenir?... Jamais je n'aurai le courage de reparaître devant madame Merval. »

Je pensais qu'il était bon de tenir le plus possible Jules éloigné de la Comtesse. Je ne cherchai donc pas à lui persuader qu'il pouvait la revoir promptement. Je lui dis seulement qu'il ne fallait pas tarder assez pour que M. Merval le remarquât. Je lui promis que, moi-même, je tâcherais de voir la Comtesse, et de m'assurer de ses dispositions. Huit jours après je rencontrai dans une soirée madame Merval, dont en général je ne cherchais pas à me rapprocher. Il me semblait que la connaissance qu'elle avait de la confiance que Jules m'avait faite de Madrid, devait lui rendre ma présence peu agréable. Je fus frappé de l'air de mélancolie de la Comtesse. Lorsque je m'approchai pour la saluer, elle se leva, et prenant mon bras pour parcourir les salons, elle me dit : « Je crains bien, Monsieur, que le séjour de Paris ne soit funeste à un de vos amis que nous avons tous désiré y voir. Peut-être, ajouta-t-elle en cherchant à étouffer un soupir, vaudrait-il mieux qu'il s'en absentât encore. » — « Je crois qu'il ne le pourrait sans mourir, Madame. » — « Mais mon Dieu ! si

pourtant chaque jour il est plus malheureux, moins maître de lui!... comment les choses pourraient-elles rester ainsi?... Mon espoir a été bien trompé! je n'en ai plus. » — « Et moi, j'en ai encore, Madame. Depuis huit jours, Jules n'a pas osé paraître devant vous. Quand vous le reverrez, je vous en conjure, que le passé semble oublié; que ce passé ne serve qu'à vous faire sentir la nécessité d'être un peu plus sur vos gardes, mais que mon ami ne puisse penser que vous ne lui pardonnez pas. Je me porte garant, Madame, que désormais Sainte-Rive, dont la résolution m'est connue, ne songera qu'à vous faire oublier ce qu'il voudrait pouvoir oublier lui-même. » — « Oh! puissiez-vous ne pas vous tromper! » Dès le lendemain Jules, sur mes instances, se présenta chez madame Merval dans la soirée, lorsqu'il savait qu'elle n'était pas seule. Elle le reçut de manière à ce qu'il ne pouvait trouver que dans son propre souvenir trace de ce qui s'était passé.

Quelques jours plus tard, Jules et moi nous étions invités à un bal chez une dame des Nains, qui habitait au faubourg Saint-Germain. Elle donnait de jolies fêtes, auxquelles quelques personnes reprochaient de réunir une société un peu mêlée. Toujours est-il qu'il y régnait plus de simplicité, plus de bonhomie, partant plus de gaieté que dans la plupart des salons; et nous autres

jeunes gens nous nous y amusions beaucoup. On y jouait quelquefois la comédie, et cela avec plus de talent que n'en montrent ordinairement les acteurs de société. Le 29 avril (cette date funeste est restée pour moi une source d'amère douleur), nous étions donc invités chez madame des Nains. D'autres engagements ne me permettant pas de m'y rendre, Jules me dit qu'il n'irait pas sans moi. « Pourtant, ajouta-t-il, cela me contrarie, parce que j'avais promis à du Theil de l'y présenter. » — « Vous ne pouvez pas vous en dispenser, mon ami. Voilà quelque temps que vous n'avez paru chez madame des Nains; cela serait impoli. Savez-vous bien aussi que vous finiriez par ne plus aller que dans les endroits où vous êtes sûr de rencontrer madame Merval. Cela ne peut manquer d'être remarqué. » Enfin (tant nous savons peu ce que nous faisons!) je le pressai si fort, que je le décidai à aller à cette fête, et à y conduire du Theil. Si au lieu de celui-ci c'eût été moi qui eusse accompagné Jules, que de malheurs auraient peut-être été évités!

Le lendemain, le jour paraissait à peine, quand je fus éveillé par le bruit de quelqu'un qui entrait dans ma chambre. C'était Jules, qui se jeta sur un siège auprès de mon lit. « Qu'y a-t-il, mon ami? demandai-je tout alarmé. » — « Vous allez le savoir: écoutez-moi

bien , car je suis pressé ; et je veux vous apprendre en détail tout ce qui s'est passé , pour que vous puissiez me juger. Vous savez que chez madame des Nains , avant le bal , on jouait hier soir la comédie. Du Theil et moi étions au dernier rang de banquettes , au fond du salon , en face du théâtre. La première pièce était commencée , lorsque je vis entrer une vraie Méduse pour moi ; c'était madame Séverin , accompagnée du même homme qui lui donnait le bras au bal de l'Opéra. Toutes les places étant occupées , madame des Nains fit asseoir les deux nouveaux venus auprès de quelques retardataires , sur une banquette à gauche du théâtre , entre la scène et le premier rang de spectateurs. Madame Séverin ayant promené pendant quelque temps ses regards sur l'assemblée , me reconnut. Je la vis aussitôt parler bas à son voisin ; celui-ci me regarda , et tous deux se mirent à ricaner. Ce manège se renouvela tellement , que du Theil s'en aperçut et me dit : « Connaissez-vous ce monsieur et cette dame , qui ont l'air si occupés de nous ? Je ne sais si c'est vous ou moi , mais il est certain qu'un de nous deux leur prête à rire. » — « Soyez sûr que c'est moi. Je ne connais pas le monsieur , mais je ne connais que trop la dame. C'est une méchante femme , dont je n'ai pas les bonnes grâces. » Dans l'entr'acte j'abordai le fils de madame des Nains ,

qui, par extraordinaire, était à la soirée de sa mère, et je lui demandai s'il pouvait me dire quel était le monsieur qui accompagnait madame Séverin. — « C'est M. de Roche-de-Vic; c'est un charmant garçon avec qui j'ai fait connaissance dernièrement chez la princesse Borghèse. »

« Nous reprîmes nos places; le spectacle recommença; et sauf quelques regards que madame Séverin jeta de mon côté rien ne put me faire croire qu'elle ou M. de Roche-de-Vic pensassent à moi. Le spectacle fini, et le théâtre enlevé, on a dansé, et tout s'est passé à peu près comme aux fêtes précédentes. M. de Roche-de-Vic s'étant trouvé plusieurs fois sur mon passage, Frédéric me dit: « Voilà un homme qui a l'air si insolent que j'aurais du plaisir à lui appliquer ma main sur la figure. » A trois heures je voulais me retirer, mais du Theil s'amusait beaucoup et me pria de l'attendre encore. J'étais allé avec lui dans la serre, qui n'est, comme vous savez, séparée du dernier salon que par quelques marches. Nous y étions seuls, et après en avoir fait le tour, nous allions en sortir, quand madame Séverin et M. de Roche-de-Vic se sont trouvés en face de nous, descendant les marches. Nous nous sommes rangés en nous inclinant, pour les laisser passer. Alors madame Séverin m'a dit d'un ton mordant: « M. de

Sainte-Rive a l'air de vouloir fuir ses anciennes connaissances. » — « Je n'ai aucune raison pour cela, Madame. » — « Qui sait ? La manière dont je vous ai intrigué au bal de la mi-carême aurait dû vous prouver que je vous connais mieux que vous ne pensez. » Ce souvenir m'a mis hors de moi, mon ami. J'ai tressailli fortement en frappant du pied, et j'ai marché, à ce qu'il paraît, sur la robe de madame Séverin, qui m'a dit avec dépit : — « Ce n'est pas une raison pour déchirer ma robe. » En même temps elle allait sous un lustre regarder sa ceinture qui, je crois, était décousue. M. de Roche-de-Vic m'a dit alors insolemment : « Eh bien, Monsieur, vous ne faites pas des excuses à Madame ? » — « Je la prierais de les recevoir, Monsieur, si vous n'aviez pas l'air de vouloir me les dicter. » — « Alors c'est à moi maintenant que vous en ferez, ou nous verrons si vous avez la main plus heureuse que le pied. » — « Je l'ai du moins plus légère. » Et je lui ai donné un soufflet. — « Ah ! c'est affreux ! m'écriai-je en me mettant d'un bond sur mon séant. » — « Que voulez-vous ? c'est fait ! je viens vous prier de me prêter vos pistolets ; car c'est l'arme que mon adversaire a choisie. Nous nous sommes donné rendez-vous au bois de Boulogne, à sept heures ; il est cinq heures un quart ; il faut encore que je rentre chez moi, ajouta-t-il d'une voix un peu attendrie. »

Cependant je m'habillais, ne pouvant, dans mon trouble, que répéter : « Quel malheur ! » — « Pas si grand, mon ami. Malgré les liens si doux qui devraient m'attacher à la vie, tenez, elle m'est à charge. » Je pensai que dans une pareille conjoncture il ne fallait rien dire qui pût affaiblir le cœur de mon malheureux ami. Il n'y avait pas à se le dissimuler ; c'était un duel à mort. « Je vous quitte, me dit Jules, en me serrant la main ; dans une heure je serai ici, où j'ai donné rendez-vous à du Theil ; vous viendrez avec nous jusqu'à la barrière de l'Étoile. » — « Comment ! est-ce que je ne vous servirai pas de témoin ? » — « Non, mon ami ; c'est du Theil. A la manière dont les choses se sont passées, tout naturellement ce devait être lui. J'aurais aimé à vous avoir aussi ; mais M. de Roche-de-Vic n'a qu'un seul témoin ; c'est des Nains. Adieu. » Il me quitta.

Ma première impression avait été de regretter de ne pas me voir à la place de ce fou de du Theil ; mais en réfléchissant à la nature de l'affaire, je finis par être bien aise qu'il fût le témoin de Jules. Tout esprit de sagesse et de conciliation aurait été inutile ; et, ce point écarté, sous tous les autres rapports Frédéric valait mieux que moi. Il entra chez moi comme Jules venait de sortir. « Eh bien, me dit-il, je viens vous apprendre

de belles affaires ! » — « Je sais tout ; Jules me quitte à l'instant. » — « Non , vous ne savez pas tout. » — « Que peut-il y avoir encore , bon Dieu ! » — « Vous allez voir. Ne m'interrompez pas , car nous n'avons pas de temps à perdre ; et j'ai besoin de vous parler avant que Sainte-Rive revienne. Avant de savoir ce que je viens d'apprendre , je me disais : Si Sainte-Rive tue ce fier-à-bras de Roche-de-Vic , et il peut le tuer , le malheur ne sera pas grand. Mais pardieu ! à présent je ne sais pas si pour ce pauvre ami il ne vaudrait pas autant rester sur le carreau. J'avais reconnu à ce bal , que Dieu confonde , un officier de mes amis , nommé Bordes , qui est attaché à l'état-major de la place. Dès que j'ai eu mis Sainte-Rive en voiture , en lui donnant rendez-vous ici , je suis rentré dans le bal pour chercher Bordes. Je l'ai rencontré qui allait se retirer ; nous sommes sortis ensemble , et voici notre conversation. « Ah ! ça , lui ai-je dit , depuis si longtemps que vous êtes employé à Paris , et que vous y avez une police militaire , vous devez connaître tout ce qui était à ce bal ? » — « Non , mais à peu près. » — « C'est que , tel que vous me voyez , dans deux heures je serai au bois de Boulogne , comme témoin d'un de mes amis qui vient de donner un soufflet à un grand insolent qu'il ne connaît pas ; vous savez qu'en pareil cas il n'est pas

indifférent de savoir à qui on a affaire. Notre adversaire s'appelle Roche-de-Vic; c'est un bel homme qui accompagnait madame Séverin. » — « Oh ! celui-là, je le connais, c'est le plus grand vaurien de la terre, après le maître de la maison, pourtant. » — « C'est de M. des Nains que vous parlez ainsi ? justement c'est son témoin. » — « Qui se ressemble s'assemble. » — « C'est bon à savoir ; nous nous tiendrons sur nos gardes. Mais savez-vous si Roche-de-Vic est fort à l'épée, au pistolet ? » — « C'est un vrai prévôt de salle, et j'ai entendu dire qu'à vingt pas, il met la balle dans un pain à cacheter. » — « Sapre !... Et il n'y a pas moyen de lui faire des conditions ; c'est lui qui est le souffleté. Avec cela, a-t-il du cœur ? » — « Par moments. Il n'en est pas à sa première affaire. Vous parlez de police ; il passe pour faire un vilain métier. On dit qu'il espionne dans les salons. C'est apparemment pour cela qu'il a changé de nom, car il s'appelle Roche-de-Vic comme vous. Son vrai nom est de Girande, et il est beau-frère d'un Conseiller-d'État, le comte Merval. »

« Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je à cet endroit du récit de du Theil, quelle affreuse complication ! » — « C'est justement ce que je me suis dit. J'ai voulu savoir si vous pensiez qu'il fallût faire connaître cette circonstance à Sainte-Rive. Dans le premier moment, je crois,

je l'aurais fait; mais j'ai réfléchi. Ce diable de Jules est un drôle de corps; il n'est pas fait comme tout le monde; rien ne pourra le décider à tirer sur le frère de madame Merval. L'autre a reçu un soufflet; il n'y a aucune satisfaction possible pour lui, il ne quittera la place qu'après avoir laissé Sainte-Rive sur le carreau. »

— « Tout cela n'est que trop vrai, mon ami. Tout bien considéré, il vaut mieux que Jules ignore à qui il a affaire. Dieu veuille qu'il ne l'apprenne pas de son adversaire lui-même. » — « Ce drôle-là peut se servir de ce moyen pour le Méduser. » — « J'espère qu'il a d'assez bonnes raisons pour ne pas vouloir faire connaître son vrai nom. Quelles que puissent en être les suites, j'aime mieux voir Jules courir la chance de tuer son adversaire, que tué à coup sûr. Mais quelle alternative! si M. de Girande succombe, quelle horrible fin des relations de Jules avec monsieur et madame Merval! Je ne sais si le malheureux résistera à son désespoir. Après tout, mon ami, ne cherchons pas à changer le cours des choses; les suites seront ce qu'elles seront; ne disons rien. » — « Maudit bal! disait du Theil, en fermant les poings et grinçant des dents.... Et dire que c'est pour moi qu'il y est allé!... que je l'y ai fait rester! » — « Et moi qui l'y ai poussé! » — « Oh! je donnerais de bon cœur ce malheureux bras pour pouvoir me battre à sa

place. Pourquoi n'ai-je pas été plus prompt que lui ! C'est moi qui aurais dû souffleter cet insolent ! »

C'est ainsi que nous nous désespérions en attendant l'heure fatale , lorsque Jules revint. Il n'était plus aussi animé ; je crus m'apercevoir qu'il avait pleuré. « Partons, nous dit-il. J'ai gardé la voiture qui m'a ramené du bal. Tenez, ajouta-t-il, en me remettant un paquet de papiers cacheté, je vous confie cela. » Nous nous mîmes en route. J'étais navré ; je ne trouvais pas une parole. Du Theil ne cessait de donner à Jules des conseils sur la manière de se placer, de s'effacer, d'ajuster... Mon pauvre ami était ferme et résolu , mais ne l'écoutait qu'avec distraction. Il m'était facile de lire dans son âme les cruels sentiments dont elle était remplie , et où allaient toutes ses pensées. Il ne me dit pas un mot de sa mère , et certes en cet instant elle occupait encore plus son esprit que le mien. Mais nous sentions également tous deux qu'il fallait éviter tout attendrissement. Qu'aurait-il pu me dire d'ailleurs , qui fût plus éloquent que son silence ? Nous nous étions toujours si bien entendus , qu'en ce moment suprême son âme était à nu pour moi. Quelles recommandations aurait-il pu me faire (et il le savait bien) que mon cœur ne m'inspirât encore mieux , à l'égard de cette mère , que je chérissais comme si elle eût été la mienne !

Il avait été décidé que nous nous séparerions à l'entrée du bois de Boulogne. Arrivés à la porte Maillot, nous descendons de voiture; Jules m'embrasse et il entre dans le bois, tenant du Theil par le bras. Je reste en dehors sur la route. Il était sept heures moins dix minutes. Après quelques instants, je vois encore mes deux amis se promenant lentement et dans l'attente. L'heure du cruel rendez-vous n'était pas encore sonnée, et pourtant, il me prenait un vague espoir que l'adversaire de Jules ne paraîtrait pas. Deux *gendarmes d'élite*, à cheval, s'avancent vers moi; ils entrent au bois.... S'ils allaient mettre obstacle à la sanglante rencontre!... J'aurais voulu associer tout ce qui frappait ma vue à mon désir d'empêcher ce duel. J'aperçois un cabriolet qui se dirige de mon côté; je m'éloigne pour ne pas être reconnu de des Nains. Plus d'illusion possible; c'était lui, et probablement l'adversaire de Jules. Je les vois aborder celui-ci et du Theil; et ils prennent ensemble l'avenue de Longchamp. Les deux voitures suivaient à quelque distance. Alors j'entrai dans le bois, et je pris la même direction, me tenant assez éloigné pour ne pas être reconnu, ni même aperçu. Mais le cœur de Jules devait lui avoir dit que j'étais là.

Les voitures s'arrêtèrent à un carrefour, et je vis ces quatre messieurs qui entraient dans un carré du bois.

Je hâtai le pas , et m'arrêtai un peu avant d'avoir rejoint les voitures. Oh , que j'aurais voulu , comme du Theil , pouvoir prendre la place de Jules ! Le cœur me battait si fort que je fus obligé de m'appuyer contre un arbre. Je ne connaissais pas les conditions du combat ; j'écoutais avec une inexprimable anxiété. Une détonation me fait tressaillir ; je crois reconnaître , au bruit , que les deux coups sont partis à la fois. J'étais bien plus près du lieu de la scène que je ne le pensais. Je m'en rapproche encore , et j'écoute... Rien ne se fait plus entendre , que mes artères , battant avec violence. Les yeux fixés vers le fatal carré du bois , je ne vois rien. Une seconde détonation semblable à la première éclate.... Un instant après du Theil s'élance hors du taillis en sautant le fossé ; il m'aperçoit , et ses bras qu'il étend et laisse retomber d'un air de désespoir , m'annoncent un affreux malheur. J'accours , en criant à notre cocher d'avancer. « N'est-il que blessé ? criai-je à du Theil. » — « Mort , répondit-il , consterné. » — « Grand Dieu!... Oh ! je ne vais pouvoir supporter la vue de son meurtrier. » — « Il est mort aussi. » . . . . .

La même voiture qui , trois heures avant , était allée chercher Jules au bal , ramena son corps à sa mère désolée.

Le duel avait eu lieu dans une clairière de taillis. Le témoin de M. de Girande prétendit que celui-ci devait tirer le premier, comme étant l'offensé. Du Theil soutenait que Jules avait été provoqué par le ton insultant de son adversaire et que ce qui lui semblait le plus juste, c'était que tous deux tirassent en même temps. « Soit ! j'y consens de tout mon cœur, » avait dit de Girande, qui du moment où ces messieurs s'étaient abordés, avait montré une parfaite courtoisie. « Car je vous assure, me dit du Theil, en me donnant ces lamentables détails, que dans ce gaillard-là il y avait du galant homme. » On était convenu que les deux adversaires se placeraient à quinze pas, pour tirer ensemble, à un signal donné ; et s'ils n'étaient pas blessés, ils devaient se rapprocher jusqu'à la distance de dix pas, pour essuyer un nouveau feu.

A la première détonation que j'avais entendue, la balle de Girande avait effleuré une mèche de cheveux de Jules, et coupé une petite branche qui lui touchait l'épaule, et qui en tombant lui avait fait faire un léger mouvement. Du Theil crut d'abord que Jules avait été blessé ; mais il ne l'était pas, non plus que de Girande. Les deux adversaires s'étaient donc placés à dix pas. Les coups étaient partis à un signal convenu ; de Girande était tombé mort, frappé d'une balle au milieu du front ;

Sainte-Rive, au même moment, s'était écrié : « Ah ! mon Dieu ! » — « J'ai cru, me dit du Theil, que ce cri lui était arraché par la vue de son ennemi à terre, et que lui était sauvé. Plein de joie, je m'élance vers lui, et il expire entre mes bras. La balle, entrée au-dessous du sein droit, lui avait traversé la poitrine. Pauvre Sainte-Rive!... j'ai vu tuer près de moi plus d'un camarade sans trop m'en soucier; mais je le verrai longtemps... je voudrais ne pas l'avoir connu... » Et en disant cela, le bon du Theil essuyait une larme qu'il cherchait à me dérober.

Tandis que je donnais à madame de Sainte-Rive les seules consolations qu'elle pût recevoir, c'est-à-dire, que je mêlais mes larmes aux siennes, il se passait une bien autre scène à l'hôtel Merval. Le Comte et la Comtesse achevaient leur déjeuner, lorsque l'entrée d'un carlin et d'un griffon dans la salle à manger, annonça que madame Guimaux était proche. En effet elle entra. Madame Merval alla la recevoir avec l'empressement gracieux qu'elle montrait toujours à sa belle-sœur, et auquel celle-ci ne répondait que par une froideur déso-bligeante, ou même par une raideur un peu rude. On pouvait remarquer en ce moment chez madame Guimaux un air composé, sous lequel perçait une joie satanique. Elle s'assit entre monsieur et madame Merval.

« Vous arrivez un peu tard, lui dit le Comte. » — « Je ne viens pas déjeuner, mon frère ; mais je vous apporte des nouvelles, de grandes nouvelles. Vous n'avez jamais voulu me croire, quand je vous ai répété que vous étiez trop bon (pour ne pas nommer les choses par leur nom) ; que parce que vous aviez épousé une *ci-devant*, vous croyiez devoir recevoir, soutenir une foule de godelureaux de sa caste, qui vous prenaient pour une vache à lait, en attendant qu'ils fissent de vous un Georges-Dandin... » — « Madame!... » dit d'un ton de fierté blessée, madame Merval. — « Ne m'interrompez pas. » — « Mais doit-il donc vous être permis de m'insulter en face?... Si votre frère ne croit pas devoir vous en empêcher, du moins je dois pouvoir vous laisser le champ libre. » Et la Comtesse fit un mouvement pour se lever ; mais madame Guimaux la retenant de sa vilaine et forte main, la fit rasseoir en lui disant : « Calmez-vous : vous n'aurez pas trop de tout votre sang-froid pour ce que j'ai à vous apprendre. Je vous apporte des nouvelles de votre frère ; et si vous voulez vous tenir bien tranquille, ma petite sœur (c'est ainsi qu'elle appelait la Comtesse lorsqu'elle était le plus aigrie contre elle), je vous apprendrai des choses qui vous intéresseront encore davantage. On vous fait accroire, mon frère, que M. de Girande est en Italie ; eh

bien, il est à Paris depuis plus de six mois. » — « Le saviez-vous, Coralie ? » — « Non, Monsieur. » — « Oh ! mon Dieu non ! reprit madame Guimauz avec ironie. Ah ! par exemple, quand vous étiez à Madrid, et qu'il vous écrivait d'ici, vous aviez bien soin de faire venir vos lettres à l'adresse d'un petit monsieur dont nous parlerons tout-à-l'heure ; mais ici, vous ne saviez pas votre frère si près de vous ! Tout cela pour lui faire tirer une rente de votre mari !... Eh bien, mon frère, cette rente, elle est éteinte. » — « Que voulez-vous dire, dit M. Merval ? » — « Le seigneur de Girande de Roche-de-Vic et autres lieux (car il changeait de nom plus souvent que le serpent de peau) ce paladin est mort. » — « Oh ciel ! » s'écria madame Merval. — « Il a été tué en duel au bois de Boulogne, il y a trois heures. » — « Mon pauvre frère ! » Et en disant ces mots, madame Merval fondit en larmes. — « Quoique ce ne soit pas une grande perte, je conçois vos pleurs, ma petite sœur. Mais que direz-vous donc, quand vous saurez de quelle main il a péri ? Il a été tué par ce beau fils de Sainte-Rive, par votre amoureux. » — « Ma sœur !... » — « Oh ! Madame ! » dirent à la fois monsieur et madame Merval. — « Demandez-vous grâce, ou prétendez-vous nier ? dit madame Guimauz à celle-ci. Vous ne méritez pas de pitié ; et j'ai les preuves en main. » — « Madame... » et la Comtesse

voulut encore se retirer ; mais cette fois , madame Guimaux la faisant rasseoir un peu plus violemment , lui dit : « Ayez le courage de rester , ma petite sœur . Oui , restez si vous ne voulez pas être condamnée sans être entendue ; car ce que je vais révéler à mon frère est de telle nature que , pour le coup , si l'on ne m'a pas fait de contes , il doit s'en suivre un bon divorce . Vous vous appellerez sûrement , mon frère , qu'un jour à Madrid , vous voulûtes vous emparer d'une lettre mystérieuse que Madame cherchait à vous cacher . Cette lettre fut jetée dans un puits ; vous l'y fîtes repêcher , et au lieu de vous la remettre , on vous donna je ne sais quel chiffon de papier , dont vous eûtes la bonhomie de vous contenter . Mais la lettre qu'on vous cachait était une épître amoureuse de ce freluquet de Sainte-Rive , qui déclarait sa belle passion à Madame . » — « Ma sœur , une semblable accusation... »

La Comtesse , éperdue et comme anéantie , ne pouvait que sanglotter . Madame Guimaux la faisant remarquer du doigt à M. Merval , continua : « Soyez sûr que je n'allais pas trop loin quand je disais qu'on faisait de vous un Georges Dandin . Mais votre honneur ne court plus de dangers de ce côté . Si le Sainte-Rive , comme je vous l'ai dit , a tué le Girande , celui-ci le lui a bien rendu ; ils ont tiré en même temps ; et , voyez comme

le sort vous a servi ! ces deux hommes sont tombés morts. » Madame Merval poussa un cri déchirant. « Eh bien, mon frère, ce cri ne vous en dit-il pas plus que moi ? reprit madame Guimaux, qui jouissait du supplice de la malheureuse Comtesse, et se plaisait à le prolonger. » — « Mais encore une fois, lui dit son frère, vous portez un peu légèrement une accusation bien grave. » — « Vraiment ! Il vous faut des preuves ! Vous voulez pouvoir dire : « J'ai vu, de mes propres yeux vu, ce qui s'appelle vu ! » Vous serez content. Ma petite sœur a renvoyé cet hiver sa femme de chambre Pépilla, qui avait une intrigue d'amourette. Sachez donc que la belle déclaration du Céladon Sainte-Rive avait été conservée (et elle le méritait bien) par cette fille, qui, pour prouver que Madame, si sévère pour ses gens, n'était pas sans reproche elle-même, a remis dernièrement ce chef-d'œuvre à madame Séverin... et le voilà ! » A ces mots, madame Guimaux tirant la lettre de Jules de son ridicule, la plaça en frappant sur la table, sous les yeux du Comte. Celui-ci resta pétrifié. Madame Merval, accablée de tant de douleurs, de tant d'atroces méchancetés, levant ses beaux yeux au ciel, et joignant les mains, ne put que s'écrier d'un accent si pénétrant qu'il eût ému des tigres : « Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... » — « Ah !... dit madame Guimaux d'un

air de triomphe, vous voyez, mon frère, si j'avais raison, et comme on vous trompait. Madame aimait ce jeune Sainte-Rive, elle ne peut plus le nier. » — « Je ne puis plus le nier? » reprit tout-à-coup la Comtesse avec force, en relevant sa charmante tête avec une incomparable dignité. « Je ne puis plus nier!... Et qui donc au monde en pourrait fournir le moindre indice? Je ne puis plus le nier!... Et qu'est-ce que la méchanceté la plus noire a pu produire contre moi? Je vous défie, Madame, vous, le monstre de haine qui vous envoie, et tous vos pareils, de rien dire avec vérité qui puisse donner lieu de penser que je partageasse la passion de ce malheureux jeune homme. » — « Oseriez vous dire que vous ne l'aimiez pas!... Allons donc, ma petite sœur! Malgré vos airs de reine, j'ose vous défier à mon tour, moi, de dire que vous ne l'aimiez pas! » — « Oui, mon Dieu! s'écria madame Merval, en se levant avec une exaltation étrange, oui! je vois que je l'aimais!... mais il ne l'a jamais su. » Et elle retomba sur son siège. — « Ah! ah! ah! reprit madame Guimau, dont la grande et ignoble bouche fit éclater un rire infernal. Ah! ah! ah! » Et elle frappa sur la table comme dans un transport d'horrible gaité. « La bonne plaisanterie!... Il faut aussi que vous croyiez mon frère par trop jocrisse! » Mais ce grossier sarcasme

était en pure perte ; la Comtesse ne l'entendit pas ; elle avait perdu connaissance.

Le lendemain de ces funestes événements (c'était le 1<sup>er</sup> mai), le doux et brillant soleil de la plus belle journée de printemps éclairait les funérailles de mon malheureux ami. En proie à une douleur profonde, j'aurais voulu que la nature entière partageât mon deuil. J'ignorais quelles nouvelles angoisses m'attendaient encore. J'étais rentré chez moi, accompagné de du Theil, et je me disposais à consacrer toute ma journée à madame de Sainte-Rive, qui semblait ne plus pouvoir se passer de moi.

Le paquet que Jules m'avait confié ne renfermait que des lettres de moi, de sa mère, de du Theil, le petit billet que madame Merval lui avait écrit à Madrid, et quelques lignes qu'il avait jetées sur le papier avant de partir pour le bois de Boulogne. Je les lus à du Theil. Les voici : « O ma mère!... j'ai le cœur déchiré en son-  
» geant à ta douleur!... Comme j'ai trompé toutes tes  
» espérances!... Pardonne-moi!... Ne pouvant te dire  
» adieu, je donne un dernier baiser à ton portrait. Ce  
» portrait, qui m'a suivi partout, je le donne à Roland.  
» Je lui donne aussi mes livres. Cher Roland! vous  
» aussi, vous allez être bien malheureux!... Par quelle  
» fatalité faut-il que je n'aie été qu'une cause de tour-

» ments pour tout ce qui m'était cher!... Consolez-vous;  
» la vie était devenue pour moi un fardeau que je ne  
» pouvais plus porter. « *Vous avez une imagination qui*  
» *vous fera bien du mal.* » Non, ce n'était pas mon ima-  
» gination. La source de mes maux était plus profonde;  
» elle était au fond du cœur... Cruelle passion qu'il m'a  
» été impossible d'en arracher!... Et comment l'aurais-  
» je pu! la femme, ou plutôt l'ange qui me l'a inspirée,  
» n'est-elle pas digne des adorations de la terre? Bizarre  
» contradiction de mon cœur! je l'aimais pour sa vertu  
» si pure, qui laissait mon amour sans espoir; je l'ai-  
» mais pour m'avoir fait respecter la femme de mon  
» protecteur. J'espère qu'elle me donnera une larme.

» Bon Docteur, je vous laisse mon herbier. Lorsque  
» l'heure de la retraite aura sonné pour vous, puissiez-  
» vous, dans une verte vieillesse, aux lieux où nous  
» cueillîmes ensemble quelques-unes de ces plantes,  
» goûter un bonheur que j'avais rêvé!...

» Et vous, brave du Theil! votre franche amitié dont  
» vous me donnez une dernière preuve, m'a été bien  
» douce. Gardez comme souvenir du moment où elle a  
» pris naissance, le sabre auquel vous prétendiez que  
» vous deviez la vie, et cette carabine que vous admi-  
» riez, et que vous appeliez le trophée de ma victoire  
» de Salinas.

« Adieu, vous tous êtres chéris ! Adieu ! »

« J'aimerais mieux qu'il y fût mort, à Salinas, dit du Theil, je ne l'aurais pas pleuré alors. » Et en parlant ainsi, cet excellent garçon suffoquait d'autant plus, qu'il cherchait à montrer plus de courage.

A peine finissions-nous cette douloureuse lecture, que je vis entrer la femme de chambre de confiance de madame Merval, toute dévouée à sa maîtresse, dont elle avait servi la mère. Cette fille paraissait éperdue ; elle hésitait à parler et semblait retenue par la présence de du Theil. Sur un signe que je fis à celui-ci, il me dit adieu et sortit. « Eh bien, Anna, qu'est-ce qui vous amène ? » — « C'est que, Monsieur, on est bien dans la peine à l'hôtel. » — « Voilà en effet deux morts bien déplorables. » J'ignorais alors la visite de madame Guimaux et ce qui s'en était suivi. Anna me raconta ce qu'elle en savait. Elle me dit que lorsque madame Merval avait été revenue de son évanouissement, ses premières paroles avaient été : « Cette femme m'a tuée ! » Qu'elle avait été prise d'une grosse fièvre, que même elle avait eu un peu de délire, pendant lequel elle avait toujours à la bouche le mot de divorce. « Enfin, Monsieur, Madame ne m'a pas tout dit, mais je devine que madame Guimaux, qui l'a toujours détestée, a profité du chagrin que cause à Madame la mort de ce bon M. Jules,

pour tenir à Monsieur des propos sur la conduite de ma maîtresse. Je ne sais pas si c'était le délire qui faisait dire cela à Madame, mais j'ai compris que madame Guimaux avait montré à Monsieur une lettre de M. Jules, qu'on croyait détruite.

Le certain, c'est que, ce matin à sept heures, madame paraissait tranquille, qu'elle m'a donné une commission à faire, et que quelques moments après elle était dans le jardin. Louis le jockey, l'a vue qui ouvrait la petite porte qui donne sur le quai. Etonné il lui a dit : « Est-ce que Madame va sortir comme cela toute seule? » — Oh ! je ne vais que là, aux bains Poithevins. » — « Une heure après, Madame n'étant pas rentrée, je suis allée aux bains. Une des filles de service, qui connaît bien Madame, m'a dit qu'elle avait envoyé chercher un fiacre, qu'elle avait l'air toute troublée, et qu'elle était partie. Voilà près de cinq heures de cela, et pas de nouvelles. Nous avons couru chez toutes les connaissances de Madame ; personne n'en a entendu parler ; monsieur le Comte est allé à Ville-d'Avray ; elle n'y a pas paru. Il vient de se faire conduire à la Préfecture de police, et je crois bien que c'est pour tâcher d'avoir des renseignements. » Et que puis-je dans tout cela, Anna? » — « Mais, Monsieur, si les calomnies de madame Guimaux décidaient M. le Comte à demander

le divorce, il me semble que vous ne pourriez pourtant pas laisser condamner Madame sans dire ce que vous connaissez en sa faveur. Vous devez savoir mieux que personne que la conduite de Madame à l'égard de votre ami a été irréprochable. Ce que vous diriez à un tribunal, pour quoi ne le diriez-vous pas à Monsieur ?

La naïve confiance de cette fille me toucha. Je songeai au parti que je pouvais tirer des derniers mots écrits par Jules ; je me regardai comme chargé par lui d'une mission de protection pour madame Merval. Il me sembla qu'en ce moment Jules me voyait, qu'il m'encourageait à sauver la Comtesse, à la venger de ses calomniateurs. — « Eh bien, Anna, dans un instant je serai à l'hôtel Merval. » — « Ne perdez pas de temps, Monsieur, car M. le Comte ne tient pas en place, je crains qu'à peine rentré de la Préfecture de police, il ne sorte encore. Mais qu'il ne sache pas que j'ai parlé à Monsieur. » — « Soyez tranquille ; je vous suis. »

Quelques moments après j'étais auprès du Comte. Il m'avait toujours accueilli assez amicalement ; il faisait souvent l'éloge de ma raison, disant qu'il était fâcheux que je ne voulusse pas *faire quelque chose*, suivant l'expression consacrée. Il me reçut à peu près comme à l'ordinaire. Mais il était facile de voir qu'il était fortement préoccupé, et qu'il se contraignait. Je lui dis

que j'avais tout lieu de croire qu'une femme dont la jalousie et la haine avaient poursuivi madame Merval et Sainte-Rive, chercherait à tirer parti de certaines circonstances pour porter atteinte à la réputation de la Comtesse. Que je savais mieux que personne quels reproches on était en droit de faire à mon ami; mais que madame Merval n'en méritait aucun. (J'ignorais l'aveu que madame Guimaux lui avait arraché de ses sentiments pour Jules.) « Tenez, Monsieur, lui dis-je en lui remettant les dernières lignes écrites par Sainte-Rive, lisez ce testament de vérité de l'ami que je pleure. M. Merval lut, et en me rendant le papier, me parut touché. » — « Je vous remercie, Monsieur », me dit-il.

En ce moment on lui remit une lettre dont la lecture parut le troubler. Je croyais à-propos de me retirer, et pourtant je n'avais pas atteint le second but de ma visite, qui était de pouvoir me mettre à la recherche de la Comtesse. Je crois vous avoir dit que le Comte ne craignait rien tant que l'éclat et tout ce qui pouvait faire parler de lui. Tout-à-coup rompant le silence comme un homme qui a pris une résolution : — « Monsieur de Valdeuil, me dit-il, je vous crois discret; vous paraissez avoir à cœur de protéger la réputation de madame Merval; je crois même que vous seriez bien aise d'avoir l'occasion de le prouver. Cette occasion est malheu-

reusement toute trouvée. Les événements tragiques de la journée d'hier ont si fortement agi sur madame Merval, que dans le délire de la fièvre, je crois, elle a disparu ce matin de l'Hôtel, sans que jusqu'à présent on ait pu savoir ce qu'elle est devenue. Je suis allé prier le Préfet de police d'empêcher que les journaux ne parlent de ce malheureux duel. Je lui ai fait connaître en même temps la disparition de madame Merval, en le priant de faire faire avec toute discrétion un commencement de recherches. La lettre que je viens de recevoir est de ce magistrat. Il me marque qu'il n'est pas étonnant qu'il n'ait pu encore rien découvrir; et il me demande quelques renseignements plus précis, comme, par exemple, sur quelle place a été prise la voiture dans laquelle Madame Merval est partie. Dans ces conjonctures, Monsieur, le concours d'un homme jeune, actif et prudent comme vous, ne peut que m'être fort utile. A supposer que nous découvrions les traces de madame Merval, votre intervention sera assurément bien préférable à celle d'un malheureux agent de police. J'accepte donc vos bons offices, Monsieur. » Je remerciai le Comte de cette marque de confiance; je me fis raconter par lui toutes les circonstances de la disparition de la Comtesse, comme si Anna ne m'en avait rien dit, et je le quittai.

J'allai faire connaître à madame de Sainte-Rive ce qui

m'empêchait de rester auprès d'elle, et à une heure je m'acheminai vers la Préfecture de police. Les abords en ont de tout temps été infestés de troupes d'espions; mais à cette époque, la rue de Jérusalem, par laquelle on arrivait à cet antre de délation, était peuplée d'hommes qui avaient quelque chose de bien autrement odieux que ceux qui sont chargés d'épier les malfaiteurs, parce que le talent des premiers s'exerçait contre les personnes dont le crime était d'être suspectes de ne pas aimer le Gouvernement. Je n'étais jamais entré dans les bureaux de la Préfecture de police, que pour accompagner quelques amis de province, qui venaient faire signer leur permis de séjour. Car à toute personne non domiciliée à Paris, il fallait un semblable *permis*, qu'on devait faire renouveler tous les mois. Je partageais, je l'avoue, l'horreur générale qu'inspiraient ces tristes lieux, ces sombres passages, d'où, le plus souvent pour un mot imprudent, tant de malheureuses victimes de la plus ombrageuse tyrannie, n'étaient sorties que pour être jetées au Temple, et plus tard à Vincennes.

Je voyais briller sous l'éclat du soleil le toit de cet affreux bâtiment mortuaire qu'on appelle la *Morgue*, et je frémis en pensant que c'était-là peut-être qu'il faudrait finir par aller chercher madame Merval. A mesure que j'avancais sur le quai *des Orfèvres*, je crus remar-

quer de l'agitation parmi les passants : ils devenaient plus nombreux. A la fin, c'était presque de la foule. J'eus l'affreuse idée que madame Merval pouvait occasionner cette espèce d'attroupement. Je demandai en tremblant quelle en était la cause. On me répondit qu'on venait de voir exécuter sur la place de Grève, un malheureux employé des bureaux de la guerre, nommé Michel, qui avait livré les états d'emplacement et d'effectif de l'armée au colonel russe Czernitchef. Tout contribuait à rendre mes idées encore plus lugubres. Enfin j'arrivai au bureau que M. Merval m'avait indiqué. J'y déclarai que le fiacre dont nous voulions retrouver la trace avait été pris, vers huit heures, rue de l'Université, au coin de la rue du Bac. On me promit de faire faire toutes les recherches nécessaires, et de me donner avis de ce qu'on aurait découvert, m'assurant que très-probablement le cocher du fiacre me serait envoyé dans la journée.

J'étais retourné auprès de madame de Sainte-Rive, et j'avais recommandé que l'on vînt me chercher chez elle, s'il arrivait quelqu'un ou quelque lettre pour moi. A sept heures du soir, je n'avais encore rien de nouveau. Je ne pus maîtriser mon inquiétude. Je me décidai à aller parler moi-même à la fille de service des bains. Plût à Dieu que j'eusse pris ce parti plus tôt, et

que je ne m'en fusse pas tenu à ce que M. Merval et Anna m'avaient dit ! Je découvris aisément la fille que je cherchais. Je crus remarquer de l'hésitation dans ses réponses à mes questions. « Vous ne dites pas tout. Pourquoi ce mystère ? Si vous ne vous expliquez pas à l'instant, je vous fais comparaître à la Préfecture de police. Croyez-moi, dites-moi tout ce que vous savez. » Et je lui mis une pièce d'or dans la main. L'or ou la crainte délièrent si bien la langue de cette pauvre fille, que j'aurais voulu pouvoir l'arrêter. C'était un déluge de paroles, de protestations, de détails inutiles, au milieu desquels je ne pouvais saisir ce qu'il m'importait de savoir. Dans tout cela, je démêlai seulement que madame Merval, en montant en voiture, avait dit au cocher : *à Saint-Ouen !* « Et pourquoi n'avez-vous pas révélé cela plus tôt ? » — « Dame, monsieur, quand on est venu me questionner, j'ai vu qu'il y avait là du mystère ; je n'ai pas voulu vendre cette jeune dame, qui est une si bonne pratique. Je n'ai d'ailleurs pas su ça tout de suite ; car ce n'est pas moi qui ai entendu l'ordre donné au cocher ; je ne quitte pas les bains ; c'est le garçon qui est allé chercher la voiture. » — « Faites-moi parler à ce garçon. »

Il arriva presque aussitôt, et me confirma ce que la fille venait de me dire. « Est-ce que vous n'avez pas re-

marqué, lui demandai-je, le numéro du fiacre ? » — « Si fait, Monsieur ; car j'ai l'habitude de toujours regarder le numéro des voitures que je prends, je crois bien me rappeler que c'était 327. » — « Malheureuses gens ! que n'avez-vous dit tout cela plus tôt ! que de tourments et peut-être quel malheur vous auriez épargnés ! »

Je retournai sur-le-champ à la Préfecture de police, où je fis connaître le numéro du fiacre. « Oh bien, me dit-on, dans une heure le cocher sera chez vous. » En effet, avant neuf heures, cet homme se présenta à moi : Il me raconta qu'une jeune dame, bien jolie, ma foi, mais qui avait l'air triste, mais triste à en mourir, lui avait dit de la conduire à Saint-Ouen. « Je me suis mis en route, continua-t-il, par le quai d'Orsay, où je me trouvais, pour passer par le pont de la Concorde et aller gagner les Batignolles. Mais quand j'ai été sur la place de la Révolution, la jeune dame m'a crié : « Cocher, à Neuilly ! » Quand elle est montée en voiture elle était toute pâle, et dans ce moment elle avait le feu sur les joues et dans les yeux. Quand j'ai passé devant le bois de Boulogne, elle voulait y entrer, puis elle n'a plus voulu ; et elle s'est mise à gémir, mais elle ne pleurait pas. J'ai continué ma route. Comme nous allions arriver à Neuilly, elle m'a fait arrêter, et elle est descendue de voiture ; et après m'avoir payé, ce qu'elle a fait gé-

néreusement, elle m'a dit : « Y a-t-il loin d'ici à Saint-Ouen ? » — « Ma foi, que je lui ai répondu, à peu près autant que de Paris, une bonne lieue et demie. Si vous voulez, je vas vous y mener. » — « Non, non. » Et elle s'est acheminée vers Neuilly. Elle n'avait pas trop l'air de savoir ce qu'elle voulait faire ; car je l'ai vue s'arrêter plusieurs fois, se retourner, et faire un pas de mon côté, comme si elle avait voulu reprendre ma voiture. Je lui ai même crié une fois : Voulez-vous remonter ? Mais au contraire, ça l'a fait aller plus fort : Pour lors, je suis rentré dans Paris. Voilà tout ce que je puis vous dire, notre bourgeois. Je serais pourtant bien chagrin qu'il fût arrivé malheur à cette jeune dame. »

Je ne perdis pas un instant pour aller faire part de ce que j'avais découvert, à M. Merval. Je le trouvai dans une assez grande agitation, que mes renseignements ne calmèrent guère. « J'aurais pu comprendre, jusqu'à un certain point, me dit-il, qu'elle fût allée à Saint-Ouen. Je crois qu'une parente de sa mère, qui a conservé peu de relations avec nous, y avait, il y a quelques années, une maison. Mais pourquoi aller à Neuilly?... Il est dix heures... Que faire?... Toutes recherches sont impossibles au milieu de la nuit... Et pourtant... C'est affreux ! » — « Il n'est que trop vrai que nous ne pouvons rien tenter en ce moment. Mais à cinq heures le soleil

est levé; si vous voulez m'en croire, vous irez à Saint-Ouen; moi, je me rendrai à Neuilly. Si vous voulez bien mettre à ma disposition votre jockey Louis, qui est un garçon dévoué et intelligent, j'explorerai avec lui le pays, et il est impossible que nous n'arrivions pas à quelque découverte. » Ce fut arrêté. Nous convinmes encore que le premier qui aurait appris quelque chose le ferait savoir chez le curé de Clichy-la-Garenne, point intermédiaire entre Saint-Ouen et Neuilly. M. Merval me renouvela tous ses remerciements et je me retirai.

La fatigue de corps et d'esprit de ces deux jours avait été extrême pour moi; et pourtant le sommeil ne vint guère m'apporter de repos. Lorsqu'aux premières lueurs du jour Louis arriva, il me trouva debout, et tout disposé à entreprendre notre triste voyage. J'avais voulu un cabriolet, comme voiture plus prompte et d'usage plus facile pour notre but. Louis était un jeune jockey qui avait suivi M. Merval en Espagne. Il était très attaché à Jules, qui m'en avait souvent parlé. Il me dit que le Comte avait demandé sa voiture pour Saint-Ouen, et allait se mettre en route avec son valet de chambre. Nous partîmes. Me voilà donc encore sur cette malheureuse route du bois de Boulogne, que j'avais déjà parcourue deux fois si douloureusement en quelques heures. Nous n'y rencontrâmes que quelques-uns

de ces hommes à mauvaise figure qui rôdent jour et nuit aux environs des barrières, des ouvriers se rendant à leurs travaux, et des voitures de blanchisseuses, ou de pourvoyeurs des marchés. Dès que nous aperçûmes les premières habitations en avant de Neuilly, nous mîmes pied à terre. A peine quelques maisons commençaient à s'ouvrir. Louis les parcourait d'un côté de la route, et moi de l'autre, tous deux nous enquérant avec soin d'une jeune dame en deuil. Toutes les fois que je trouvais une auberge, un restaurant, j'espérais que l'on pourrait me donner quelques renseignements, et partout mon espoir était trompé.

J'arrivai à un estaminet ayant pour enseigne : *Au rendez-vous des bons enfants*. Sur la porte d'une salle enfumée, que l'on balayait et où l'on remettait les tabourets en ordre, se tenait un homme, la pipe à la bouche. Quoique je ne crûsse pas que ce fut là que madame Merval eût cherché un refuge, pour ne rien négliger, je fis à cet homme mon éternelle question sur la jeune dame en deuil. « Dame ou demoiselle, me répondit-il d'un air goguenard, est-elle jolie? » — « Oui; mais elle devait avoir l'air triste. » — « Je crois bien qu'elle en avait aussi la chanson. » — « Vous l'avez donc vue? » demandai-je avec feu. Alors le cafetier, me montrant de la main dont il tenait sa pipe, une petite fenêtre

d'entre-sol, au-dessus de la porte : « Voilà son gîte. » — « Elle est chez vous ? » Et j'allais entrer dans la salle ; mais le cafetier m'arrêta, en me disant : « Doucement donc, jeune homme ; vous arrivez trop tard. La jeune particulière dont je parle est restée là-haut toute la journée d'hier jusqu'à la tombée de la nuit. » — « Et alors ? » — « Alors comme alors. Je n'espionne pas les personnes qui me font l'avantage de venir dans mon établissement, vous entendez bien. Elle ne me devait rien. Tout ce que je puis vous dire, mon cher Monsieur, c'est qu'elle a tiré du côté du pont, et je ne l'ai plus revue. » Là-dessus il se remit à fumer.

« Monsieur, au nom du ciel, parlez-moi encore de cette malheureuse femme ; dites-moi tout ce que vous en savez ! » — « Ma foi ! ce que j'en sais ne peut pas vous servir à grand'chose. Quand elle est arrivée, il n'y avait encore personne dans la salle. Elle m'a dit d'un air inquiet : « Monsieur, auriez-vous un cabinet particulier ? » J'en ai dix qui, le dimanche, ne restent pas vides, bien sûr. J'ai donc dit au garçon : Conduisez Madame au numéro premier. Je la regardais aller, parce qu'on est quelquefois curieux, vous entendez bien ; et, faites excuse, je me suis dit : La particulière ne sera sûrement pas longtemps seule. Eh bien, je me trompais. Vous êtes le premier qui l'avez demandée. Le garçon,

en la conduisant, lui a dit : « Madame veut-elle prendre quelque chose ? » Elle a demandé un biscuit et un verre d'eau. On lui a monté une assiette de biscuits, une carafe et un sucrier. « C'est sûrement une veuve, m'a dit le garçon. » — « Je ne pense pas », que je lui ai répondu. La salle a commencé à se remplir, parce que, voyez-vous, c'est le rendez-vous des militaires de la Garde impériale, qui sont en garnison à Ruel et à Courbevoie. Ça fait que je n'ai plus pensé à la jeune désolée, moi. Tous ces bons enfants se sont mis à boire, à chanter; et si elle avait eu le cœur à la joie, ça aurait pu la divertir, car ils en disent quelquefois de bonnes, vous entendez bien. Au lieu de ça, il paraîtrait plutôt que ça l'importunait un peu; elle a demandé plusieurs fois dans la journée au garçon, si les militaires s'en iraient bientôt. Il lui a dit qu'ils ne faisaient qu'aller et venir et se relever tout le jour, quelquefois jusqu'à la retraite. Ça a paru la contrarier. On dirait qu'elle épiait le moment où il n'y aurait plus personne dans la salle pour sortir; et le dernier parti, elle s'en est allée comme je viens de vous le dire. Elle devait être légère, car dans toute sa journée elle n'a consommé qu'un seul biscuit; et elle avait pleuré que le garçon m'a dit qu'il avait vu un beau mouchoir de batiste brodé, qui en était tout trempé. »

Ce récit me navrait; il m'apprenait tout ce que l'infortunée Comtesse avait dû souffrir dans cette journée d'angoisses. Mais l'idée que, la veille, je l'aurais retrouvée si j'avais eu plus tôt les indications que j'avais fini par obtenir, me mettait hors de moi. J'avoue que j'entrevois maintenant comme vraisemblable, que la malheureuse jeune femme eût cherché dans la Seine la fin de ses maux. J'aperçus Louis; je l'appelai, et lui fis part de ce que je venais d'apprendre. Lui aussi savait quelque chose. On venait de lui dire qu'une jeune dame vêtue de noir, était venue la veille, à huit heures du soir, jusqu'au pont; qu'elle avait regardé la rivière par-dessus le parapet; qu'elle avait l'air si troublée, qu'on lui avait soupçonné quelque mauvais dessein; mais qu'elle était revenue sur ses pas, et avait pris à travers champs, se dirigeant du côté de Villiers.

Nous prîmes aussitôt cette même direction, abordant toutes les personnes que nous rencontrions, frappant à toutes les portes, mais inutilement. Enfin je vis Louis qui m'amenait une femme qui, sans doute, avait quelque chose à nous apprendre. Elle me dit qu'elle croyait que le garde-champêtre de Villiers pourrait nous donner quelques renseignements; et que nous le trouverions sûrement dans un cabaret où elle allait nous conduire. Nous y fûmes bientôt. Je reconnus tout d'abord le garde

à sa plaque et à son sabre. Il était attablé et le verre à la main. « Père Lormeau, lui dit notre conductrice, voilà du monde qui cherche une jeune dame dont je crois que vous pouvez dire des nouvelles. » Je donnai alors le signalement de madame Merval. — « Je la connais, je la connais. Justement, tenez, j'en parlais là au père Girard, quand vous êtes entré. » — « Vous l'avez vue ? » — « Dame, si je l'ai vue !... Est-ce que Lormeau ne dévisage pas tous les vagabonds, faites excuse, tous les étrangers qui viennent sur le territoire de la commune ? » — « Et savez-vous ce qu'elle est devenue ? » — « Pas pour le quart-d'heure, mon cher Monsieur. Je l'ai rencontrée ce matin comme... » — « Ce matin ! Dieu soit loué ! Nous allons la retrouver. » — « Je l'ai rencontrée ce matin, comme je commençais ma tournée. Mais c'est que depuis il a coulé de l'eau sous le pont, voyez-vous ! C'est que, le père Girard est là pour vous le dire, le soleil n'est pas si matineux que moi, au moins ! Tous les jours<sup>1</sup>, à la première aube, je suis sur pied. Je vous disais donc que, comme je commençais ma tournée du matin, j'ai rencontré cette jeune dame que vous demandez, où je n'aurais pardieu pas été la chercher à cette heure là. » — « Pourriez-vous nous faire retrouver ses traces ? » — « C'est bien facile, mon cher Monsieur. » — « Oh ! partons, je vous en prie. » — « Vous ne voulez

pas prendre un verre de vin? Vous paraissez vous être un peu échauffé, quoique la matinée soit fraîche. » Je refusai l'honnête garde pour moi; mais je fis boire un coup à Louis, et nous partîmes.

« Vous dites donc que vous voulez voir les traces de cette jeune dame. Je vas vous les montrer tout près d'ici, dans un champ de seigle où il paraît qu'elle a couché. » — « Elle a couché dans un champ! » — « Oh! dans cette saison le dégât n'est pas considérable; il ne faut pas que ça vous occupe. Je faisais donc, selon ma coutume, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, ma première ronde; l'aube ne faisait que de commencer à blanchir, quand dans un champ de seigle vert, voilà que j'avise dans un coin formé par deux murs (car j'ai encore l'œil bon, voyez-vous), j'avise donc quelque chose de noir. J'ai cru que c'était quelque animal, sauf votre respect. Je m'approche à pas de loup, je mets le sabre à la main, parce qu'enfin encore faut-il prendre ses précautions. Rien ne bougeait. Quand j'ai été tout proche, j'ai vu que c'était une femme, couchée là, toute en boule, et qui n'était pas morte, car elle tremblait; et de fait il ne faisait pas chaud, voyez-vous. Je me suis élancé dessus en criant de ma plus grosse voix : Qu'est-ce que vous faites-là? Pour lors elle a redressé la tête, et m'a regardé d'un air, dame,

fallait voir, d'un air effaré, mais si grand que j'en étais comme dans la confusion, quoi ! Mais comme elle ne disait mot : Est-ce que c'est-là une place pour dormir, que je lui ai dit ?... Ah ! vous ne voulez pas parler ! Eh bien, je vas vous mener devant le maire ; il vous déliera la langue, lui. » Pour lors, j'ai voulu la prendre par le bras et la relever. Ah bien oui ! Voilà que d'un bond elle a été sur ses pieds. Elle m'a repoussé de ses deux bras raides comme deux ressorts d'acier, qu'elle a failli me faire trébucher, et ça, en poussant un cri, mais dame, un cri qui ne semblait pas d'un humain. Tout d'un temps la voilà partie comme une biche. Comme je vous disais, le dégât n'était pas pour en parler, je n'avais voulu que lui faire peur, pauvre chère colombe ! » — « Je crains bien que vous n'ayez que trop réussi. » — « J'ai pensé depuis, sans lui faire injure, que c'était une aliénée échappée de la maison du docteur Verdier, à Neuilly. »

Nous longions depuis quelque temps dans un champ de seigle, un mur exposé au midi ; arrivés dans l'angle qu'il formait avec un autre mur ; — « Tenez, me dit le garde : voyez si je vous ai trompé ! voilà où la jeune dame était couchée. » Et il me montra une place qui avait été foulée. Un cerisier avait répandu ses dernières fleurs sur la tendre victime ; elles formaient autour de sa

froide couche un cercle de blanche jonchée. Cette vue me frappa comme aurait pu le faire celle de la fosse d'une personne chérie. Je fus sur le point de tomber à genoux. Consterné, les mains jointes, je regardais cette herbe, portant encore l'empreinte du corps de cette délicate et élégante jeune femme. « Oh ! mon Dieu, m'écriai-je enfin, fallait-il donc qu'elle subît un pareil martyre ! » — « Pauvre dame ! dit Louis, les larmes aux yeux. » — « Et vous ne savez pas ce qu'elle est devenue, demandai-je vivement au garde. » — « Ah ! pour ce qui est de ça, je ne saurais vous dire. Seulement, elle a tourné le coin de ce mur, a longé l'autre, qui n'est pas long, comme vous voyez ; puis elle a pris à droite, filant du côté du bourg de la Planchette, que vous apercevez là-bas. » — « Et vous ne l'avez pas suivie ? » — « C'est que, mon cher Monsieur, je n'avais pas des jambes à la suivre. Elle aurait mis sur les dents un plus alerte que moi, voyez-vous. Avec ça qu'elle n'avait pas fait de dégât, elle n'avait pas l'air d'un malfaiteur. Elle était tout à l'heure hors des limites de la commune, qui finit à cet orme, que vous voyez ; et il fallait que j'achevasse ma ronde, voyez-vous. Monsieur, il est aux environs de huit heures ; avec votre permission, je crois que je ne puis plus vous être bon à rien. » Comme, en effet, la présence du digne garde ne pouvait

plus que m'être importune, je le remerciai, et le congédiai avec un pour-boire auquel il fut si sensible, qu'il me demanda, chose à laquelle je ne pensais pas, où il pourrait me faire savoir ce qu'il découvrirait touchant la jeune dame. Je lui indiquai le presbytère de Clichy-la-Garenne.

Je m'acheminai avec Louis vers la Planchette, examinant jusqu'au moindre buisson. Nous apprîmes dans le bourg que madame Merval avait été vue, il y avait environ deux heures, rôdant dans la campagne, et qu'elle avait continué à suivre le courant de la rivière, mais en paraissant se diriger vers Courcelles. Je chargeai Louis d'aller dans ce bourg, pendant que j'explorerais le bord de la Seine. J'apercevais des bateliers qui remontaient le chemin de hâlage. Je les questionnai en tremblant; ils venaient de Saint-Denis, et ne purent rien m'apprendre. Je découvris quelqu'un vêtu de noir, qui s'agitait au bord de la rivière. Le cœur me battit si fort que je crus que je ne pourrais aller plus loin. Pourtant je me mis à courir; mais je reconnus bientôt que la personne que je voyais était un homme qui pêchait à la ligne. Je pensai qu'aucun événement ne devait s'être passé de ce côté, où l'on se livrait à une si tranquille occupation. Cependant, pour ne rien négliger, je m'approchai du pêcheur, et je lui demandai s'il n'a-

vait pas vu une jeune dame vêtue de noir, qu'on croyait s'être dirigée vers le bord de la Seine. Sans me répondre ni se retourner, cet homme fit un signe de tête de côté, qui semblait indiquer le bas de la rivière. Je lui renouvelai plus haut ma question. Alors, se retournant vers moi avec impatience. « Eh! monsieur, ne voyez-vous donc pas que ça mord? » Et comme pour se débarrasser de moi plus promptement, il ajouta avec précipitation : « Vous parlez sans doute d'une folle qu'on croit échappée de quelque maison de santé, et après laquelle une troupe de petits gamins couraient en faisant un vacarme affreux, même que je les ai fait taire. Cette malheureuse qu'ils poursuivaient toujours, a couru un peu le long de la rivière, et puis elle s'est, ma foi, jetée à l'eau à cent pas d'ici. » — « Que dites-vous? m'écriai-je en tressaillant. » — « Dame! ce qui est. Après ça le mal n'est peut-être pas si grand : le passeux du bac d'Asnières, que vous voyez là-bas, a mis son bachot à l'eau, et a repêché la pauvre femme. Mais, par exemple, je ne sais pas si elle était morte ou vivante. Appelez, en criant, Eh! le passeux! il viendra et il vous dira ça. » Et le pêcheur qui, tout en me parlant, n'avait cessé d'ajuster son amorce, rejeta sa ligne à l'eau.

Je courus de toutes mes forces vers le batelier, et je

m'entendis appeler par quelqu'un qui accourait à travers champs. C'était Louis, il était éperdu. Il avait recueilli les mêmes renseignements que moi, et n'en savait pas plus. Nous nous arrêtâmes devant le passeur, qui était sur l'autre rive et que nous appelâmes à grands cris. Il mit aussitôt son bateau en mouvement; mais la cruelle anxiété où nous avait jetés ce que nous venions d'apprendre nous fit paraître le temps bien long. Enfin nous nous élançâmes dans le bateau. Le batelier ne put dissiper notre affreuse inquiétude. Ce n'était pas lui qui avait retiré de l'eau madame Merval, c'était son patron. L'infortunée Comtesse avait été transportée sans connaissance à Asnières, dont nous étions tout près; mais le batelier ne savait pas dans quelle maison nous la retrouverions.

Nous courûmes donc vers le bourg, dont nous apercevions les premières habitations. Bientôt nous fûmes auprès d'une femme, à qui je demandai si elle pouvait nous donner des nouvelles d'une dame qui avait failli se noyer. — « Failli!... Je crois bien qu'elle est noyée tout de bon. Quand ceux qui la portaient ont passé devant notre porte, elle m'a fait l'effet de n'avoir plus de vie. » — « Et où l'a-t-on transportée? » — « Je ne sais pas; mais sûrement dans quelque auberge ou à la Mairie. » J'étais déjà reparti sans demander d'autre

indication. Heureusement nous rencontrâmes presque aussitôt deux femmes et un petit garçon qui venaient vers nous, et qui, évidemment, s'entretenaient de l'événement qui causait notre angoisse. Une de ces femmes répondit à mes questions, que la jeune dame n'était pas morte; du moins, qu'elle le croyait; qu'un médecin avait été appelé, et qu'il paraissait qu'on était aussi allé chercher le curé. « Jean, ajouta cette femme, conduis Monsieur chez le père Bourgeois, à la Croix-Blanche. »

Nous nous remîmes en marche, à grands pas; nous gardions le silence. L'enfant courait devant nous, se retournant de temps en temps, pour nous regarder avec curiosité. Bientôt il me dit à demi-voix et sans s'arrêter, en me montrant d'un signe de tête un jeune homme qui venait devant nous: Voilà le médecin. J'abordai en tremblant cet homme, dont la bouche allait dissiper, peut-être bien cruellement, toutes nos incertitudes. — « La jeune dame, me dit-il avec tristesse et douceur, est dans un état inquiétant, et je ne vous cache pas qu'il peut devenir fort grave. Elle a repris connaissance presque d'elle-même; elle n'était qu'évanouie. D'abord, elle a paru fort étonnée, a demandé où elle était, et ce qui lui était arrivé. Elle paraissait n'en avoir aucune conscience. Sur les explications qu'on lui a

données, elle a fondu en larmes. Comme on lui a demandé si elle voulait faire savoir de ses nouvelles à quelqu'un, cette question a paru rendre sa douleur plus vive, et elle n'a répondu que par des sanglots. Après quelques instants, on a cru l'entendre prononcer le nom d'Anna. » — « C'est sa femme de chambre. » — De M. de Valdeuil. » — « C'est moi!... Oh! comme je bénis le ciel de m'être mis à la recherche de cette malheureuse femme! » — « Elle paraît en effet sous le poids d'une grande douleur. Sans chercher à pénétrer ce que vous pouvez vouloir laisser secret, Monsieur, j'aurais besoin de savoir si, en attendant à ses jours, cette dame a cédé à un mouvement de désespoir, ou si, comme on paraissait le croire autour de moi, elle était dans un accès de folie? » — « Hélas! Monsieur, ni l'un ni l'autre, ou plutôt c'est tout cela à la fois. Jusqu'à ce jour, cette jeune femme n'a donné que des preuves de sagesse et de raison; mais une douleur trop forte, et même des souffrances physiques, car elle a passé cette nuit froide sur la terre d'un champ, auront amené un dérangement momentané de l'esprit. » — « C'est aussi mon opinion. Je vous dirai donc que je ne suis pas rassuré par l'état de calme et de lucidité dans lequel je viens de laisser la malade. Les causes morales et physiques réunies me font craindre une réaction

violente vers le cerveau, et une inflammation de cet organe. Aussi ai-je pratiqué une saignée qui, pour le moment, a produit un bon effet. »

Nous étions arrivés à la porte de l'auberge, terme de notre cruelle course. C'était une maison d'assez pauvre apparence, mais propre. — « Il n'y a rien de nouveau? » dit le médecin à l'hôtesse. — « Non; Monsieur, seulement M. le Curé est auprès de la malade, qui l'a fait demander. » — « Je vous laisse, me dit le Docteur. Je reviendrai dans la journée. Vous êtes chez de braves gens, chez qui vous trouverez toute assistance. » Ma première pensée fut d'envoyer sur-le-champ chercher M. Merval. Je l'informai du résultat de mes recherches, par un billet que le garçon de l'auberge porta sur-le-champ au presbytère de Clichy; et, d'un autre côté, je donnai mes instructions à Louis, qui, quelques minutes après, partit à cheval pour Saint-Ouen.

Je restai quelque temps plongé dans mes tristes réflexions. J'en fus tiré par le curé qui, sortant de la chambre de madame Merval, dit à l'hôtesse d'aller auprès de la malade. Je demandai s'il croyait que je pûsse la voir, ajoutant que j'étais un de ses amis, et qu'elle paraissait avoir désiré ma présence. — « Vous êtes M. de Valdeuil peut-être? » — « Oui, M. le Curé. » — « Oh bien, entrez. Elle voulait que l'on vous écrivît de venir.

Elle m'a parlé aussi de quelques autres personnes ; mais maintenant que vous voilà , je me repose de tout sur vous. »

Madame Merval avait été déposée dans une chambre au rez-de-chaussée ; j'y suivis l'hôtesse en tremblant. « Madame, dit celle-ci, derrière laquelle je me tenais, cela ne vous fatiguerait-il point, de recevoir un de vos amis qui voudrait bien vous voir ? » — « Qui est-ce, mon Dieu ! » répondit la Comtesse, d'une voix pleine de trouble. » — « C'est M. de Valdeuil. » — « Oh ! qu'il vienne ! » — « Me voilà, Madame. » Et je tombai à genoux auprès de son chevet. A la vue de cette jeune femme accoutumée à tous les soins, à toutes les délicatesses, à toutes les élégances de la position élevée où elle avait vécu ; de cette charmante personne, si recherchée pour les grâces de son esprit, pour l'amabilité de son caractère, seule maintenant, malade et se mourant peut-être, dans une pauvre chambre d'auberge de campagne ; vêtue d'un linge grossier, qui avait remplacé ses vêtements mouillés, un sentiment si douloureux me saisit, que tout le courage qui m'avait soutenu jusqu'alors m'abandonna. Mes larmes coulaient en abondance, et les sanglots me suffoquaient. « Vous aussi, me dit madame Merval, en me tendant la main, je le sais, vous devez être bien malheureux. » — « Ah !

Madame , ne parlons pas de moi!... je suis honteux de ma faiblesse. Je suis venu espérant vous donner des consolations , et non pas pour en chercher. » — « Oh ! c'en est déjà une grande de vous voir... Il en est une autre que je n'ose espérer... Je voudrais bien... Pensez-vous que M. Merval?... » — « Vous le verrez aussi bientôt Madame , du moins , je l'espère. » — « Ah!... »

Je racontai alors comment le Comte et moi nous nous étions partagé les recherches , et la mission que je venais de donner à Louis. La Comtesse parut retrouver plus de forces. Elle me dit : « M. Merval est bon... un peu faible... On m'a bien noirci dans son esprit. J'ai été traitée bien durement... j'ai bien souffert... j'étais folle... » A ce mot , toute sa personne tressaillit fortement. « J'espère , continua-t-elle , que Dieu me pardonnera... Mais M. Merval!... Vous croyez qu'il viendra ? » — « J'en suis sûr , Madame. » — « Pourvu que ce soit bientôt!... Qu'il me dise qu'il me pardonne et je mourrai contente. » — « Vous vivrez , Madame. » — « Je ne le désire pas. »

Chaque fois que quelque bruit de chevaux ou de voiture se faisait entendre , je remarquais l'émotion de madame Merval. Il était visible que cette attente la fatiguait. Je craignais que Louis n'eût pas retrouvé le Comte ; et quoique l'état de la Comtesse ne me parût

pas présenter de danger imminent, j'avais quelque appréhension qu'il n'empirât assez pour que l'infortunée fût privée de la satisfaction qu'elle se promettait d'une explication avec son mari. Enfin j'entendis le bruit lointain d'une voiture. La Comtesse tressaillit. « M. de Valdeuil, me dit-elle douloureusement, prenez ceci, et gardez-le comme un souvenir de moi et de votre ami. » Et elle me mit dans la main un mouchoir de batiste brodé. « Cette broderie, c'est lui qui... » — « Je sais tout, Madame. » — « C'est vrai... » et elle me serra la main de sa main brûlante, que je baisai et sur laquelle je laissai encore tomber mes larmes.

Le Comte entra. « Voici M. Merval, Madame. » — « Ah! mon Dieu! » Le Comte était visiblement ému. Les tourments de ces deux dernières journées avaient laissé des traces sensibles sur son visage. Il s'assit au chevet du lit. « Que vous êtes bon!... » dit la Comtesse, en lui tendant une main qu'il prit dans les siennes. « Oui, vous êtes bon; car vous me croyez plus coupable que je ne suis... Mais, je vous le jure, Monsieur..... Monsieur de Valdeuil, je suis heureuse de pouvoir le dire devant vous, ma conduite ne fut pas coupable. » — « Eh! Madame! qui le sait mieux que moi? Je voudrais que tout le monde en fût aussi convaincu. » — « Je crois, dit le Comte, que les apparences vous font

plus coupable que vous ne l'êtes. J'ai bien relu la fatale lettre, et ce n'est pas vous qu'elle accuse le plus. » — « Cette lettre, Monsieur, fut la première et la dernière; et je vous jure encore, dit madame Merval avec un feu extraordinaire, et en se soulevant sur son séant, je vous jure que je n'ai rien fait pour encourager les sentiments qu'elle exprime, ni qui pût faire soupçonner que je les aie jamais partagés. Mon Dieu! ajouta-t-elle d'une voix plus faible, je ne me connaissais pas moi-même. Dites que vous me croyez, Monsieur, poursuivit-elle vivement, dites-le! » — « Oui, Coralie; calmez-vous. Oui, je vous crois. » — « Oh! quel bien vous me faites! » dit la Comtesse, en retombant sur son oreiller.

Ma présence désormais pouvant être plus embarrassante qu'utile, je songeai à me retirer, et à retourner à Paris, chez madame de Sainte-Rive, où un autre cœur brisé m'attendait. Je le dis à madame Merval, en lui promettant de lui envoyer Anna, qui, dans deux heures, serait auprès d'elle. « Merci », me dit-elle d'un ton si triste et si tendre tout à la fois, que je ne pus que baiser en silence la main qu'elle me tendait, comme pour un dernier adieu; et je me hâtai de sortir. Le Comte m'avait chargé aussi de lui envoyer le docteur Alibert.

Quand je me retrouvai seul, je songeai plus vivement à la perte de l'ami que j'aimais si tendrement, à ce profond désespoir de sa mère; et je fus plus faible contre mon propre chagrin, dont la recherche de la Comtesse et son malheur m'avaient si douloureusement distrait.

Le lendemain, un billet de M. Merval m'annonça que lorsque Anna était arrivée, sa maîtresse l'avait reconnue; mais que peu après la Comtesse était tombée dans un délire qui ne lui laissait que de courts intervalles de repos. Le surlendemain matin, un court bulletin me faisait connaître que l'état de la Comtesse ne s'était pas amélioré; et le soir du même jour, je reçus, par Louis tout en pleurs, le billet suivant, dont l'état de ce pauvre garçon me révélait assez le contenu :

« Asnières, 4 mai, deux heures après midi.

» Tout est fini!... notre pauvre malade vient de  
» rendre le dernier soupir. »

---

## ÉPILOGUE.

Vous désirez, Madame, savoir ce que sont devenues les personnes qui ont figuré dans le triste drame que je vous ai raconté; je vais satisfaire votre curiosité.

Madame de Sainte-Rive, pour qui son fils était tout dans ce monde, fut frappée par la mort tragique de ce fils, de la douleur la plus cruelle qui ait jamais déchiré le cœur d'une mère. Cette femme, d'une âme forte, et d'une taille élevée, avait pourtant toujours eu dans toute sa personne quelque chose de délicat et de frêle. Je la voyais dépérir sensiblement. Un petit cercle d'amis dévoués l'entourait de ses consolations. C'est au milieu

de ces amis, qu'en 1814 elle apprit la *Restauration*, objet de ses vœux. A la fin de cette même année, elle s'éteignit avant d'avoir vu s'évanouir les illusions que le changement de gouvernement avait fait naître. Elle mourut avec la sérénité d'une âme que rien n'attache plus à cette vie, et qui en espère une meilleure.

Le brave du Theil finit comme il devait finir : il fut tué à la bataille de Leipsick, échappant ainsi à la douleur de voir les derniers désastres de cette héroïque armée, dont il partageait si bien tous les enthousiasmes.

Madame Séverin, que je ne sais quelle force d'attraction semblait appeler dans les camps, se trouvant à Mayence, à la fin de 1813, fut enlevée par le typhus qui ravagea alors cette ville.

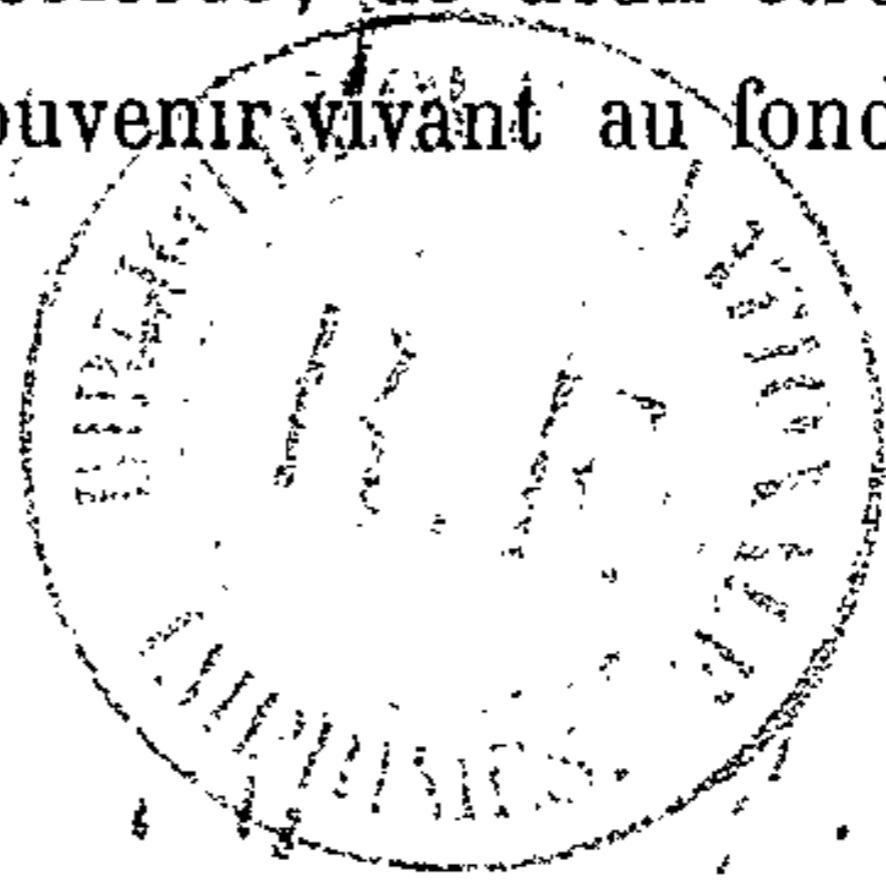
Madame Guiaux eut un destin à peu près semblable; mais elle a prolongé son existence jusqu'à l'âge de soixante-dix-sept ans, et a été emportée en 1832 par le choléra. Comme s'il fallait deux effroyables épidémies pour purger la terre de ces deux êtres malfaisants. Il n'était pas nécessaire que madame Guiaux vécût si longtemps pour qu'elle eût le chagrin de voir son frère épouser encore une *ci-devant*; car le comte Merval, après un an à peine de veuvage, se remaria à mademoiselle de Kervorn, noble, jeune et jolie bretonne sans

fortune, qui usa de son ascendant sur son mari pour tenir sa vieille belle-sœur fort à l'écart. Celle-ci ne vit plus guère son frère, après que Louis XVIII l'eût fait Pair de France. Ce n'est pas que madame Merval soit méchante; tout le monde reconnaît au contraire sa bonté; et vous avez pu, je pense, juger de son amabilité, car vous devez l'avoir rencontrée dans le monde, où le vieux Comte, qui a aujourd'hui quatre-vingts et quelques années, ne l'accompagne plus guère.

N'admirez-vous pas la destinée de ce vieillard, par deux fois si heureusement marié? La *Gitanita* avait bien raison : *Plus heureux que sage*; car, chose remarquable, sa seconde femme n'est pas moins vertueuse que la première; et, plus heureuse, elle a rendu son mari père d'un garçon, à la vérité bien insignifiant. Mais comme il n'en est point de tels pour leurs parents, le seul regret dont la philosophie du Comte ait laissé entamer l'âme de ce républicain de 1792, c'est, grâce à l'abolition de l'hérédité, de n'avoir pu faire souche de *Pairs de France*.

Les vœux exprimés dans le dernier adieu de Jules au *bon Docteur* ont été réalisés. Dans un voyage que j'ai fait aux Pyrénées, il y a quelques années, j'ai eu la satisfaction de retrouver M. Caussade, entouré d'une aimable famille. J'ai passé des heures bien douces avec

cet homme distingué : il m'a fait parcourir les lieux que mon malheureux ami m'avait décrits ; et j'ai pu revoir avec un religieux attendrissement cette ramondie, frêle relique, non encore décolorée, de deux êtres dont il ne reste plus que le souvenir vivant au fond de mon cœur.



FIN.

# ERRATA.

Pages.	Lignes.	
55	— 10,	schakos, <i>lisez</i> schako.
109	— 22	
111	— 21	
112	— 9	
118	— 19	guerrilla, guprillero, <i>lisez</i> guerrilla, guer- rillero.
195	— 9	
202	— 5	
203	— 11	
204	— 19	
216	— 15,	j'amerais, <i>lisez</i> j'aimerais.
230	— 17,	tu n'eusse, <i>lisez</i> tu n'eusses.
266	— 16,	flacon, <i>lisez</i> flacon.
276	— 22,	que Alfred, <i>lisez</i> qu'Alfred.
310	— 6,	je ne puis plus nier, <i>lisez</i> je ne puis plus le nier.
337	— 7,	Non ; Monsieur, <i>lisez</i> Non , Monsieur ;
339	— 12,	noirci, <i>lisez</i> noircie.

A la Librairie MICHEL LÉVY.

## BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE.

Mémoires d'un Médecin, par Alex. Dumas,	4 vol.	8 fr.
Le Comte de Monte-Cristo, id.	6 vol.	12 »
Les Trois Mousquetaires, id.	3 vol.	6 »
Vingt ans après (suite), id.	2 vol.	4 »
La Reine Margot, id.	2 vol.	4 »
La Dame de Montsoreau, id.	3 vol.	6 »
Les Quarante-Cinq, id.	3 vol.	6 »
La Guerre des Femmes, id.	2 vol.	4 »
Le Chevalier de Maison-Rouge, id.	1 vol.	2 »
Jerôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques, par L. Reybaud,	4 vol.	8 »
Le Fils du Diable, par P. Féval,	4 vol.	8 »
Les Mystères de Londres, id.	3 vol.	6 »
Les Amours de Paris, id.	2 vol.	4 »
Les États d'Orléans, par L. Vitet.	1 vol.	2 »
Les Contes de l'Atelier, par Michel Masson.	2 vol.	4 »
La Petite Fadette, par Georges Sand.	1 vol.	3 »

L'ASSEMBLÉE NATIONALE COMIQUE, par Auguste Lireux, illustrée par 200 dessins de Cham, 1 vol. grand in-8° 15 fr.

